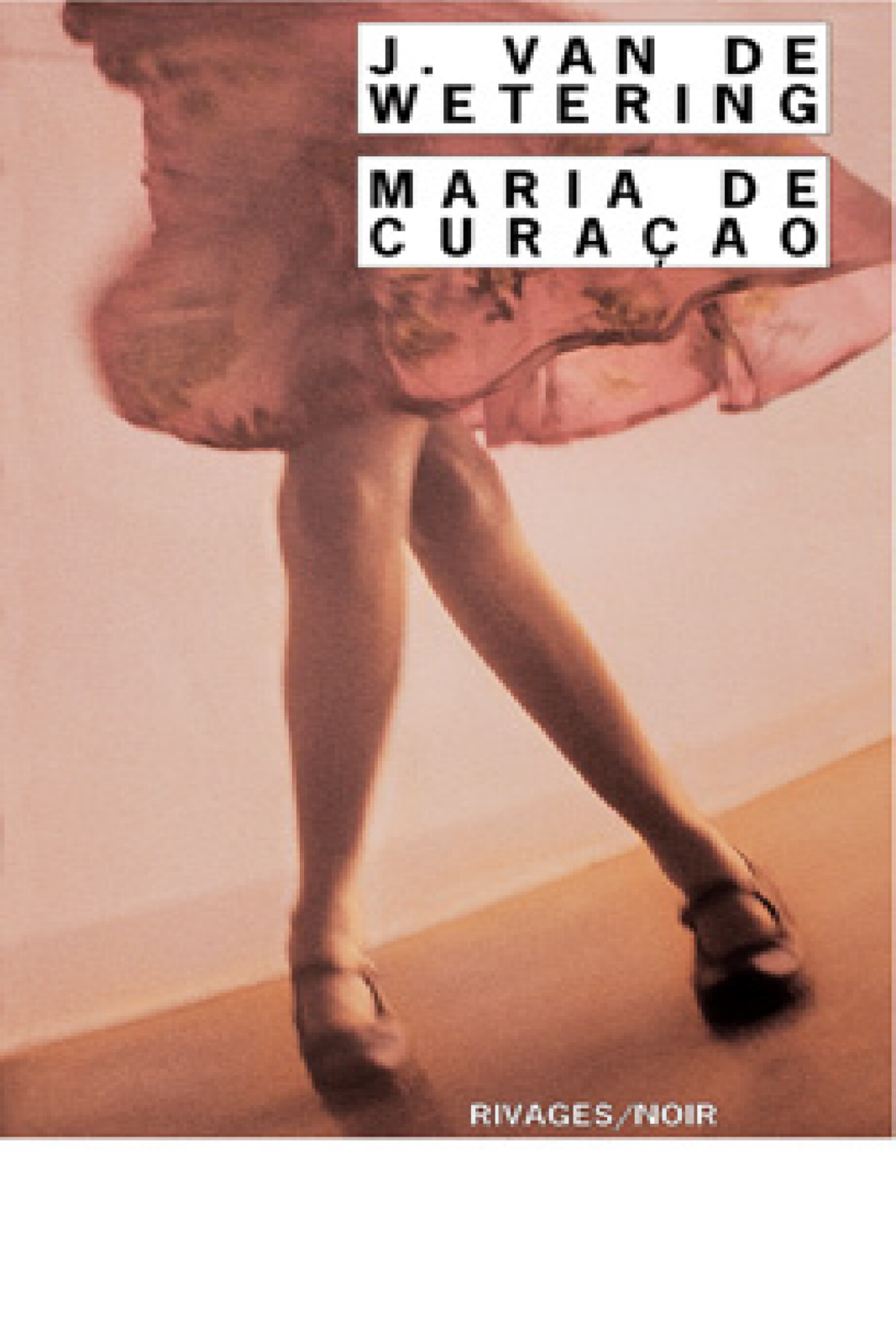


**Grijpstra et De
Gier - 2 - Maria
de Curaçao**

**Wetering, Janwillem
van de**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



J. VAN DE
WETERING

MARIA DE
CURAÇAO

RIVAGES/NOIR

Maria de Curaçao

JANWILLEM VAN DE WETERING

Traduit de l'anglais par Frédérique DABER

Série « Grands Détectives »

dirigée par Jean-Claude Zylberstein

Titre original : *Tumbleweed*

(Edition originale : Houghton Mifflin Company, Boston, U.S.A.,
1976)

© Janwillem van de Wetering, 1976.

© Mercure de France, 1980, pour la traduction française.

ISBN-2-264-00777-X

pour Anne Barrett

L'adjudant-détective Grijpstra(1) n'était pas à la fête, ce matin-là. Assis, le dos rond, derrière son lourd bureau métallique dans la pièce qu'il partageait avec son assistant, le sergent-détective de Gier, la tête entre les mains, il parcourait les rapports de la veille, des télex sur fin papier rose qu'on classait dans une chemise de carton usé. Il avait mal au crâne et sa gorge enflée le faisait souffrir chaque fois qu'il essayait d'avaler, c'est-à-dire plutôt souvent.

— As-tu remarqué, dit-il d'une voix râpeuse, qu'il ne se passe jamais rien, à Amsterdam ?

Il parlait tout seul. Normalement, de Gier n'aurait pas dû l'entendre mais un accident s'était produit un peu plus haut dans la rue du quartier général et la circulation était bloquée. De Gier profita du silence inhabituel pour lâcher un « hein ? » de sympathie, tout en pensant que son supérieur aurait mieux fait d'aller se coucher.

— Il ne se passe jamais rien, dans cette ville, répéta Grijpstra.

— Tu es malade, dit de Gier, tu as la grippe. Rentre et mets-toi au lit. Prends de l'aspirine avec un thé au rhum, bien tassé, bien chaud. Et puis dors toute la journée. Demain tu liras le journal, après-demain un livre, puis un autre et c'est samedi. Dimanche, va faire une bonne promenade. Tu reviendras travailler lundi.

— Je vais très bien, protesta l'adjudant d'une voix sourde tout en allumant une cigarette. Il manqua s'étouffer en toussant.

De Gier ne put s'empêcher de sourire. Lui non plus, à la place de son collègue, n'aurait pas eu envie de rentrer. Un petit appartement au Lijnbaansgracht, pas terrible, question espace, quand il fallait le partager avec M^{me} Grijpstra, les trois petits Grijpstra et la télé.

Grijpstra, de son côté, avait des pensées amères : ah, il était beau, son assistant, avec son costume sur mesure, sa chemise bleu pâle et son petit foulard. Un vrai flic de cinéma. Pff...

Mais il se reprit. De Gier était son ami, il aimait travailler avec lui. Il s'efforça de penser aux deux occasions où de Gier lui avait sauvé la vie et d'oublier les trois fois où lui, Grijpstra, avait sauvé celle de de Gier. « Nous sommes à Amsterdam, se dit-il, le crime vient mal, ici. » Et, tout haut, pour le bénéfice de son collègue, il répéta :

— À Amsterdam, il ne se passe jamais rien.

De Gier se pencha sur les téléx.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Regarde ça. Il se passe des quantités de choses, au contraire.

Il avait à côté de lui une batterie de tambours qui, un jour lointain maintenant, était apparue dans leur bureau et que Grijpstra avait toujours refusé de rendre à son éventuel propriétaire. Il en jouait à ses moments perdus, en souvenir du temps où il voulait être musicien de jazz. Parfois, de Gier l'accompagnait sur une petite flûte qui datait de ses années d'école.

De Gier prit une baguette.

— Des quantités de choses. Tiens. Accidents de la circulation (braoum, sur la batterie), bicyclettes volées (braoum), véhicule tombé dans le canal (braoum).

À chaque coup de la baguette Grijpstra grinçait des dents.

— Et ça (roulement prolongé). Vol à main armée. Trois hommes attaquent et blessent une vieille dame dans un magasin de cigares. Un crime, un vrai. Tentative de meurtre. Eh, mais, ç'aurait dû être pour nous, ça ?

— Sietsema et Geurts s'en occupent.

— Je croyais que Sietsema était motard ?

— Sa Guzzi l'a fait tomber une fois de plus, on l'a muté, tu ne savais pas ?

De Gier posa sa baguette et regarda dehors. La circulation était rétablie. Pour les gardiens de l'ordre une matinée comme les autres commençait, dans le bruit et la puanteur des gaz d'échappement. Un temps, de Gier avait pensé devenir motard mais il s'était laissé influencer et avait opté pour la police judiciaire.

— Vous avez des dons, de Gier, lui avait dit l'officier instructeur, ne gâchez pas vos dons, de Gier.

Il se demandait parfois s'il avait eu raison de le croire. À l'heure qu'il était il aurait eu le même grade, la même paye, les mêmes conditions de travail plus une superbe Guzzi étincelante, très belle garantie contre les pieds plats. Non que de Gier eût les pieds plats mais cela lui arriverait un jour, il en était sûr. Les détectives font trop de marche à pied, ils passent trop de temps à attendre au coin des rues, à gravir des escaliers interminables, généralement pour rien.

— Sietsema et Geurts vont peut-être rater leur coup et l'inspecteur-chef nous confiera le boulot.

— Sûrement pas, dit Grijpstra dans un éternuement.

— Tu veux que j'aille te chercher une bonne tasse de café ?

— Oui.

De Gier allait sortir mais la porte s'ouvrit et il s'effaça pour laisser entrer le commissaire.

— Messieurs, bonjour, dit le commissaire.

Il souriait. La courtoisie envers les supérieurs était une chose qui se perdait ; bientôt, on ne l'appellerait même plus par son titre. Mais certains de ses hommes étaient attachés aux vieilles traditions.

— Bonjour, commissaire, dirent deux de ces nostalgiques du garde-à-vous.

— J'allais chercher du café, dit de Gier, est-ce que je peux vous en apporter une tasse ?

— Merci, dit le commissaire.

— Un cigare, monsieur ? demanda Grijpstra en ouvrant le tiroir où il rangeait une boîte de la marque favorite de son chef.

— Merci, dit le commissaire.

— Asseyez-vous, monsieur.

L'adjudant désigna la seule chaise confortable de la pièce.

Le commissaire s'assit en massant sa jambe gauche. Elle l'avait empêché de dormir une partie de la nuit. Grijpstra remarqua son geste et se demanda combien de temps encore le frêle vieil homme arpenterait les bureaux du quartier général de la police. Il lui restait cinq ans avant la retraite mais ces derniers temps son rhumatisme semblait s'être aggravé. Deux fois, Grijpstra l'avait surpris, appuyé contre un mur, paralysé de douleur, le visage crispé, livide.

De Gier revenait, portant trois timbales de carton sur un plateau. Le commissaire but une petite gorgée.

— Vous vous souvenez de cette péniche sur la Schinkel ? dit-il en s'adressant à ses deux détectives.

— Celle que l'inspecteur-chef nous avait demandé de surveiller ? demanda Grijpstra.

— C'est cela. L'inspecteur est en vacances en ce moment et je ne sais pas ce qu'il vous a dit. Qu'est-ce que vous savez au juste ?

Grijpstra grimaça un sourire.

— Pas grand-chose, monsieur. L'inspecteur ne dit jamais grand-chose. Nous savons que nous devons surveiller la péniche, c'est tout.

— Et alors ?

Grijpstra se tourna vers de Gier qui réagit :

— Nous passons devant au moins deux fois par semaine, commissaire, l'inspecteur a reçu nos rapports. De mon côté, j'y ai été à bicyclette une fois ou deux et une fois le soir, à pied. De chez moi c'est une belle promenade, surtout maintenant, au printemps. Mais il n'y a pas grand-chose à dire. La péniche est luxueuse, c'est un bateau à étage. Une seule personne l'habite, une femme de trente-quatre ans, Maria van Buren, née à Curaçao. Elle est divorcée mais elle a gardé le nom de son mari qui est directeur d'une usine de textile, dans le Nord.

— Parlez-nous un peu d'elle, dit le commissaire.

— Elle est belle, dit de Gier, une femme des îles. Elle conduit une voiture de sport, une Mercedes blanche qui date de cinq ans mais en bon état. Trois hommes au moins viennent régulièrement chez elle. Ils restent la nuit ou une partie de la nuit. J'ai relevé les numéros de leur voiture.

— Vous savez de qui il s'agit ?

De Gier fit oui de la tête.

— L'un est un diplomate belge en poste à La Haye. Citroën noire. Il a quarante-cinq ans et des allures de joueur de tennis. Le second est un officier de l'armée américaine, un colonel en garnison en Allemagne. Le troisième est hollandais. C'est un homme de cinquante-huit ans, grand, presque chauve. Je me suis renseigné, c'est quelqu'un d'important, un administrateur de sociétés. Il a une maison en ville mais sa famille vit à Schiermonnikoog(2), ou plutôt sa femme parce que les enfants sont grands. Il s'appelle IJsbrand Drachtsma.

— Vos conclusions ?

De Gier ne bougeait pas.

— Aucune, monsieur.

— Une femme qui aime la compagnie, peut-être, dit Grijpstra, ou qui se fait un peu d'argent de poche. Nous avons pris des renseignements sur le Hollandais, IJsbrand Drachtsma. Il a tout l'air d'un citoyen solide. C'est un homme très riche, très en vue, de première force en affaires. Les sociétés qu'il gère sont florissantes : des entreprises de produits chimiques, de textiles, de matériaux de construction. Par-dessus le marché, c'est un héros. Après l'invasion il a gagné l'Angleterre à la rame, dans un bateau dont le moteur était tombé en panne, alors que les Allemands surveillaient les plages. Il était avec trois autres hommes, je crois. Il est revenu dans les rangs de l'armée britannique après avoir traversé la France et la Belgique.

— Vous savez quelque chose sur les deux autres ?

— Non, dit Grijpstra, mais l'inspecteur-chef, sûrement. Il a paru très intéressé par nos rapports.

— Vous avez pris des renseignements sur la femme ?

— Non, dit Grijpstra, nous n'avons fait que vérifier son état civil à la mairie. On nous a dit d'être discrets, nous n'avons pas fait d'enquête dans le quartier mais c'est toujours possible, il y a d'autres péniches dans le coin.

— Et qu'est-ce qu'elle a de particulier, cette dame ? demanda de Gier d'un air faussement détaché.

— Eh bien, dit le commissaire, vous n'ignorez pas que nous avons en Hollande un service de contre-espionnage...

Il sourit et les deux détectives eurent un petit rire. Un service de contre-espionnage, mais voyons ! Deux pièces à l'étage supérieur, tout plein de messieurs d'âge mûr et de non moins mûres secrétaires toujours amarrées à leur machine et qui, à en croire Grijpstra, passaient leur temps à écrire de mauvais poèmes. Grijpstra affirmait qu'il n'y avait rien à contre-espionner en Hollande et que le Service n'avait été créé que pour remplir un blanc dans le budget d'État. Il existait d'autres bureaux à La Haye et d'autres encore à Rotterdam. Tous étaient en rapport avec différents ministères, avec des mairies, des gouverneurs et même avec la Couronne, ce mystère suprême de la démocratie hollandaise. Grijpstra allait jusqu'à insinuer que le Service était en liaison directe avec Dieu, un Dieu hollandais, vieil homme vivant dans une chambre mal aérée et portant pantoufles. Un Dieu penché sur des questions aussi vastes que l'Hygiène publique, le prix du beurre, la théologie moderne, le droit de réponse et Ajax, l'équipe nationale de football.

— Le Service de contre-espionnage, répéta Grijpstra en faisant son possible pour ne pas rire.

— Oui, dit le commissaire. Ils s'intéressent à M^{me} Van Buren et ils nous ont demandé de la garder à l'œil. Pour une raison qui reste inconnue, il semble qu'ils n'aient pas leurs propres détectives. Le fisc a ses détectives, les douanes ont leurs détectives, l'armée a ses détectives mais eux n'en ont pas. C'est avec nous qu'ils ont choisi de travailler. Quand avez-vous vu la péniche pour la dernière fois ?

— Nous sommes aujourd'hui mardi, dit de Gier. J'y ai été jeudi. Je voulais y retourner pendant le week-end mais j'ai eu quelqu'un chez moi. Est-ce que vous savez pourquoi cette dame les intéresse, monsieur ?

— Non, mais peut-être allons-nous le savoir. Nous avons eu un coup de téléphone de son voisin de péniche. Il dit ne pas l'avoir vue depuis plusieurs jours, il voudrait que nous venions. Le chat de M^{me} Van Buren erre dans le quartier et cherche à s'installer chez le voisin. L'homme a été sonner chez elle, sans succès. La voiture de la

dame est garée en face du bateau.

— De quand date le coup de téléphone ? demanda Grijpstra.

— Un quart d'heure à peine. Je voudrais que vous y alliez et que vous forciez la porte, si besoin est. J'ai ici un mandat de perquisition.

— Vous ne venez pas avec nous, commissaire ? demanda de Gier.

— Non. J'ai rendez-vous avec l'agent-chef. S'il y a lieu, vous pouvez me joindre par radio ou par téléphone.

Le commissaire massait sa jambe. Il se leva avec difficulté et sortit de la pièce en essayant de ne pas boiter.

Quelques minutes plus tard les deux hommes étaient dans Marnixstraat, arrêtés à un feu rouge. Une petite moto traversa le carrefour et évita de justesse un camion venant de la droite.

— Non ! dit de Gier devant l'inévitable.

Le motard avait bien échappé à un premier camion puis à un second mais il perdit le contrôle et ce fut la chute. Grijpstra saisit le micro juste au moment où le casque du jeune homme heurtait le trottoir.

— Croisement Marnixstraat et Passeedersstraat. Motard accidenté. Détectives de Gier et Grijpstra témoins. Pas le temps d'attendre. Terminé.

— Compris. Terminé, répondit la voix du Q.G.

Peu après, ils entendirent les sirènes. De Gier se rangea pour laisser passer l'ambulance et, quelques secondes plus tard, une Volkswagen blanche de la police.

— Tu crois qu'il est mort ? demanda de Gier.

Grijpstra haussa les épaules.

— Son casque peut l'avoir sauvé mais il est probablement très abîmé. Il a dû s'écraser l'épaule, la jambe aussi, peut-être. Un moteur brûlant sur une jambe... Il est probable qu'il ne marchera plus jamais normalement.

De Gier conduisait calmement, s'efforçant d'oublier l'accident et de se concentrer sur ce qu'il savait de la péniche.

Le trajet leur parut court. Un petit homme barbu les attendait à l'entrée du bateau.

— Police, dit Grijpstra en sortant de la voiture. C'est vous qui avez téléphoné ?

— Oui. Je m'appelle Part de Jong. Bart, pour vous comme pour tout le monde. J'habite sur cette péniche-là.

Grijpstra lui serra la main et se présenta. De Gier en fit autant. À première vue, Bart avait une allure un peu particulière mais, après tout, on était à Amsterdam. C'était un homme râblé d'une quarantaine d'années. Sa barbe semblait vouloir envahir son visage, ses yeux petits et noirs brillaient comme des perles. Il avait un anneau d'or à l'oreille gauche. Sous sa veste de velours il portait une chemise au col ouvert et il avait rentré le bas de son pantalon dans des bottines parfaitement cirées. Il donnait une impression de propreté, jusqu'à ses cheveux qui paraissaient très soigneusement brossés.

— Vous avez parlé d'un chat ? demanda Grijpstra.

Bart offrait des cigarettes. De Gier remarqua que sa main tremblait.

— Ah oui, le chat. Cela fait deux jours que je ne peux plus m'en débarrasser. Il a l'habitude de venir me voir, il gratte à la porte et je le fais entrer. C'est une belle bête, un persan. Tenez, le voilà.

Un chat avançait à pas comptés sur le sentier menant à la péniche qui était amarrée à côté du luxueux bâtiment, juste en face d'eux. De Gier s'accroupit et caressa la tête du chat qui se frotta contre sa jambe en fermant à demi ses grands yeux jaunes.

— Il est aimable, dit de Gier. Je préfère les siamois mais je dois dire que celui-ci est magnifique. Quelle fourrure !

— Justement, dit Bart, c'est ça le problème. Je veux bien qu'il vienne me voir, je lui donne du lait et de la viande tant qu'il en veut mais ça ne lui suffit pas. C'est un chat qui a l'habitude d'être bichonné, il déteste avoir des choses collées sur ses poils et ici, dans l'herbe, il se salit tout le temps. Si on refuse de le brosser, il miaule et il finit par vous griffer les jambes. Quand il fait ça, je le renvoie chez lui mais ces deux derniers jours il s'entête à revenir. J'ai été sonner chez M^{me} Van Buren mais elle n'ouvre pas. Sa voiture est là, je suis sûr qu'elle est chez elle, alors je me dis qu'il a pu lui arriver quelque chose.

— Essayons encore, dit de Gier.

Ils sonnèrent, frappèrent à la porte et appelèrent sans obtenir de réponse.

— Alors ? dit Bart.

— Nous allons forcer la porte.

— Je croyais que dans ce pays même la police n'avait pas le droit de forcer les portes ? dit Bart.

— Pour la police criminelle, ce n'est pas pareil, dit de Gier. D'ailleurs nous avons un mandat.

— Nous ne forcerons pas la porte, ajouta Grijpstra. Nous trouverons un autre moyen.

Sur la passerelle, de Gier se pencha pour examiner une fenêtre.

— Tu as de longues jambes, toi, dit Grijpstra.

De Gier hocha la tête et sortit son revolver. La vitre se brisa au premier coup de crosse.

— Fais attention, dit Grijpstra, la dernière fois tu t'es coupé et ton costume était fichu.

— Je sais tirer les leçons de mes expériences, figure-toi, dit de Gier en passant le bras par l'ouverture.

Il réussit à ouvrir et Grijpstra l'aida à descendre dans la péniche. Quelques secondes plus tard, la porte d'entrée s'ouvrit.

— Vous préférez que je reste ici ? demanda Bart.

— Oui. Attendez-nous, ce ne sera pas long, répondit Grijpstra.

Quelque chose retint son attention.

— Eh ben, dis donc, regarde-moi ça...

Le chat les avait rejoints sur la passerelle et avait fait mine de vouloir rentrer mais subitement il lâcha un miaulement sourd qui, très vite, se transforma en un hurlement à faire dresser les cheveux sur la tête. Puis il fit brusquement demi-tour et alla s'asseoir à bonne distance, le poil hérissé.

Bart secoua la tête.

— Pas bon signe, ça. Vous feriez mieux d'aller voir à l'intérieur. En tout cas, il s'est passé quelque chose, c'est sûr.

— Oui, dit Grijpstra en se décidant enfin.

Comme de Gier continuait à regarder fixement le chat il lui secoua l'épaule.

Dans la pièce du bas tout semblait normal, un peu poussiéreux, peut-être. La dame des lieux avait des idées originales en matière de décoration. Originales et ruineuses. Les tapis étaient persans, la cheminée de pierre, immense. De Gier s'attarda devant une sculpture en bois représentant trois corps de femmes couchés les uns au-dessus des autres. Elles avaient des seins énormes, pointus, avec de longs tétons. Leurs lèvres étaient épaisses, leur front étroit. Elles tiraient une langue peinte en rouge et leurs dents étaient des coquillages acérés. De Gier pensa à un fétiche africain de fertilité. Mais il émanait des trois silhouettes quelque chose de plus violent.

Il y avait d'autres sculptures dans la pièce. Sur une étagère de Gier vit des petits hommes hauts de trois à quinze centimètres, une douzaine au moins. C'étaient des guerriers africains portant des lances et diverses autres armes. Tous avaient la même intensité dans le

regard, comme s'ils en voulaient à une seule et même personne.

« À moi, pensa de Gier, c'est à moi qu'ils en veulent. Mais, au nom du ciel, pourquoi ? »

Puis il se rassura à l'idée qu'ils en voulaient seulement à qui les regardait.

— C'est bien, ici, dit Grijpstra qui était dans la pièce à côté.

— Tu trouves ? demanda de Gier d'un ton poli.

— Oui. Il y a de l'espace. J'aime bien les fauteuils, ils ont l'air confortables. Je m'y vois comme si j'y étais, avec un livre et un cigare. Tout à fait ce qu'il me faut... Regarde ce tableau.

C'était un tableau empreint de paix et de rêve. Un Pierrot et sa Colombine se promenaient dans un jardin au clair de lune. L'obscurité était légère. On voyait aux peupliers dénudés, à l'arrière-plan, que c'était l'hiver. Dans le ciel bleu métallique passaient d'étranges petits nuages cernés de blanc.

— Tu aimes ce tableau ? demanda de Gier.

— Oui. Je trouve ça beaucoup plus érotique que toute cette viande à l'étal qui est à la mode maintenant. Tu vois, les personnages se donnent le bras, c'est tout.

— Ils viennent probablement de faire l'amour dans le petit pavillon, là-bas, sous les arbres, dit de Gier.

Grijpstra s'approcha pour voir le pavillon de plus près.

— Oui, dit-il lentement, de là cette sensualité. Mais c'est une sensualité détendue.

— Et qu'est-ce que ça vaut, d'après toi, un endroit comme ici ? Avec les meubles et tout le truc, évidemment.

Grijpstra était toujours en contemplation.

— Le tableau, pas grand-chose. C'est une reproduction, la seule chose bon marché que j'aie vue jusqu'à présent. Une reproduction d'une peinture de Rousseau, le douanier. Un type comme moi, un petit fonctionnaire mal payé. J'aimerais savoir peindre. Le cadre, par contre, vaut de l'argent.

— Je ne savais pas que tu t'intéressais à l'art, dit de Gier. Il n'est pas trop tard pour apprendre à peindre, il y a des cours du soir à l'université.

— Je sais. Quand je prendrai ma retraite, peut-être. Je n'y connais rien mais j'ai lu un livre sur ce type et j'ai vu des expositions de son œuvre. C'est un naïf. Tu veux savoir ce que ça a coûté, un intérieur comme celui-ci ?

— Oui.

— Beaucoup d'argent. Les fauteuils, au moins trois mille florins chacun. Il y en a trois, plus le divan. Cuir véritable. Le tapis n'est pas mal non plus. Et la péniche est ce que j'ai vu de mieux dans le genre à Amsterdam. Le bois d'œuvre est de première qualité, le bateau a un étage, vingt mètres de long au moins et plus de six de large. Deux cent mille florins, peut-être, ou davantage. Un palais flottant.

Ils étaient dans la cuisine. De Gier, qui pensait à sa kitchenette-placard avec son mini-frigo et son gaz à deux feux, semblait impressionné. Pour lui, faire la cuisine c'était surtout garder les coudes au corps.

— Belle cuisine, hein ? demanda-t-il à Grijpstra qui regardait l'énorme frigidaire et le four électronique avec son tableau de bord couvert de voyants et de boutons.

— Ça existe donc toujours, les gens riches. Pourtant on dit que nous vivons dans un pays socialiste où les différences de fortune diminuent tous les jours. J'aimerais bien savoir comment elle gagne son argent.

— S'il lui est arrivé quelque chose, nous le saurons, dit de Gier. Sinon, nous en serons pour notre curiosité.

— Elle a peut-être fait un héritage, fit Grijpstra d'un ton conciliant.

Ils montèrent l'escalier. À l'étage, il n'y avait qu'une pièce.

Au débouché de l'escalier ils remarquèrent une balustrade de bois sculpté.

Soucieux de ne rien toucher, de Gier avait mis les mains dans ses poches ; quant à Grijpstra il les avait croisées dans le dos.

Lorsqu'il vit la femme étendue par terre sur l'épais tapis blanc, Grijpstra soupira. Elle portait un corsage blanc et sa jupe étroite laissait voir ses longues jambes. Sa chevelure sombre s'étalait sur le blanc du tapis.

Dans son dos, l'étoffe du corsage était largement tachée de rouge et le manche de cuivre d'un poignard était fiché au centre de la tache. Trois grosses mouches bleues que l'arrivée des policiers avait dérangées bourdonnaient dans la pièce.

2

Le spectacle de ce corps les laissait sans voix. Quant à de Gier, il se demandait s'il allait s'évanouir. C'était l'odeur, évidemment, une odeur lourde, écœurante. Il se dirigea vers une fenêtre d'un pas mal assuré. Il écarta quelques plantes et saisit la poignée à son extrémité, avec son mouchoir ; la fenêtre s'ouvrit sans difficulté. Les mouches étaient toujours là ; leur bourdonnement avait un son geignard, comme si elles regrettaient leur repas de sang séché.

— Va téléphoner, dit Grijpstra d'une voix sourde.

Il se mit à tousser. Il s'était assis sur une chaise basse, près du cadavre.

— Moi j'attends ici, ajouta-t-il.

De Gier dévala l'escalier. Il se souvenait avoir vu l'appareil en bas, dans le grand salon. Il avertit le quartier général puis il raccrocha et regarda par la fenêtre. Dehors, la silhouette ramassée de Bart de Jong attendait. De Gier sortit.

— Alors ?

— J'ai bien peur que votre voisine ne soit morte, dit de Gier.

Bart ne répondit rien. Aucune expression ne vint troubler ses petits yeux noirs.

— Un couteau dans le dos, dit de Gier.

Bart hocha la tête.

— Violence, prononça-t-il lentement. C'est mal de faire violence, même si on vous y pousse.

— Elle incitait à la violence ?

Bart hocha la tête.

— Comment cela ?

— Vous ne savez rien d'elle ?

— Non. J'aimerais que vous nous parliez de cette femme. Vous étiez son voisin. Vous la connaissiez ?

— Oui, je la connaissais. C'est le chat qui nous avait rapprochés. Je lui ramenais le chat, elle m'invitait à boire un café. Après une tasse, je m'en allais. Nous n'étions pas amis, simplement voisins.

— Vous ne lui avez jamais fait d'avances ? (De Gier avait l'air

surpris.) Elle a dû être belle, non ?

Ban se mit à rire.

— Non, je n'ai jamais essayé. Je ne suis pas ce qu'on appelle un homme à femmes. Je suis du genre timide. Il faut que ce soit elles qui fassent les premiers pas, vous voyez. Et encore, je m'assure que j'ai bien la permission.

De Gier sourit. Il se souvint d'avoir vu la main de Bart trembler en allumant une cigarette. L'homme était craintif.

— Vous vivez seul ? demanda-t-il.

Bart montra sa péniche d'un geste de la main.

— C'est petit chez moi, vous voyez. Pour moi, c'est bien mais quand j'ai de la visite on se marche quasiment sur les pieds, je n'aime pas cela.

— Oui, dit de Gier. Mais pourquoi dites-vous qu'elle incitait à la violence ?

Bart ne répondit pas.

— Vous ne voulez pas parler de cela ?

— Pourquoi dire des choses négatives sur quelqu'un ? dit Bart.

— Elle est morte, rappela de Gier. Elle a été assassinée. Si nous n'arrêtons pas le meurtrier il va peut-être commettre un nouveau crime. La société doit protéger ses membres. Vous en faites partie. Moi aussi.

Bart fronça les sourcils.

— Vous n'êtes pas d'accord ? dit de Gier.

— Non, la société c'est une vaste blague. Un ramassis d'égoïstes acharnés, intéressés et oublieux. Des guêpes dans une bouteille qui ne pensent qu'à se piquer l'une l'autre.

Après un instant de Gier hocha lentement la tête.

— Il est possible que vous ayez raison. Mais nous pouvons faire en sorte de ne pas nous piquer les uns les autres.

— Elle, en tout cas, elle piquait.

— Comment cela ?

— C'était une prostituée, vous savez. Elle couchait avec des hommes pour de l'argent, beaucoup d'argent. Vous n'avez qu'à regarder cette péniche.

— Vous êtes contre les prostituées ?

Bart s'anima un peu ; il fit un geste du bras.

— Non, non. D'une certaine façon je suis pour. Les hommes ont besoin d'elles. Mais ce n'est pas par plaisir qu'ils vont trouver une prostituée. Elles le savent. Elles savent que nous, les éjaculateurs, nous sommes des faibles.

— Alors elles piquent, dit de Gier.

— Elles piquent si elles savent y faire. C'était le cas pour cette femme-là. Je les ai vus sortir du bateau, ses clients. Ils étaient vidés. L'un d'eux avait l'air d'un homme violent.

— Et vous, vous n'êtes pas violent ?

— Non. Pour ne pas porter d'armes, j'ai refusé de faire le service militaire. J'ai fait tout un cirque et au bout de quelques semaines ils m'ont laissé partir. Je me suis coupé les veines avec un canif, je pleurais en me baladant dans toute la caserne et en perdant mon sang.

— Mais c'est de la violence, ça, dit de Gier.

— Peut-être. Une forme d'autodestruction, en tout cas.

De Gier faisait son possible pour se contrôler. Ce genre de discours avait le don de l'horripiler. Il se répéta qu'il n'était pas là pour discuter.

— Comment gagnez-vous votre vie ? demanda-t-il.

Bart fit un signe de dénégation.

— Vous êtes au chômage ?

— Oui, depuis quelques mois. Quel que soit le boulot que je trouve, on finit toujours par me sacquer. La dernière fois, je conduisais un camion.

De Gier vit les voitures de la police qui s'engageaient dans l'étroit passage.

— Mes collègues arrivent. Je voudrais que vous nous attendiez. Restez sur votre péniche. Il se peut que nous en ayons pour un bon moment.

— Vous m'arrêtez ?

— Non. Je n'ai pas dit ça. Jusqu'à présent vous êtes la seule personne qui ait connu la victime. Nous aurons encore des questions à vous poser mais nous essaierons de ne pas trop vous embêter.

Grijpstra ne quittait pas des yeux le corps de la femme. Le silence lui pesait. Il aurait voulu se lever et chasser les mouches mais il craignait de brouiller des empreintes. Il pouvait y avoir des indices. Il regardait le manche du poignard, à deux mètres de lui à peu près. Il mit ses lunettes et se concentra sur la tache rouge qui brillait légèrement en son centre. On aurait dit que le manche du poignard

avait été astiqué. « Un poignard militaire, se dit-il. Pourtant nous n'avions pas de poignards comme celui-ci, à l'armée. » Quels autres armements connaissait-il ? Celui de l'armée allemande. Il revit les soldats allemands dans les rues d'Amsterdam, trente ans auparavant. Ils avaient des baïonnettes. Et les officiers ? Oui, dans la marine les officiers avaient des poignards. Mais ils étaient différents : décorés de glands, le manche terminé par une boule gravée d'une petite croix gammée. Fausse piste. Quoi d'autre ? L'armée américaine. L'armée canadienne. L'armée anglaise.

— Oui, dit-il tout haut.

Il se souvenait maintenant des commandos anglais. Leur caserne était tout près de la maison de ses parents. Un jour, on lui avait permis de partir en excursion avec eux. Il avait demandé à voir leurs armes. Un soldat avait vidé le barillet de son revolver et le lui avait donné. Il s'était amusé à appuyer plusieurs fois sur la gâchette. Un autre lui avait tendu son poignard. Un long couteau, inquiétant. Le soldat l'avait lancé. Ils avaient fait halte dans la campagne pour manger ; le soldat avait visé un arbre et il avait lancé. La lame avait capté un éclair de soleil avant d'aller se ficher en vibrant dans l'écorce d'un arbre. Grijpstra avait essayé à son tour mais il avait manqué son but et le soldat s'était moqué de lui. Ensuite le soldat avait essuyé le couteau sur son pantalon et l'avait rangé dans sa gaine de cuir. Un poignard à manche de cuivre, comme celui-ci, un poignard qui avait quelque chose de pervers. L'arme avait été conçue pour tuer légalement les ennemis du peuple anglais mais ici elle avait frappé une citoyenne hollandaise née à Curaçao, une petite île des Caraïbes.

Et si l'arme avait été lancée ? Grijpstra regarda autour de lui. C'était possible. Le tueur aurait monté l'escalier sans bruit, arrivé en haut il aurait fait une pause. La femme tournait le dos. Un léger bruissement, shshsh... A aucun moment elle n'aurait vu son assassin. L'arme avait-elle tremblé après avoir atteint sa cible ?

Son regard tomba sur un détail insolite : une petite lumière rouge. Au moment du crime la femme devait coudre sur sa machine électrique. La veilleuse devait être allumée depuis plusieurs jours. Grijpstra frissonna. De l'autre côté de la pièce un deuxième œil rouge le regardait : une chaîne haute fidélité. La radio était muette, elle avait dû faire marcher l'électrophone. Elle n'avait pas pu entendre l'assassin. Une femme en train de coudre dans sa chambre, tranquillement, écoutant une chanson d'amour, peut-être. Et le poignard s'était envolé.

Il sourit. Envolé... allons, bon. Heureusement que de Gier n'était pas là. C'était exactement le genre d'expression qu'il aurait employé. De Gier était un romantique impénitent. Un tas de sable sur un

chantier lui suffisait pour voir le désert et tout là-bas, au loin, un raid de cavaliers à dos de chameaux. Aussitôt, il vous parlait du silence éternel des grands espaces, des rayons pâles de la lune et des vautours qui volent pesamment au-dessus de leur proie. Envolé, ah, la belle image ! Pourtant c'était vrai, le poignard s'était envolé, il avait frappé la femme en plein dos et il ne restait maintenant qu'une forme sans vie, un corps.

La mort. La veille, Grijpstra avait vu un chien mort, écrasé par un autobus. Un chien qu'il connaissait bien, avec lequel il avait souvent joué dans sa rue. Un jeune berger allemand qui appartenait à un laveur de carreaux, un voisin. Mais ce chien mort n'était pas le chien vivant ; un corps sans vie devient un objet, le cadavre de cette femme n'était plus rien.

Une prostituée. Une prostituée de luxe mais une prostituée quand même. Quelqu'un qui faisait probablement très bien son métier. Un colonel américain, un diplomate belge, un riche industriel hollandais étaient ses clients. Elle avait dû être chère. Combien exigeait-elle ? Une fille des rues demandait vingt-cinq florins, jusqu'à cent florins si le client avait des désirs particuliers. Et M^{me} Van Buren ? Cinq cents ? Mille ?

Grijpstra laissa échapper un grognement. Mille florins ! Le salaire d'un ouvrier. Un ouvrier spécialisé travaillait tout un mois pour gagner cette somme. Il retira ses lunettes et se mit à les nettoyer en fixant le cadavre d'un regard sombre.

Puis il se reprit. Rien ne prouvait que la pauvre femme se faisait payer. On venait surtout la voir pour se servir d'elle et c'était elle qui donnait. N'importe, il n'avait pas à juger. Il était là pour trouver le meurtrier et constituer un dossier qui permette à l'avocat de l'accusation d'y voir clair. « Le reste ne regarde que toi », conclut Grijpstra plutôt paisiblement.

Il se remit à regarder autour de lui. C'était une pièce agréable, pleine de lumière. Des fenêtres l'éclairaient sur trois côtés. Une chambre de femme. Ici, elle ne recevait pas des visiteurs. C'était sa pièce à elle, elle y cousait, elle écoutait de la musique. Elle s'occupait aussi de ses plantes. Il y en avait sur tous les appuis de fenêtre. Grijpstra en reconnaissait certaines : épine du Christ, oreille de cochon, cactus de Pâques avec ses fleurs rouges en étoiles. Mais il y en avait dont il ne connaissait pas les noms, certaines ressemblaient plus à de l'herbe qu'à des plantes. Au moment où il se faisait cette réflexion il entendit les voitures de la police qui arrivaient et se garaient près du bateau.

Même le commissaire s'était dérangé. Grijpstra abandonna la

péniche aux photographes, aux spécialistes des empreintes digitales et au médecin et sortit faire son rapport. Dans le petit groupe des initiés il vit de Gier qui se tenait un peu en retrait.

— Elle est donc bien morte ? dit le commissaire. Pour une fois, le Service de contre-espionnage aura eu raison. La dernière fois que nous avons travaillé pour eux nous avons couru trois semaines pour ne découvrir qu'un vieil uniforme abandonné. Vous vous souvenez ?

— Oui, monsieur, dit de Gier.

C'était lui qui avait trouvé l'uniforme. Un sergent américain l'avait laissé dans une chambre d'hôtel. Le Service de contre-espionnage avait fait beaucoup de bruit pour rien : il n'y avait eu ni secret, ni espion. Simplement du travail inutile et du temps perdu. Ni Grijpstra, ni de Gier, ni les six autres policiers qui avaient été mis sur l'affaire ne savaient ce qu'ils cherchaient. Après beaucoup de consignes vagues, beaucoup d'adresses différentes et pas mal d'allées et venues, on avait fini par leur faire savoir que c'était une fausse alerte.

— Oui, monsieur, je me souviens, répéta de Gier.

— Enfin, cette fois ils nous ont menés à un cadavre, dit le commissaire. Il est donc permis de penser qu'ils savent effectivement quelque chose.

— Au cadavre de quelqu'un qui a été assassiné, compléta Grijpstra.

Le commissaire eut un sourire de vieil homme fatigué. Seules ses lèvres bougèrent.

— Bon, dit-il, je ne rentre pas. Ils en ont pour un moment, là-dedans. Je prends votre voiture et je retourne au Q.G. Vous reviendrez avec les autres. L'inspecteur-chef regrettera d'avoir manqué cela mais je ne le rappelle pas. Ce sera à vous et à moi d'éclaircir l'affaire. Laissons-le se dorer au soleil. Au revoir.

— Au revoir, commissaire, dirent les deux hommes et de Gier lui tendit les clés de la Volkswagen grise.

Deux silhouettes blanches sortirent du bateau. Elles portaient un brancard et étaient suivies du médecin.

— 'Jour, dit-il à Grijpstra. La mort remonte probablement à deux jours. Elle a été tuée sur le coup.

— Vous pensez que l'arme a été lancée ? demanda Grijpstra.

— Possible. C'est un poignard peu courant. Je n'en ai jamais vu de semblable. J'en saurai davantage demain.

— Le corps a été déplacé ?

— Non.

Le docteur était déjà à sa voiture lorsque Grijpstra se souvint des plantes. Il courut pour le rattraper.

— Excusez-moi, docteur, est-ce que vous vous y connaissez en plantes ?

— En plantes ?

Le docteur eut l'air étonné.

— Oui, en plantes. Ou en herbes, si vous voulez ?

— Je m'y connais un peu, dit le docteur. Vous ne pensez pas qu'elle a été empoisonnée, tout de même ?

Grijpstra expliqua son propos.

— Ah bon, dit le docteur, alors on y retourne.

Ils se mirent à examiner les plantes. Derrière eux, de Gier avait l'air ébahi.

— Hum... dit le docteur.

Grijpstra attendait.

— Je ne sais pas. Je vais toujours les emporter. Ce sont des herbes, ça oui, et même toxiques, on dirait.

Grijpstra émit un grognement.

— Comment diable avez-vous remarqué ces pots, reprit le docteur, vous connaissez les plantes ?

— Je n'y connais pas grand-chose mais j'ai eu tout le temps d'observer ces plantes pendant que j'attendais id et je me suis dit qu'elles ressemblaient plus à des herbes ordinaires qu'à des plantes d'appartement.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire, dit de Gier, qu'est-ce qu'on fait ici, de la botanique ?

— Des herbes, jeune homme, vous connaissez ? demanda le docteur en regardant de Gier d'un air amusé.

— L'herbe, oui, je connais. Et j'ai des géraniums sur mon balcon. J'ai aussi un truc à petites fleurs blanches, que ma tante m'a donné. Ça s'appelle « asile » ou quelque chose comme ça.

— Alysse, dit le docteur. Cinquante centimes au marché. J'en ai acheté l'autre jour. C'est très joli, ça sent très fort le miel. Mais ces herbes, ici, c'est autre chose. Si je ne me trompe, elles sont vénéneuses. Il y en a de trois sortes, vous voyez. Je les montrerai à un ami, un fonctionnaire lui aussi, un type qui travaille pour la ville à l'entretien des parcs. Il devrait connaître ça, lui.

— Selon vous elles seraient toxiques ? demanda Grijpstra.

Le docteur alluma sa pipe et se tourna à nouveau vers les plantes.

— Toxiques, sûrement. Mais pas forcément destinées à empoisonner quelqu'un. Une sorcière pourrait en faire une potion d'amour. Ou un onguent. Pour peu qu'on l'applique aux endroits adéquats cela risque de faire de l'effet.

— Ah oui ? fit de Gier.

— On peut se retrouver à cheval sur un balai, je ne vous dit que ça. Direction le sabbat le plus proche.

Grijpstra posa une main sur l'épaule de De Gier.

— C'est le genre de chose qui te plairait, non ?

— Absolument, répondit de Gier.

— Et un sabbat très divertissant, reprit le docteur.

— Divertissant, c'est-à-dire ? demanda de Gier, les yeux écarquillés.

— Super-sexy, dit le docteur.

— Doux Jésus, dit de Gier.

— Vous pouvez m'aider à porter les pots dans la voiture, dit le docteur.

Un instant plus tard, de Gier, qui avait pris le plus grand pot, titubait dans l'escalier, suivi du docteur, les bras chargés, et de Grijpstra qui tenait du bout des doigts un pot minuscule comme si les trois petites feuilles vertes allaient lui cracher leur venin à la figure.

— Ce que j'aime dans notre travail, dit de Gier, c'est l'esprit d'équipe.

Grijpstra regardait la dernière voiture qui s'en allait ; il avait l'air songeur.

— Tu n'aurais pas dû prêter notre voiture au commissaire, dit-il.

— Ah, dit de Gier.

Ensemble ils se dirigeaient vers la péniche où les attendait leur premier suspect, Bart de Jong. Ils marchaient lentement.

— Tu as déjà une idée ? demanda de Gier.

Grijpstra sortit un grand mouchoir d'un blanc douteux et y enfonça son nez pour éternuer.

— Ça n'est pas une réponse, dit de Gier.

Grijpstra éternua une nouvelle fois, si fort que son ami en sursauta. On sentait dans ce second éternuement tout son mépris pour la vanité du monde.

— Une idée ? dit Grijpstra. Oui. Pourquoi pas ? On nous dit que cette dame est une prostituée. Partons de cette hypothèse, il y a de grandes chances pour que ce soit exact. Les prostituées n'aiment pas leurs clients, elles les détestent, en vérité. Elles les rendent responsables de ce qu'elles sont, et elles ont raison : n'oublions pas que tout le monde a toujours raison, c'est une vérité première. Donc la prostituée déteste son client et lui fait sentir son pouvoir. Il a besoin d'elle. Il revient. Non qu'il veuille vraiment revenir mais il ne peut pas faire autrement, son désir est bien plus fort que sa volonté. Elle en profite pour l'humilier. Le client ne veut pas qu'on l'humilie, lui aussi a raison. Il cherche à lui faire mal. Tuer est une des meilleures façons de faire mal.

Ils traversaient un petit terrain en friche et de Gier s'arrêta. Il regardait les herbes, à ses pieds.

— Tu crois que ces herbes sont dangereuses ? demanda-t-il.

Grijpstra suivit le geste de son doigt.

— Non. Quand j'étais plus jeune, je travaillais dans une ferme pendant les vacances d'été. Je faisais du défrichage. Je me souviens de certaines herbes. Celle-là, c'est de l'herbe à cochon. Je la reconnais

aux taches noires des feuilles, tu vois ?

De Gier voyait.

— Je me demande ce qu'elle faisait de ces herbes, dit-il.

Grijpstra se tourna vers son ami et prit un air menaçant. À force de lire des histoires à ses deux plus jeunes enfants, Grijpstra était devenu très fort en grimaces. Les petits Grijpstra n'aimaient que les histoires mimées. Cette fois, il avait choisi l'air le plus méchant de son répertoire, celui qu'il réservait aux pires crapules : il découvrait ses grandes dents carrées, plissait les yeux et tordait sa lèvre supérieure de façon à faire rebiquer sa moustache.

— Elle ensorcelait ses clients, siffla-t-il.

— Ouh. Arrête, dit de Gier.

— Arrête quoi ?

— De parler comme ça.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? dit Grijpstra. Je t'expliquais quelque chose, c'est tout.

— Tu crois qu'elle vole sur un manche à balai ? demanda de Gier.

— Volait. Elle est morte maintenant.

— Son âme est toujours vivante, dit de Gier en frissonnant.

Grijpstra ne répondit pas. Il se demandait si de Gier frissonnait pour de bon. Jamais il n'avait réussi à connaître vraiment son collègue. Il réservait toujours des surprises. À la réflexion, il y avait bien de quoi frissonner. N'avaient-ils pas, le matin même, découvert le cadavre de M^{me} Van Buren ? Et puis cette odeur qui avait rendu de Gier malade, les mouches bleues, et pour finir ces herbes à sorcière, ces herbes de magie noire...

Ils étaient arrivés devant la petite péniche. La porte s'ouvrit avant que de Gier ait eu le temps de frapper.

— Excusez-nous d'avoir tant tardé, dit de Gier.

Bart sourit.

— Ce n'est pas grave. Entrez. J'ai du café si vous voulez.

— Volontiers, dit Grijpstra d'un ton reconnaissant.

— Des sandwiches aussi, si vous avez faim.

— Alors ça, ce serait carrément fantastique.

Il n'y avait qu'une pièce dans la péniche. Bart se mit à couper du pain et versa le café.

La pièce était presque vide. Les murs, en planches larges, peintes

en blanc, étaient nus. Il y avait une grande table, une chaise et un banc de bois où les policiers étaient assis comme deux bons petits écoliers de village. Sur la table, des livres. De Gier se leva pour les regarder. Cinq volumes, dont trois étaient des ouvrages très sérieux et deux des livres d'art contenant des reproductions de peinture moderne. Tous les cinq venaient de la bibliothèque. Il y avait aussi un lit de l'armée avec un matelas et des couvertures de même provenance. La cuisine avait été installée dans un coin de la pièce : un vieux réfrigérateur, un réchaud électrique, un grand évier et une deuxième table sur laquelle Bart était en train de faire une salade. Sur un chevalet était posé un tableau inachevé.

— Vous aimez les olives ? demanda Bart.

— Non merci, dit Grijpstra.

— Oui, s'il vous plaît, dit de Gier.

— J'aime bien faire la cuisine, expliqua Bart en mettant la table en un tour de main. Si j'avais su que vous viendriez à l'heure du déjeuner j'aurais préparé quelque chose. Je fais deux vrais repas par jour, ça distrait, quand on vit seul.

— Vous n'avez jamais été marié ? demanda Grijpstra.

— Si. Il y a longtemps.

— Des enfants ? demanda Grijpstra.

— Non. Si j'avais eu des enfants, je ne serais pas parti. Mon père a quitté ma mère lorsque j'étais tout petit.

— Je comprends, dit Grijpstra.

— C'est bien, chez vous, dit de Gier en entamant son sandwich de pain frais, saucisse fumée et laitue. Mais c'est un peu vide.

— C'est comme ça quand on est pauvre.

— Je ne suis pas d'accord. Quand j'étais pauvre j'avais toujours trop de choses. Je ne savais jamais d'où cela sortait mais inmanquablement je finissais par ne plus savoir où poser les pieds. Finalement, je devais jeter. Et chez vous, c'est vide. Comment faites-vous pour vivre comme cela ?

— Oh, je ne sais pas, dit Bart. Je ne manque de rien, pourtant. Un lit, une table, une chaise, une cuisine complètement équipée. Je peins : il me faut des pinceaux, des toiles et aussi beaucoup de peinture, évidemment. Je possède tout ça. Là, dans ce placard, j'ai un électrophone, un radiateur électrique, des vêtements et quelques bricoles.

De Gier continuait à secouer la tête.

— Vous avez le nécessaire, dit-il, mais, et tout le reste ?

Bart se mit à rire.

— Vous voulez vraiment que je vous raconte comment je vis, on dirait. Les gens vous intéressent tant que ça ?

— Oui, dit de Gier.

— Oui, bien sûr, ajouta Grijpstra, les gens l'intéressent au plus haut point. Moi aussi ils m'intéressent.

— Vous êtes des policiers, dit Ban, des représentants de l'ordre. Est-ce que vous réalisez que nous autres, simples citoyens, nous voyons en vous des représentants de l'État ? Que nous ne vous regardons jamais en tant qu'individus ?

— Oui, dit Grijpstra.

— Et pourtant vous êtes peut-être des gens intelligents. Dommage, parce que, vous savez, quand on pense « flic » on pense aussitôt « stupide ». À tort, peut-être. Les flics ne sont sans doute pas aussi stupides que ça.

— Voudriez-vous nous expliquer comment vous vivez ?

Bart resservit du café.

— Je suis un inadapté, je pense que ce mot résume bien la situation. Mais je suis conscient de l'être. Par exemple, je suis incapable de garder un emploi. Lorsque je suis embauché je fais tout mon possible mais au bout d'un temps, quelque chose cloche et je me fais renvoyer. Je ne trouve que des boulots mal payés et les indemnités de chômage ne pèsent pas lourd, de sorte que je n'ai jamais d'argent.

— Comment faites-vous, alors ? demanda de Gier.

— Je n'en dépense pas. On peut très bien vivre avec peu d'argent. Ce n'est qu'une question de discipline. Je passe mon temps à dire « non ». J'achète à manger, évidemment, là-dessus je ne lésine pas, et j'achète mon tabac. Ce sont deux choses qui ont leur prix : je le paie. Mais tout le reste, je passe à côté sans l'acheter.

— Vous avez acheté des meubles, dit Grijpstra. Et vos ustensiles de cuisine, vos couvertures et tout ce que contient ce placard.

— Oui, mais cela ne m'a pas coûté grand-chose. Tout vient de ventes aux enchères ou de marchés aux puces. Je mets de côté la moitié de mon argent, salaire ou primes de chômage. J'ai une vieille bicyclette et ce bateau, c'est moi qui l'ai construit. J'ai volé la carcasse au cimetière de bateaux, le type qui surveille m'a vu mais il m'a laissé faire. C'est plein de bateaux qui pourrissent, là-bas. J'ai dû acheter des matériaux pour le retaper mais pas grand-chose. Je crois que j'y ai mis

la moitié de mes économies annuelles et depuis, avec les loyers qu'il m'a économisés, je l'ai largement amorti.

De Gier s'était levé et regardait par la fenêtre. Une grosse péniche passa, tirée par un vigoureux petit remorqueur.

De Gier pensait à son appartement, dans les faubourgs chics de la ville. Il pensait aussi à tout l'argent qu'il avait jeté par la fenêtre, dans sa vie. Pas plus tard que la veille il avait acheté deux chemises rayées, très chères, dont il n'avait aucun besoin.

« Ah, et puis merde », pensa-t-il.

Il se retourna vers les autres.

— Mais vous peignez, dit-il.

— Oui, je peins. Et je n'ai pas encore trouvé le moyen de me procurer de la peinture à bon marché. J'essaie de ne pas en gâcher.

Grijpstra s'approcha du chevalet.

— Je peux voir ?

— Bien sûr.

Le tableau représentait un immeuble. Grijpstra le reconnaissait sans jamais lui avoir trouvé quoi que ce soit de particulier. C'était un gros machin de brique et de béton que la municipalité avait fait construire pendant la Dépression de 29 pour y caser un de ses nombreux services. Au-delà de la technique qui était réaliste, minutieuse, le tableau donnait une impression de justesse assez étonnante. Il s'en dégagait un charme presque fascinant.

— Vous peignez ? demanda Bart.

— Non, mais j'aimerais.

— Alors pourquoi ne peignez-vous pas ?

— Ah ça... Grijpstra fit un geste vague. Pourquoi je ne peins pas ? Je travaille, je rentre chez moi, je lis le journal, je vais me coucher. Il y a beaucoup de choses que j'aimerais faire mais j'ai des enfants, une femme qui veut causer, et la télé qui marche. Je vais pêcher, parfois, mais c'est tout.

— Dommage, dit Bart.

— Oui, dommage. J'aime ce tableau, mais je ne sais pas pourquoi.

— Continuez à regarder.

— Le contraste, peut-être. Les gris et les blancs. Idéalement, c'est comme cela qu'il devrait être, cet immeuble.

— Mais c'est comme cela qu'il est, dit Bart. Le soir, juste avant que la nuit ne tombe. Il y a quelque chose de vivant dans ces briques et

c'est cela que j'essaie de rendre. Sur le toit, il y a une rangée de ventilateurs. Je ne les ai pas encore faits. Cela va être très difficile de reproduire leur mouvement. Le mieux serait peut-être de faire de petits trous dans la toile et d'y monter des ventilateurs miniatures, en métal. Je pourrais fabriquer un circuit électrique pour les faire tourner.

— Non, ne faites pas cela, ça deviendrait pop, ça n'irait plus aussi loin.

— C'est possible.

De Gier à son tour se pencha sur la toile.

— Ce serait peut-être très bien, dit-il, mais ce ne serait pas original. J'ai vu la même chose avec des moulins à vent.

— Rien n'est original, dit Bart. Tout ce que l'on fait l'a déjà été. Nous ne faisons que combiner, et encore. Je suis sûr qu'au moment où je parle, quelqu'un pense à monter de petits ventilateurs dans une toile en deux dimensions.

— Sans doute, dit Grijpstra.

— Mais c'est de la mort de M^{me} Van Buren que vous voulez parler, n'est-ce pas ?

— De sa mort et de sa vie, dit de Gier.

Bart prit du tabac dans une vieille boîte métallique et se roula une cigarette. Sa main ne tremblait pas.

— De sa mort, je ne sais rien. Est-ce qu'on sait exactement quand elle est morte ?

— Pas encore, dit de Gier. Le docteur nous le dira demain.

— Quoi qu'il en soit, il est probable que je n'aurai pas d'alibi. Je suis toujours seul et il m'aurait été facile de passer sur son bateau sans me faire voir et de la tuer. Je suis bien placé pour cela : je vois sa péniche de ma fenêtre et j'aurais pu me débrouiller pour savoir si elle était seule ou non. Comment est-elle morte ?

— Je vous l'ai déjà dit, répondit de Gier. Un poignard dans le dos.

— Ah oui, un poignard. Non, un poignard, ça, jamais.

— Vous choisiriez une autre arme ?

— Non. Je refuse de tuer, à moins, peut-être, pour défendre mon enfant, mais comme je n'en ai pas... Si ma vie était en jeu je préférerais me laisser assassiner.

— Puisque vous ne savez rien de sa mort, dit de Gier, parlez-nous de sa vie.

Bart secoua la tête.

— Je vous ai dit que je ne la connaissais pas bien. Elle m'invitait à boire le café mais c'était tout. Nous bavardions un peu, nous parlions du chat ou de fleurs, par exemple. Un jour elle m'a conseillé un produit à mettre dans l'eau d'arrosage, elle m'en a même donné toute une boîte. Je pense que c'était pour me remercier de m'occuper de son chat.

— Et le chat, où va-t-il aller maintenant ? demanda de Gier.

— On dirait que ça vous inquiète ?

— Oui, dit de Gier. J'ai un chat, moi aussi.

— N'ayez pas peur, j'en prendrai soin. Il va semer des poils partout mais je le garderai, si personne d'autre n'en veut.

— Bien, dit de Gier.

— Qui, selon vous, peut l'avoir tuée ? demanda Grijpstra.

— Un de ses clients ?

— C'est possible. Vous les connaissez ?

Bart prit son temps pour réfléchir.

— Non. Mais je peux vous dire quelle voiture ils avaient. Une Citroën noire, neuve, plaque diplomatique, numéro belge. Une grosse Buick avec un numéro d'immatriculation américain, sans doute un officier en garnison en Allemagne ; et puis une autre Citroën, neuve aussi, mais gris métallisé, celle-là, avec des sièges en cuir rouge et beaucoup de chrome. C'était toujours les mêmes voitures. Je me suis souvent demandé ce qui se passerait si elles venaient à se rencontrer mais cela ne s'est jamais produit. Elle recevait probablement sur rendez-vous.

— Est-ce qu'elle avait d'autres visites ?

Bart se remit à réfléchir.

— Oui. L'homme au gilet rouge. Il venait le dimanche matin. Un gros type avec un visage rond comme un gouda et aussi inexpressif. Il portait toujours un gilet de velours rouge foncé avec une chaîne en or. Il venait avec un petit garçon de cinq ans, peut-être, et toujours le dimanche matin. Parfois l'enfant n'y était pas.

— Il venait en voiture ?

— Non, à pied. Il tenait l'enfant par la main.

— Et lorsqu'il venait seul ?

— À pied aussi.

— Un type grand, petit ?

— Un mètre soixante-dix, par là, grassouillet, la quarantaine, le cheveu rare. Je pourrais le dessiner.

Bart fit une esquisse au crayon. Le résultat était très évocateur.

— Ajoutez le petit garçon, s'il vous plaît, dit Grijpstra.

— Pourquoi ? Un enfant ne poignarderait pas une femme, quand même !

— Non, mais nous allons montrer le dessin dans le quartier. Peut-être quelqu'un les reconnaîtra-t-il.

Bart dessina l'enfant.

— Vous lui avez mis un ballon sous le bras, dit de Gier.

— Oui. Il avait toujours un ballon.

— Personne d'autre ?

— Non. Je ne vois pas. Il venait des gens, mais je ne m'en souviens pas. Des représentants, sans doute, des livreurs ou des Témoins de Jéhovah, c'est un de leurs coins de prédilection, ici. Un homme qui vend des œufs, et puis tous ceux qui demandent leur chemin.

— Et vous.

— Et moi, bien sûr.

Bart semblait très à l'aise.

— Nous n'allons pas abuser de vous plus longtemps, dit Grijpstra. Merci pour le déjeuner. Où se trouve l'arrêt de tram le plus proche ?

— Vous n'avez pas de voiture ?

Bart était surpris.

— Le commissaire l'a prise.

Bart se mit à rire.

— Descendez le chemin et, au bout, tournez à gauche. Il faut aller jusqu'au stade pour trouver un arrêt. Remarquez, il y a aussi une station de taxis.

— Qu'est-ce que vous croyez ? dit de Gier.

— Tu ne lui as pas demandé s'il l'avait vue voler sur un balai, dit Grijpstra, tandis qu'ils descendaient le chemin menant à la route.

— Entrez, je vous prie, dit le commissaire d'un ton aimable.

Les quatre hommes entrèrent à la queue leu leu, sourire aux lèvres. Malgré les mains serrées, les cigares offerts et allumés, on sentait que les arrivants étaient tendus.

— Je suis content que vous ayez pu venir si vite, dit le commissaire en s'asseyant et en désignant des chaises de sa main fine.

Le bureau du commissaire au quartier général de la police était une pièce agréable. Le commissaire était le doyen de quatre officiers du même grade et, en tant que tel, jouissait d'un confort privilégié : tapis épais, plantes vertes et distributeur de café particulier.

— Nous avons pris contact avec le colonel hier après-midi, par télex, dit l'attaché d'ambassade.

L'homme qui était assis juste en face du commissaire n'avait pas l'air d'accord.

— Un ours, pensait le commissaire, un grizzli.

Il se souvenait en avoir vu un, empaillé, au musée d'histoire naturelle. Le colonel en avait l'allure à la fois sympathique et inquiétante. Son épais costume de tweed, peu approprié au temps chaud de ces derniers jours, accentuait encore la ressemblance.

— Vous n'avez pas pris contact avec moi, dit le colonel en s'adressant à l'homme de l'ambassade.

Il parlait fort, trop fort, pensa le commissaire.

— Vous avez pris contact avec la police militaire et on m'a amené ici.

Les deux autres se taisaient.

— Vrai ou faux ? demanda le colonel.

C'est eux qu'il regardait, cette fois.

— Pas tout à fait exact, mon colonel, dit le plus jeune des deux policiers. Nous vous avons demandé de nous suivre.

— Et si j'avais refusé ?

— Vous n'avez pas refusé, mon colonel.

Le commissaire sourit ; la situation le remplissait d'aise. Les policiers du monde entier ont des traits communs, pensa-t-il. Il aurait

dit la même chose dans les mêmes circonstances.

— Nous ne vous retiendrons pas plus longtemps que nécessaire, dit doucement le commissaire. Permettez-moi de vous dire pourquoi nous vous avons demandé de venir.

Le colonel se détendit un peu. Le commissaire avait fait bonne impression.

— Je sais pourquoi je suis ici, dit le colonel. Vos collègues me l'ont dit. Maria Van Buren est morte. Elle a été assassinée. C'était une de mes amies.

— C'est cela, dit le commissaire. Elle était votre maîtresse. Nous l'avons trouvée morte, un couteau dans le dos. Un poignard, pour être précis. Un poignard militaire. Elle a été tuée samedi dernier entre vingt heures et minuit, aux dires du médecin légiste.

Le colonel réfléchit. Au bout d'une bonne minute, un large sourire éclaira son visage.

— Samedi dernier j'étais à Düsseldorf. J'y ai passé la nuit, j'étais avec des amis. Je crois même que je ne suis pas resté seul un instant, ce jour-là. La nuit non plus, d'ailleurs. Je peux le prouver.

— Bien, dit le commissaire, j'en suis ravi pour vous.

Mais le colonel n'écoutait pas. Il regardait par la fenêtre, toujours souriant. Il se tourna vers les deux policiers et dit :

— Eh bien, vous aurez perdu votre temps avec moi. Si vous aviez été plus patients, j'aurais pu prouver mon alibi sur place.

Le commissaire ne laissa pas à ses collègues le temps de répondre.

— Allons, allons, dit-il de sa voix douce, nous ne vous avons pas demandé de venir pour prouver que vous aviez commis un crime. À ce stade de l'enquête nous ne faisons que récolter des informations. Nous ne savons presque rien de la victime. Vous la connaissiez bien. Peut-être accepteriez-vous de nous parler d'elle ?

— Ce serait aimable à vous, colonel, dit l'attaché d'ambassade.

Le commissaire lui jeta un coup d'œil. Un jeune homme charmant, pensa-t-il, et très efficace.

— D'accord, dit le colonel. Excusez-moi. Je ne refuse pas de coopérer mais je suis un peu énervé parce que depuis que ces deux messieurs sont venus me trouver, ils ne m'ont pas lâché d'une semelle. Ils m'ont même gardé à l'œil pendant que j'allais aux toilettes, dans l'avion. Ils craignaient sans doute que je m'échappe par un hublot.

Les deux policiers militaires gloussèrent poliment et reprirent leur sérieux exactement en même temps.

— Bon. Je ne demande pas mieux que de vous aider. Je connaissais bien Maria, je la connaissais intimement, comme on dit. Depuis trois ans. Je venais à Amsterdam une fois par mois, au moins. Je suis en garnison de l'autre côté de la frontière ; en voiture, ce n'est pas loin. Je suis désolé d'apprendre qu'elle est morte.

— J'espère que vous ne m'en voudrez pas, dit le commissaire, mais vous n'avez pas l'air désolé.

Le colonel se gratta un genou.

— Je n'ai pas l'air désolé ?

— Non, vous avez l'air soulagé.

— Bien sûr, je suis soulagé de pouvoir prouver que je ne l'ai pas tuée.

— Je vois, dit le commissaire.

— Et puis, c'est vrai aussi que je suis soulagé de ne plus devoir la fréquenter.

— Vous vous lassiez d'elle ?

— Vous parlez vraiment très bien anglais, vous savez.

— Comme la plupart de mes concitoyens, dit le commissaire en souriant. Nous y sommes forcés, notre pays est petit, le monde est grand et, à part nous, personne ne parle hollandais. Pourriez-vous nous verser à tous une tasse de café ? demanda le commissaire au jeune attaché.

Le jeune homme bondit de son siège, ravi de pouvoir rendre service.

— Vous vous lassiez d'elle ?

— Je ne me lassais pas d'elle, non, dit le colonel. Mais je voulais me détacher d'elle.

— Rien n'était plus facile, dit le commissaire, tout ce que vous aviez à faire c'était cesser de la voir.

Le colonel se remit à gratter son genou.

— Vous êtes marié ? demanda le commissaire.

— Oui. Ma femme est venue avec moi en Allemagne mais par la suite elle est rentrée aux États-Unis. Elle connaissait mes relations avec Maria, si c'est à cela que vous pensez. Maria ne me faisait pas chanter. Ce n'aurait pas été possible, ma femme était au courant.

— Pensez-vous qu'elle vous aurait fait chanter si vous n'aviez pas parlé de votre liaison à votre femme ?

Ce fut le tour de l'autre genou.

— C'est possible.

— Iriez-vous jusqu'à dire que Maria Van Buren n'était pas une femme... euh... disons, bien sous tous rapports ?

Le colonel hocha la tête.

— Oui, dit-il lentement, j'irais jusque-là. Mais elle était très séduisante. Belle, aussi, mais beaucoup de femmes sont belles sans pour autant être séduisantes. La beauté engendre l'ennui, parfois.

— Vous êtes un expert ? demanda le commissaire.

Le colonel se mit à rire.

— C'est ma qualification dans l'armée. Je suis censé être un spécialiste de torpilles nucléaires. De femmes aussi, peut-être.

— En somme, vous avez trouvé M^{me} Van Buren séduisante, vous lui avez rendu visite régulièrement et maintenant vous êtes soulagé de ne plus devoir le faire. Peut-être pourriez-vous expliquer un peu quels étaient vos rapports avec cette dame.

Le colonel remuait sur sa chaise. Il ne se grattait plus les genoux mais, visiblement, ses mains auraient voulu avoir quelque chose à faire. Il choisit de les mettre dans ses poches.

— Est-ce que vous payiez cette dame, mon colonel ? demanda le plus jeune des policiers.

— Oui, je la payais.

— Cher ? demanda le commissaire.

— Elle n'était pas bon marché.

— Combien la payiez-vous ?

— Pour tout vous dire, c'était une prostituée. Une prostituée de haute volée. Elle demandait cinq cents pour une nuit, payables à l'avance. Rubis sur l'ongle ou elle refusait de jouer. Et elle savait très bien jouer.

— Cinq cents dollars ?

— Non, florins. Mais c'est quand même une belle somme. Et il y avait des à-côtés, du parfum, une bague, une robe. Un manteau de fourrure, aussi. Il m'avait coûté deux mille dollars mais à l'époque je la voulais à n'importe quel prix.

Quelque chose passa sur le visage du plus vieux des deux policiers et, tout à coup, il tenait sa question :

— S'est-elle jamais intéressée à votre travail, mon colonel ?

— Non, répondit le colonel d'un ton sec, nous ne parlions pas torpilles nucléaires.

— J'imagine que ces questions sont pénibles, dit le commissaire, et nous en aurons bientôt fini ; mais j'ai fait un petit calcul mental. Si vous avez connu cette dame pendant trois ans, si elle demandait cinq cents florins par visite et que vous alliez la voir au moins une fois par mois, si, par ailleurs, vous lui faisiez des cadeaux importants, vous devez avoir dépensé pour elle autour de dix mille dollars.

— C'est exact, dit le colonel. J'ai fait moi-même le calcul dans l'avion. Dix mille dollars.

— C'est une somme considérable, dit le commissaire. Pourriez-vous nous dire où et quand vous avez fait la connaissance de M^{me} Van Buren ?

— Je l'ai rencontrée au cours d'une soirée. Je venais souvent à Amsterdam, avant de connaître Maria. Nous aimons l'ambiance d'Amsterdam, nous autres Américains, on s'y sent mieux qu'en Allemagne. Je venais avec des amis et l'un d'eux connaissait des gens en ville. La soirée avait lieu dans une belle maison ancienne des vieux quartiers qui appartient à un riche Hollandais, un certain Drachtsma. Il y avait beaucoup de monde, pas mal de gens célèbres, je crois. Des musiciens, des peintres, des hommes d'affaires importants, des professeurs. Les étrangers étaient bienvenus. Maria était la reine de la fête. J'avais l'impression qu'elle était la petite amie de Drachtsma mais elle m'a mis à l'aise. Ce soir-là, je l'ai raccompagnée à sa péniche et je suis resté avec elle.

— Elle vous a fait payer ?

— Oui, dit le colonel. Je me suis même senti stupide, ridicule. Je croyais lui avoir fait impression mais elle m'a bel et bien fait payer.

— Et vous n'avez cessé de revenir, même lorsque vous n'en aviez plus vraiment envie, c'est bien cela ?

— C'est bien cela, dit le colonel.

— Pas très logique, non ?

— Non. Je ne m'explique pas pourquoi. Ce n'était pas une histoire d'amour. C'était sexuel, bien sûr. Mais du sexe, je peux en trouver en Allemagne.

— Connaissez-vous d'autres hommes qui aient été intéressés par M^{me} Van Buren ? demanda le commissaire.

— Tous ceux qui l'ont rencontrée, j'imagine. Vous aussi, vous vous seriez intéressé à elle si vous l'aviez connue.

Le commissaire eut un sourire.

— Je suis un vieil homme et je souffre de rhumatismes.

— Elle vous aurait peut-être guéri.

— Peut-être. Mais elle est morte.

— Drachtsma s'intéressait très certainement à elle. Drachtsma, c'est le type qui donnait cette soirée. La maison lui appartient. Un grand homme chauve. L'air de quelqu'un de très fort. Je suis sûr qu'elle était sa maîtresse.

— Et vous ne souffriez pas de n'être pas le seul ?

— Pas vraiment. Je ne pouvais aller la voir qu'avec son accord.

— Vous n'êtes jamais passé la voir sans rendez-vous ?

— Si, une fois. Elle ne m'a pas ouvert mais il y avait de la lumière. Une voiture était garée en face de la péniche. Une Citroën noire avec une plaque du corps diplomatique.

— Vous saviez à qui elle appartenait ?

— Non.

— Vous n'étiez pas jaloux ?

— Non, dit le colonel. Je me sentais seulement un peu ridicule.

— Vous avez déjà employé ce mot. Vous vous sentiez souvent ridicule en face d'elle, n'est-ce pas ?

Le colonel ne répondit pas.

Le commissaire prit son air de brave vieil homme.

— Ne soyez pas gêné, dit-il. Nous sommes entre hommes, ici, nous savons tous ce que c'est que le ridicule.

— Eh bien oui, dit le colonel. Je me sentais souvent ridicule, avec elle.

Le commissaire se leva.

— Je vous remercie d'être venu, dit-il. Voici ma carte. S'il vous revenait un détail qui pourrait nous être utile, n'hésitez pas à nous contacter.

Ils se serrèrent la main. Le colonel quitta la pièce, suivi du jeune attaché d'ambassade.

— Intéressant, dit le commissaire aux deux policiers militaires.

— Très, répondit le plus âgé. Vous trouverez votre homme, sans aucun doute. Simple comme bonjour, non ? C'est un de ses clients qui l'a tuée, vous ne pensez pas ? Ou quelqu'un payé par un de ses clients. Même ici, il doit se trouver des tueurs à gages.

— Pourquoi, *même* ici ?

— Parce que Amsterdam est une ville tranquille. Il paraît que vous n'avez même pas une brigade d'homicide permanente, que vous n'en

formez qu'en cas de meurtre, pour les quelques meurtres que vous avez par an. Chez nous, aux États-Unis, ce n'est pas la même chose.

— Oui, dit le commissaire, ce sera peut-être une affaire facile. Mais nous n'avons pas trouvé d'empreintes et l'arme est celle d'un professionnel. C'est un poignard de commando anglais. Le médecin pense qu'il a été lancé. Il n'y a pas grand-monde, ici, à Amsterdam, qui sache lancer un poignard.

— Je préférerais être à votre place qu'à la mienne.

— Pourquoi ?

— Vous savez que le colonel est un spécialiste en armement nucléaire, n'est-ce pas ?

— Oui, en torpilles nucléaires. Notre service de contre-espionnage a suivi l'affaire. Ce sont eux qui nous ont mis la puce à l'oreille. Nous surveillions la péniche bien avant que la femme soit tuée.

— C'est ce que je veux dire. Le colonel a accès à des secrets d'État et cette femme faisait de lui ce qu'elle voulait.

— Que comptez-vous faire ?

— Nous le gardons à l'œil. Quelqu'un qui dépense dix mille dollars pour une prostituée n'est pas une valeur sûre.

— Qui lui jetterait la première pierre ? demanda le commissaire.

— Ce n'est pas lui qui l'a tuée, dit Grijpstra.

— Non, dit de Gier.

Ils venaient de rouler longtemps : trois heures en direction du nord et presque trois heures maintenant en direction du sud : ils allaient arriver à Amsterdam.

— Un type agréable, dit Grijpstra, et un homme heureux en plus. Heureux en travail, heureux en amour.

— Dégoûtant, hein ?

— Non, pourquoi ? Les hommes sont faits pour être heureux.

— Mais ça n'est pas normal.

— Peut-être. En tout cas, c'est agréable de rencontrer une exception en chair et en os. Je l'ai vraiment trouvé très sympathique.

— En attendant, nous avons fait tous ces kilomètres pour rien », dit de Gier d'un ton maussade tout en essayant de dépasser un gros camion. Le conducteur semblait hésiter entre la file de droite et celle du milieu.

— Il s'endort, klaxonne.

De Gier klaxonna. Le camionneur leur fit signe de passer.

— On lui a sauvé la vie, dit Grijpstra. Il a dû faire plus des huit heures réglementaires. Tu devrais l'arrêter et lui demander son carnet.

— Non, dit de Gier. Nous sommes dans une voiture banalisée. Il y a trop longtemps que tu es dans la police, tu devrais revoir les consignes.

— Tu as raison, dit Grijpstra. Résumons-nous : nous avons fait connaissance de l'ex-mari de Maria Van Buren. Maria et lui se marient à Curaçao, il y a dix ans. Elle a vingt-quatre ans. Après une année passée ensemble sur l'île ils rentrent en Hollande. Lui trouve un poste de directeur dans une usine de textile, dans le Nord. Bien que leurs rapports soient bons, qu'elle bricole dans le jardin et fasse du bateau sur les lacs, elle s'ennuie. Le travail de Van Buren ne lui laisse pas beaucoup de liberté et Maria se met à sortir toute seule sur son bateau. La journée d'abord, puis la nuit. De temps en temps elle passe un week-end à Amsterdam sans lui. D n'est plus d'accord et ils divorcent. Pas d'enfants. Il est remarié depuis six ans et il est heureux. Sa femme est charmante, nous avons pu en juger, ses enfants aussi. Il en a deux, un nouveau-né et un enfant en bas âge. Il versait une pension à Maria mais, voici trois ans, elle lui a écrit que c'était inutile et il a arrêté. Il ne l'a pas revue depuis le divorce. Et surtout, il a un alibi. Il ne pouvait pas se trouver à Amsterdam le jour du crime, ni la veille d'ailleurs, ni même le lendemain. Il n'a donc pas pu la tuer. Il avait l'air vraiment désolé qu'elle ait été assassinée. Il m'a paru sincère, et toi ?

— Moi aussi. Pourtant je me méfie toujours d'un ex-mari dont la femme a été tuée. Pour moi, les maris et les ex-maris sont des suspects numéro un.

— Bon, dit Grijpstra. Et que nous a encore dit le suspect numéro un ?

— Que Maria vient d'une famille de la haute société de Curaçao. Son père est un homme d'affaires important. Il vit toujours, ainsi que sa mère. Elle a plusieurs sœurs, toutes aussi belles. Elle a fréquenté des écoles hollandaises et elle a passé quelques années à l'université, où elle a fait des études de littérature. Il faudra que nous contactions la police de Curaçao si nous voulons en savoir davantage. On peut les avoir par télex ou par téléphone. Je l'ai déjà fait, il n'y a que quelques minutes d'attente.

— Qu'avons-nous appris d'autre ?

— Rien, dit de Gier, autant dire que nous avons perdu notre journée.

— Impossible. On ne perd pas une journée, dit Grijpstra. Nous avons fait quelque chose, non ?

— Nous aurions pu rester chez nous, dit de Gier. J'aime bien rester chez moi. J'aurais pu lire sur le balcon, il a fait beau toute la journée. J'aurais pu discuter avec mon chat ou aller acheter des plantes pour mon balcon.

— À propos, dit Grijpstra, j'ai vu le docteur avant de partir. Il a demandé à son ami, pour les plantes. Tu sais ce que c'était ?

— Non. Tu sais parfaitement que je n'en ai aucune idée.

— De la belladone, de la morelle furieuse et du datura.

— Et alors ?

— Vénéneuses toutes les trois. Et très cotées en sorcellerie.

— Je te l'avais bien dit, dit de Gier. Nous allons jouer aux botanistes.

— Non, dit Grijpstra, pas aux botanistes. Aux sorciers.

Le même soir, un peu avant minuit, une lourde voiture noire se dirigeait silencieusement vers Amsterdam. Elle avait quitté La Haye quarante-cinq minutes plus tôt, après une heure d'attente devant l'ambassade de Belgique.

Sur la banquette arrière, le petit commissaire s'était endormi tout contre Grijpstra. Celui-ci regardait le paysage qui défilait dans la nuit et se remémorait la longue conversation qu'ils venaient d'avoir, sans résultat. À l'avant, de Gier et le chauffeur échangeaient des phrases à mi-voix.

— Je n'arrive pas à garder les yeux ouverts, disait le jeune agent de police, il n'y a rien à faire, je ne ferai jamais un chauffeur convenable. C'est la quatrième demande de transfert que je remplis mais elle sera refusée comme les autres, j'en suis sûr, parce que le commissaire m'a pris en amitié. J'ai manqué le tuer, me tuer moi-même et d'autres avec nous, je suis parti plus d'une fois dans le décor, je me suis endormi aux feux rouges mais il refuse de voir les choses en face : il dit que je m'habituerai. Mon œil. Le seul bruit du moteur me donne envie de dormir. Dès que j'ai mis le contact j'ai sommeil et, tel que vous me voyez, je vais m'endormir.

— Vous voulez une bonne gifle ?

— Cela ne servira à rien. La seule chose qui me tient éveillé c'est quand on me raconte une histoire.

— Une histoire, dit de Gier, quel genre d'histoire ?

— N'importe, tant que c'est passionnant. Vous enquêtez sur des crimes, non ? Vous connaissez sûrement beaucoup d'histoires passionnantes. Ou alors, parlez-moi de foot. Je ne plaisante pas, vous savez, je m'endors vraiment. Je suis de service depuis sept heures ce matin.

— Tu parles d'un chauffeur, dit de Gier.

— Je suis bien d'accord avec vous. Alors, cette histoire ? Ou bien préférez-vous que nous ayons un accident ? Nous roulons à cent à l'heure et avec une voiture comme celle-ci nous passerons probablement la rambarde métallique, là, sur la gauche, ensuite nous ferons quelques tonnes. C'est vous qui êtes à la place du mort.

— Pourquoi n'avez-vous pas dormi un peu à La Haye ?

— J'ai essayé mais je ne peux pas dormir dans une voiture à l'arrêt. Il me faut le bruit *et* le mouvement. En ce moment, par exemple, j'ai les paupières lourdes, regardez, je ne contrôle plus mes muscles.

De Gier soupira.

— Il était une fois, commença-t-il, il y a dix ans de cela, deux ans après que j'endosse l'uniforme de la police, un meurtrier qui sévissait dans le centre de la ville...

— Très bien, dit l'agent, continuez comme ça, j'écoute.

— Nous n'avions jamais réussi à le voir mais peu à peu, grâce aux empreintes qu'il laissait et à divers témoignages, nous parvînmes à nous faire une idée de son aspect physique. Cependant, l'affaire était délicate car il frappait toujours la nuit, dans les sombres ruelles du quartier des entrepôts où personne n'allait jamais sauf les prostituées bon marché et leurs clients. Les rares personnes qui disaient l'avoir vu rapportaient des détails étranges : le tueur n'avait pas des dents, comme vous et moi, mais des crocs qui lui venaient jusqu'au menton. Il ne marchait pas, il progressait par bonds. Il avait de longs cheveux noirs et une épaisse barbe frisée. Ses yeux étaient petits et injectés de sang. Il portait un long duffel-coat noir avec un capuchon. Vous écoutez ?

— Oui, oui, dit l'agent ; continuez, sergent.

— Il ne s'en prenait qu'aux femmes et, le matin, nous trouvions les cadavres. Il démembrait ses victimes, bras et jambes jonchaient les ruelles. Nous découvrîmes qu'il escaladait les pignons des entrepôts et qu'il réussissait à s'aplatir sur un appui de fenêtre : lorsqu'une femme passait en dessous, il sautait. Parfois il l'étranglait ou alors il la mordait au cou, si profondément qu'il arrachait les chairs et les artères.

— Seigneur, murmura l'agent.

— Oui, dit de Gier en sifflant ses paroles plus qu'il ne les prononçait. En ce temps-là les crimes étaient encore des crimes. Mais il advint que le monstre s'attaqua à deux femmes en une seule nuit : c'en fut trop, le commissaire décida de jouer le tout pour le tout et de le mettre hors d'état de nuire.

— Vous avez parlé d'empreintes, chuchota l'agent, qu'est-ce que vous vouliez dire, des empreintes de pieds ? Des empreintes digitales ?

— Non. Il portait des gants, dit de Gier, mais lorsqu'il marchait dans le sang de ses victimes il laissait des traces de pas. A les voir, c'était un homme très grand, plus d'un mètre quatre-vingts, et très fort. Nous trouvions aussi immanquablement des cosses de cacahuètes.

— Des cosses de cacahuètes ?

— Oui. Et aussi des sacs de cacahuètes vides. Son unique nourriture, sans doute, car nous trouvions jusqu'à six sachets vides aux endroits où il s'était posté. Ils avaient été achetés dans le quartier chinois, c'était de ces cacahuètes bon marché que les Chinois achètent en gros et qu'ils revendent dans la rue.

— Et le commissaire décida de l'avoir, alors ? Quel commissaire ? Notre commissaire ?

— Lui-même, dit de Gier en se retournant pour regarder l'homme qui ronflait doucement contre le bras de Grijpstra.

— Comment s'y est-il pris ?

— La police au complet fut mise sur le pied de guerre. Ce soir-là, quelque six cents hommes avaient été postés dans la vieille ville. Nous fûmes tous réquisitionnés, tous, même les bons à rien parmi nous, les secrétaires, les chauffeurs. Les agents étaient armés de carabines, les sergents et les adjudants de mitraillettes et de grenades ; quant à moi, j'étais à la tête de trois hommes spécialement entraînés pour combattre au lance-flammes. La police montée était de la partie, on entendait les hennissements des chevaux énervés. Derrière nous, les motards, qui, à l'époque, avaient encore des Harley, faisaient vrombir leurs engins. Les chenilles des blindés faisaient jaillir des étincelles sur les pavés inégaux, les ruelles en étaient tout illuminées. Les casques des conducteurs brillaient sous la lune, c'était du plus bel effet. Nous avions un mandat de perquisition générale, on nous avait donné la clé de tous les entrepôts. Derrière nous, une horde d'inspecteurs fouillait bâtiment après bâtiment. Tous les bateaux de la police fluviale étaient là. Ils bloquaient les canaux, pour le cas où le tueur aurait tenté de fuir par là. On entendait leurs diesels ronfler au ralenti tandis que, marchant à pas de loup sur nos épaisses semelles de crêpe, nous avançons dans les étroites venelles.

— Alors ? chuchota l'agent.

— Ce fut l'opération la plus importante à laquelle il m'ait été donné de participer, dit de Gier. Elle dura toute la nuit mais à aucun moment nous n'aperçûmes le tueur. Il était sans doute resté dans son gîte, à aiguiser ses crocs et à faire des exercices pour garder la forme.

— Tu parles d'une histoire, dit le chauffeur à voix haute.

— Chut, vous allez réveiller le commissaire, murmura de Gier. Je n'ai pas fini. Le commissaire était déçu, évidemment, mais, vous le connaissez, il ne s'avoue pas facilement battu. Il s'enferma dans son bureau sans permettre à personne de le déranger. Personne, pas même son chauffeur préféré qu'il aimait tant, et au bout de deux jours il tenait son plan.

— Ah, un plan, dit l'agent.

— Un chef-d'œuvre de psychologie. Il nous fit venir, Grijpstra, moi et trois autres de ses hommes et il annonça que Grijpstra devrait se rendre le soir même dans le centre de la ville. Ce qu'il fit. Nous le couvrions, bien entendu, mais à distance. Grijpstra tenait à la main un grand sac d'une très bonne marque de cacahuètes fraîchement grillées. Nous en avions aussi, pour le cas où il aurait fallu le réapprovisionner. Il fallait, avait expliqué le commissaire, que Grijpstra mange des cacahuètes sans arrêt tout en se parlant à lui-même. Il devait dire : « Délicieuses, ces cacahuètes. Parfaitement fraîches. » Et encore : « Comme elles craquent sous la dent ! Pardi, voici bien les meilleures cacahuètes que j'aie jamais mangées. »

— Des cacahuètes... dit l'agent d'un ton soupçonneux.

— Des cacahuètes. Parfaitement. Grijpstra en était à son quatrième sac et allait entamer son cinquième lorsque le tueur se précipita sur lui. Nous vîmes une ombre qui filait, c'était lui. Il chercha à attaquer Grijpstra à hauteur du cou mais celui-ci était sur ses gardes : il esquiva le coup et réussit à faire perdre l'équilibre à l'assassin. Nous nous précipitâmes sur lui comme un seul homme et nous le fîmes prisonnier à l'aide d'un filet que le commissaire avait commandé pour l'occasion à une maison de matériel de pêche, spécialisée dans la pêche au requin. Ce fut un combat terrible à l'issue duquel nous le mîmes K. O. Même Grijpstra s'en mêla, tout bourré de cacahuètes qu'il fût. Bref, nous eûmes raison du tueur.

— Et qui était-ce ?

— Je vous raconterai ça une autre fois, dit de Gier en cessant de chuchoter. Vous pouvez me déposer, c'est ici que j'habite. Vous avez réussi à arriver sans encombre jusqu'à Amsterdam, félicitations.

La voiture s'arrêta et le commissaire s'éveilla.

— Vous descendez, de Gier ? demanda-t-il.

— Oui, commissaire, j'habite dans cette rue.

— Pourquoi ne venez-vous pas jusque chez moi, vous et Grijpstra ? Ce n'est pas loin, vous pourrez rentrer à pied et Grijpstra prendra un taxi. Nous boirons un petit cognac et nous organiserons la journée de demain.

— Bien, monsieur, dit de Gier en se rasseyant.

Le commissaire leva son verre : de Gier commençait à se sentir moins maussade. Le cognac sentait bon, le commissaire, décidément, était un homme adorable : il avait dit aux deux hommes qu'il aimait travailler avec eux puis il avait été remplir deux bols de chips dans la cuisine et avait donné à Grijpstra la chaise la plus confortable de la

pièce.

— Bien, dit le commissaire, nous n'avons pas appris grand-chose, ce soir. M. Wauters n'était visiblement pas prêt à nous en dire plus que le strict minimum. Et il n'avait pas d'alibi.

De Gier reprit une gorgée de cognac et la laissa se réchauffer dans sa bouche. Il revoyait le visage verrouillé du diplomate qui, par ailleurs, avait été parfaitement courtois. M. Wauters avait passé la soirée du samedi chez lui, en célibataire, il avait regardé quelques instants la télévision et il était allé se coucher de bonne heure. Il n'était pas sorti, il n'était pas allé à Amsterdam et il n'avait pas tué M^{me} Van Buren.

— Il a reconnu que Maria Van Buren était sa maîtresse, dit le commissaire. Il a reconnu aussi lui avoir versé une somme mensuelle fixe. Sans vouloir dire combien. Il savait, a-t-il dit, qu'elle avait d'autres liaisons mais il avait toujours fait comme s'il l'ignorait. (Le commissaire s'interrompt un instant.) Très tolérant de sa part, reprit-il. Chacun pour soi. Avant tout, éviter les frictions désagréables. Un vrai diplomate.

— Il n'avait pas l'air très touché par la mort de M^{me} Van Buren, dit de Gier.

— Très juste, dit le commissaire. J'ai noté la même réaction chez le colonel américain, ce matin. Lui aussi avait l'air soulagé. Tous deux voyaient régulièrement la dame, prenaient délibérément rendez-vous avec elle, tous deux dépensaient de l'argent pour elle – beaucoup d'argent, en ce qui concerne le colonel et je ne suis pas loin de penser que c'était le cas aussi pour M. Wauters – mais l'un comme l'autre étaient soulagés de sa disparition.

— Étrange, dit Grijpstra.

— Une sorcière, dit de Gier.

— Plaît-il ? dit le commissaire.

— Une sorcière, commissaire. Elle cultivait des plantes, nous l'avons mentionné dans notre rapport. Depuis, le docteur nous a confirmé qu'il s'agissait de plantes toxiques, belladone, morelle et une autre dont le nom m'échappe.

— Ah, oui, dit le commissaire, j'ai vu le rapport. La troisième, c'est le datura. C'est la mode, les herbes, tout le monde en a chez soi. Mais en général il s'agit de condiments ou de plantes médicinales, pas de plantes vénéneuses.

— Les plantes de M^{me} Van Buren étaient des plantes vénéneuses, dit Grijpstra.

— Vous voulez dire qu'elle fabriquait des breuvages empoisonnés ? dit le commissaire en s'adressant à de Gier. Elle aurait fait boire des philtres à ses victimes pour paralyser leur volonté et les enchaîner à elle contre leur gré ?

De Gier ne répondit pas.

— Possible, dit le commissaire. Peut-être leur jetait-elle un sort. On peut imaginer qu'elle les droguait à la fois de plaisir et d'une substance quelconque, mêlée à un plat ou à une boisson, fumée ou inhalée. À la longue ses amants n'auraient plus été capables de s'en passer. Mais c'est tiré par les cheveux. C'est du roman.

— De Gier est très romantique, dit Grijpstra.

Le commissaire eut un petit rire et remplit les verres.

— À votre santé, messieurs.

Ils burent.

— Disons que c'est de la nostalgie, reprit-il. En ce moment la mode est au Moyen Âge, à cette époque obscure où les gens vivaient dans des huttes groupées en petites communautés au sein de forêts immenses. Nous avons tout oublié de ce passé lointain mais il en reste des traces dans notre subconscient. Nous assistons à des résurgences. Prenez les hippies : certains sont des copies fidèles de ce qu'ont dû être les apprentis sorciers du quatorzième siècle. Vous allez parfois dans les librairies ?

— Rarement, commissaire, dit Grijpstra.

— Oui, dit de Gier.

— Vous avez sûrement remarqué qu'on y trouve beaucoup de livres sur les plantes. J'en ai lu certains. Ce sont des répertoires, pas plus. Ils ne contiennent rien qu'on ne trouverait dans une encyclopédie, la seule différence c'est que les descriptions se suivent et qu'on a assaisonné le tout de quelques dessins. Rien à voir avec les vrais livres, ceux des ermites de jadis, par lesquels ils transmettaient leur savoir à leurs disciples. Pourtant je ne doute pas qu'on puisse apprendre par soi-même à comprendre le monde végétal, par la pratique et l'observation. Chaque jour, je passe un moment à faire mon jardin, c'est une expérience extraordinaire. Vous avez un jardin ?

— J'ai des plantes sur mon balcon.

— Quelles plantes ? demanda le commissaire, très intéressé.

— Des géraniums, dit de Gier, et une petite plante qui s'appelle asile, elle a des fleurs blanches et sent le miel.

— Alysse, dit le commissaire. Et vous regardez vos plantes ?

— Oui, commissaire.

— Que voyez-vous ?

— Elles sont belles.

— Oui, dit lentement le commissaire. Elles sont belles. Même les géraniums sont beaux, tout le monde a des géraniums, mais ils sont beaux. C'est la première chose à apprendre.

Il avait mis une certaine émotion dans ses paroles et, lorsqu'il se tut, le silence retomba sur la pièce. Grijpstra se sentait bien, en paix avec lui-même. De Gier était assis au bord de sa chaise, son verre de cognac à la main ; il attendait que le commissaire reprenne.

— Mais je ne vois pas pourquoi M^{me} Van Buren serait forcément une sorcière. Elle peut avoir eu des plantes pour toutes sortes de raisons, peut-être tout simplement parce qu'elle les aimait, car enfin elle en avait beaucoup qui n'étaient pas toxiques. Certes, elle avait prise sur le colonel et, j'en jurerais, sur le cher M. Wauters, mais il ne faut pas oublier que c'était une femme belle et séduisante. Cette sorte de femme possède un pouvoir, un pouvoir passif : il lui suffit de sourire un peu pour que les hommes accourent. Les hommes refusent d'être manipulés et pourtant ils le sont doublement, par les femmes et par leur propre désir. Si le colonel et M. Wauters ont l'air si contents, c'est peut-être à l'idée de pouvoir se remettre en chasse. Il est possible aussi qu'elle les ait fait chanter. Nos deux amis n'ont pas voulu l'admettre, on les comprend, puisque le maître chanteur a disparu avec leur secret. Aujourd'hui, trois inspecteurs ont fouillé la péniche ; comme j'ai fait garder le bateau jour et nuit, ils auront trouvé les lieux tels qu'ils étaient à la mort de M^{me} Van Buren. Peut-être allons-nous en apprendre davantage.

— Quelle impression le colonel vous a-t-il faite, commissaire ? demanda Grijpstra.

— C'est un homme intelligent, répondit le commissaire. Il a admis beaucoup de choses, ce qui est habile de sa part, s'il n'a pas la conscience tranquille. Il a même reconnu avoir dépensé une fortune pour la dame, ces trois dernières aimées. Il pouvait se le permettre, me direz-vous, les hommes de son grade touchent une bonne solde, surtout dans l'armée américaine. Il a un alibi et je suis sûr qu'il est solide. La police militaire américaine doit être en train de le vérifier mais je parierais qu'il n'y aura rien à redire. Pendant notre entretien, le colonel a dit quelque chose qui va dans le sens de votre théorie, de Gier.

— Il a dit que Maria était une sorcière ? demanda de Gier.

Le commissaire sourit.

— Non. Mais il dit qu'elle était très séduisante et que si j'avais eu l'occasion de la rencontrer, je me serais intéressé à elle. Je lui ai fait remarquer que j'étais vieux et que je souffrais de rhumatismes, à quoi il a répondu qu'elle m'aurait peut-être guéri. Le rhumatisme n'est pas une maladie facile à guérir.

— Vous ne lui avez pas demandé si M^{me} Van Buren s'intéressait aux plantes ? demanda de Gier.

— Non, dit le commissaire, je n'y ai pas pensé. Le sens de sa remarque ne m'est apparu que plus tard.

— Vous pourriez joindre la police militaire, eux pourraient encore lui poser la question, dit Grijpstra.

— Je pourrais, oui, et pourtant je pense que je ne le ferai pas.

— Vous pensez que cela n'a pas d'importance ? demanda de Gier.

— Je pense qu'il est possible que cela n'en ait pas. Elle a été tuée par un homme qui ne l'aimait pas, soit qu'elle l'ait fait chanter, soit qu'elle l'ait humilié. À moins qu'elle n'ait été supprimée parce qu'elle en savait trop. Le fait est que le Service de contre-espionnage s'intéressait à elle depuis un certain temps. C'est peut-être un tueur professionnel, à la solde d'une ambassade, qui a lancé ce poignard. La sorcellerie de Maria Van Buren n'a peut-être rien à voir avec sa mort ; en l'absence de preuves nous devons considérer qu'il s'agit d'un violon d'Ingres.

Le commissaire se leva.

— Messieurs, il est tard et vous voulez sûrement aller dormir. Peut-être demain nous réserve-t-il des surprises. Je vais prendre contact avec IJsbrand Drachtsma et lui demander de passer dans l'après-midi. Il faudrait que vous assistiez à l'entretien, nous aurons tout loisir de poser des questions sans que les militaires et les diplomates ne s'en mêlent. Appelez-moi à une heure demain et je vous dirai quand il vient. Le matin, vous devriez essayer de mettre la main sur l'homme au gilet rouge, vous savez, le type qui ressemble à un fromage, avec son petit garçon. Vous pourriez montrer votre dessin dans le quartier. Pendant ce temps, j'essaierai de joindre la police de Curaçao et d'obtenir un maximum d'informations sur Maria Van Buren. Bonne nuit.

— Dormez bien, monsieur, dit de Gier.

— Attendez, dit le commissaire, il faut encore que j'appelle un taxi pour Grijpstra.

— Ne vous dérangez pas, monsieur, j'irai à pied jusqu'à la station. La soirée est belle.

— Comme vous voulez.

Le commissaire les accompagna jusqu'à la porte. Ils se serrèrent la main : la confiance était totale.

— J'espère que ce n'est pas le Belge qui l'a tuée, dit de Gier tandis qu'il accompagnait Grijpstra à la station.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est un diplomate et que nous ne pourrions pas l'arrêter.

— Tu veux absolument que quelqu'un soit puni ? demanda Grijpstra. Je croyais que tu étais contre le principe du châtiment ? C'est toi, pourtant, l'autre jour, qui m'as dit que tu aurais beaucoup plus de plaisir à faire ton métier si tu étais sûr que les coupables seraient emmenés dans un endroit agréable, avec un grand parc où ils pourraient jouer et se détendre, qu'on leur servirait de bonnes choses à manger, pour leur permettre de retrouver leur équilibre ?

— Oui, dit de Gier. Les criminels sont malades et on devrait les soigner dans un environnement agréable. Mais il y a des exceptions. Celui-ci a tué une femme qui était belle, et les belles femmes ne sont pas légion. Il mérite le baign. De plus, M^{me} Van Buren était une sorcière ; j'aurais bien aimé la connaître.

— Ach, soupira Grijpstra.

— Tu n'es pas d'accord ?

— Mais si, mais si, je suis d'accord. (Grijpstra lança à de Gier une bourrade mi-amicale, mi-exaspérée.) Allez, rentre, maintenant, va faire dodo, et fais de beaux rêves.

— La vie est un rêve.

— Oh, ça va, bonsoir.

La porte du taxi claqua et la voiture démarra.

De Gier fit au revoir de la main mais Grijpstra ne s'était pas retourné.

Il était dix heures du matin et la pluie tombait. De Gier venait de frapper à la porte d'une péniche et attendait qu'on ouvre. Il avait remonté le col de son imper dernier cri tout en marmonnant des injures contre le fabricant qui avait négligé de l'imperméabiliser.

La porte s'ouvrit. Une grosse femme dans un peignoir déchiré, des cheveux plein la figure, jeta sur lui un regard larmoyant.

— Non merci, dit-elle en claquant la porte.

De Gier frappa à nouveau.

Derrière la porte la femme se mit à crier :

— Allez-vous-en, je ne sais pas ce que vous vendez mais de toute façon je n'achèterai rien.

De Gier frappa une troisième fois.

— Allez-vous-en, glapit-elle, sinon j'appelle la police.

— Je *suis* la police, cria de Gier.

La porte s'ouvrit.

— Montrez votre carte, dit la femme en la lui arrachant des mains.

La tenant à bout de bras elle déchiffra à mi-voix :

« Police municipale, ville d'Amsterdam, R. de Gier, sergent. »

— Bon, dit-elle. Qu'est-ce que vous voulez, sergent ?

— Puis-je entrer une minute ?

La femme lui laissa le passage. De Gier lui tendit une photocopie du dessin de Bart de Jong représentant l'homme au gilet rouge et le petit garçon avec son ballon sous le bras.

— Avez-vous déjà vu cet homme, madame ?

— Attendez que j'aille chercher mes lunettes.

Elle en nettoya les verres, les mit et regarda attentivement le dessin.

— Oui, je l'ai déjà vu, dit-elle. C'est quelqu'un qui vient le dimanche, le dimanche matin. Il se promène avec son fils. Il y en a, des promeneurs, par ici, et j'aurais du mal à dire à quoi ils ressemblent mais lui je m'en souviens à cause de cette espèce de gilet. Un gilet rouge. Et une chaîne de montre en or. Il me rappelle mon grand-père,

c'est pour cela que je me souviens de lui.

— Vous connaissez son nom ?

— Non, dit la femme, comment est-ce que je ferais pour savoir son nom ? Je ne lui ai jamais adressé la parole. Pourquoi le recherchez-vous ?

— Nous voudrions lui poser quelques questions, dit de Gier.

Tout en parlant il regardait autour de lui. La pièce était impeccable, les meubles brillaient comme s'ils venaient d'être astiqués, les vitres étaient si propres qu'on se serait cru dehors.

« C'est bien le genre », se dit-il en s'efforçant de ramener son regard au visage de la femme qui n'avait pas cessé de l'observer d'un air soupçonneux. « Elle est vilaine, pensa-t-il, elle devrait se mettre au régime et consacrer une heure le matin à s'arranger un peu. Elle n'est sûrement pas bien vieille et elle pourrait être passable, si elle voulait. »

— Vous avez là une belle péniche, madame, dit-il de son ton le plus suave, ce doit être merveilleux de vivre sur l'eau, comme cela.

— Je préférerais un bon appartement, dit la femme.

Elle souriait enfin.

— Vous n'avez pas remarqué si cet homme venait en voiture et se garait dans les environs ?

La femme réfléchit. Cela la rendait presque jolie.

— Il se pourrait bien qu'il soit venu en voiture, c'est loin du centre, ici, surtout pour le petit. Oui, il se garait peut-être dans les environs et faisait le reste à pied ; mais je n'ai jamais vu de voiture.

— Merci, dit de Gier.

— Vous voulez une tasse de café, sergent ?

— Non merci, madame, j'ai une matinée chargée devant moi.

De Gier sortit. C'était sa dix-septième visite et il en fit dix autres avant d'obtenir une réponse. Puis il revint à la Volkswagen où Grijpstra l'attendait impatiemment en fumant un cigare.

— Que s'est-il passé ? demanda Grijpstra. Voilà près d'une demi-heure que je t'attends. Je t'ai cherché partout. Tu es tombé sur une belle petite, ou quoi ?

De Gier inspira profondément.

— Non.

— L'homme venait jusqu'ici en voiture, dit Grijpstra. Une Range-Rover rouge. C'est pour te dire ça que je te cherchais.

Nouvelle respiration profonde. Ces derniers temps, de Gier faisait des exercices de discipline mentale qui consistaient entre autres à ne pas fumer avant le petit déjeuner, à ne pas jurer, à s'arrêter au feu orange et à faire preuve de modestie. Mais il avait du mal à s'y tenir.

— Je le savais, dit-il.

— Qu'est-ce que tu savais ? dit Grijpstra d'un ton peu engageant.

— Que l'homme conduisait une Rover rouge.

— Et pourquoi n'as-tu rien dit ? Je cours comme un fou, je passe mon temps à confesser des vieilles dames en bigoudis et toi, pendant ce temps, tu sais exactement à quoi t'en tenir. Qu'est-ce que tu as fichu, alors ?

— Je n'ai rien fichu, dit de Gier. J'ai travaillé. Et j'en sais plus encore que tu ne penses. Deux étudiantes habitent la dernière péniche, là-bas, tout au bout. Il y en a une qui fait sa médecine et l'autre des études d'anglais.

— D'accord. Elles étaient sous la douche et il a bien fallu que tu leur essuies le dos. Ensuite elles t'ont fait du café et cela aurait été grossier de refuser. Je sais.

— Tu ne sais rien du tout, cria soudain de Gier. C'est elles qui savaient. Elles avaient vu la voiture et elles se souvenaient des lettres de la plaque minéralogique.

— Et c'est quoi, ces lettres ?

— V D, dit de Gier.

Grijpstra sortit de la voiture et lança de grandes claques dans le dos de son collègue.

— Bravo. Bon travail. Parfait. Ça devrait leur suffire, aux types des recherches. Grâce à toi nous tenons notre homme.

Tout à coup, de Gier eut l'impression qu'il pleuvait moins fort et il remercia la Providence. Des adjudants, il en avait connu. Puis il remercia le commissaire qui avait fait de lui l'assistant de Grijpstra.

— Je suis trempé, reprit Grijpstra. Toi aussi. On rentre. Mais d'abord on passe chez toi. Je boirai un café pendant que tu te changes ; ensuite on ira chez moi pour que je me change à mon tour et de là on appellera le commissaire.

— D'accord, dit de Gier.

— Oui, répondit le commissaire à l'autre bout de la ligne. IJsbrand Drachtsma vient à deux heures mais je voudrais que vous soyez à mon bureau à une heure. Les agents ont fini leur fouille chez M^{me} Van Buren et je veux voir leur rapport avec vous.

Les policiers déjeunèrent dans un petit restaurant bon marché, non loin du quartier général. Ils expédièrent leur repas – Grijpstra alla jusqu'à renoncer au petit genièvre de la mi-temps – et se précipitèrent au dernier étage de l'immeuble, dans un bureau où deux hommes en bras de chemise jouaient aux cartes.

— Cela ne vous ennuerait pas de faire une petite recherche pour nous ? demanda de Gier d'un ton très poli.

— Si, répondirent les deux hommes.

— Bon. Une Rover rouge, modèle récent, le numéro commence par les lettres V D. Nous ne connaissons pas les chiffres. Qui est le propriétaire ?

— Question intéressante, dit l'un des hommes.

— Dans combien de temps aurez-vous la réponse ?

— Dans quelques minutes ou dans quelques heures, tout dépend. Ce n'est pas urgent, si ?

— Pas du tout, dit de Gier. Mais je veux le nom et l'adresse du type dans dix minutes. Et tant que vous y êtes, regardez donc s'il a un casier.

Les deux hommes posèrent leurs cartes.

— Ah, dit le commissaire, vous voilà. Avez-vous trouvé l'homme au gilet rouge ?

— Nous savons de qui il s'agit, commissaire, dit Grijpstra. Il s'appelle Holman et il habite en ville. Il possède une petite affaire de fruits secs.

— De fruits secs ?

— Oui. Noix, noix de cajou, cacahuètes, fruits secs de toutes sortes. Il est importateur et il revend aux grossistes ou aux supermarchés. Nous avons appelé à son bureau et nous lui avons demandé de passer à cinq heures cet après-midi. Il viendra ici, à notre bureau. Il paraissait affolé.

— Vous lui avez dit pourquoi vous vouliez le voir ?

— Non, commissaire.

— Bien, dit le commissaire, et il se mit à fourrager dans ses papiers. J'ai ici le rapport des hommes qui ont fouillé le bateau. Ils m'en ont parlé ce matin mais j'aime bien avoir les choses noir sur blanc. Asseyez-vous, nous allons voir cela ensemble.

Les détectives s'assirent et soufflèrent pour la première fois de la journée. De Gier alla même jusqu'à se frotter les mains. L'enquête se déroulait de façon satisfaisante, pensa-t-il. Les suspects défilaient un

par un, on progressait, sans aucun doute. Pourtant il avait un sentiment de malaise indéfinissable et, tout à coup, il parvint à le formuler : s'il s'agissait d'un tueur à gages ? C'était un cas qu'il n'avait encore jamais rencontré. Un tueur à gages est un professionnel, il n'a pas de mobile véritable, il travaille pour une somme fixée à l'avance qu'il recevra dans une enveloppe lorsque tout sera terminé. Rien ne le rattache à la victime, il ne vient la voir qu'une fois et il la tue, sans passion. Combien de temps faut-il pour lancer un poignard ? Et comment un policier est-il censé retrouver un homme qui ne laisse pas de traces ? Un étranger, peut-être, débarqué d'on ne sait où dans le seul but de supprimer M^{me} Van Buren, avec dans sa poche une photo, un plan et un papier mentionnant un jour et une heure.

— Vous avez l'air préoccupé, dit le commissaire.

De Gier lui fit part de ses inquiétudes.

— Je sais, dit le commissaire, j'ai pensé à cela. Peu de gens sont capables de lancer un poignard. Dans l'armée c'est un entraînement réservé à certaines troupes. Mais nous ne sommes pas sûrs que le poignard ait été lancé, le docteur n'a pas pu l'affirmer. Il nous suffit de savoir qu'une femme a été tuée, et qu'elle a été tuée par quelqu'un. Une enquête obéit à des règles bien précises et, ces règles, nous sommes en train de les appliquer. Nous interrogeons les suspects. L'un d'eux nous mettra peut-être sur la voie. Le bateau a été fouillé. Évidemment, il n'y a pas grand-chose de positif dans le rapport des agents. Pas d'empreintes : la poignée de la porte d'entrée a été essuyée à l'intérieur comme à l'extérieur. Pas de trace d'effraction ; notre homme aura eu une clé, ou bien c'est M^{me} Van Buren qui lui aura ouvert. A part deux petites fenêtres qu'elle devait laisser ouvertes pour aérer et qui sont trop petites pour permettre le passage, toutes les fenêtres de la péniche étaient fermées. La rampe de l'escalier a été également essuyée, le tueur ne portait donc pas de gants. Les inspecteurs ont trouvé un coffre-fort en métal dans la bibliothèque, fermé. Je l'ai fait ouvrir. Il contient plus de mille florins en liquide. J'ai fait demander l'état de son compte en banque : elle y avait près de trente mille florins. Elle déclarait des revenus de vingt-cinq mille florins par an et dans sa déclaration elle se qualifie d'« artiste fantaisiste ». La péniche appartient à M. Drachtsma, elle ne payait pas de loyer.

— Eh bien, dit Grijpstra, ce n'est pas si mal. Nous en savons un peu plus qu'avant, en tout cas.

— Ce n'est pas tout, dit le commissaire. J'ai demandé aux inspecteurs de regarder sa bibliothèque. Les lectures des gens sont toujours révélatrices. Elle possédait beaucoup de livres en hollandais, des romans connus. Ils m'ont fait une liste complète des livres

étrangers, cela a dû leur prendre au moins une heure. De Gier n'avait peut-être pas tort, il y avait deux rayons de livres sur la magie et la sorcellerie, en cinq langues. Elle savait lire l'anglais, le français et l'allemand, mais aussi l'espagnol.

— Curaçao n'est pas loin de l'Amérique du Sud, dit de Gier.

— C'est juste. Encore une chose : regardez ceci.

Le commissaire posa quelque chose sur la table.

— Des racines, dit Grijpstra.

De Gier semblait fasciné. Les racines étaient longues de quinze centimètres environ, elles avaient la forme de petits hommes desséchés pourvus de longues jambes grêles et d'un pénis long et mince. On distinguait leur visage et jusqu'à leur nez et leurs yeux.

— On dirait de petits hommes, dit-il.

— Oui, n'est-ce pas ? Ce sont des racines de mandragore.

De Gier leva la tête.

— Commissaire, chuchota-t-il, je n'aime pas ces racines ; elles sont utilisées en sorcellerie, n'est-ce pas ?

— Exactement. Je les ai montrées au docteur et il les a reconnues au premier coup d'œil. Il m'a raconté quelque chose d'étrange. La plante à laquelle ces racines appartiennent est celle qui, en sorcellerie, possède le plus grand pouvoir magique. Au Moyen Âge on la trouvait souvent au pied des potences et on racontait qu'elle provenait non d'une graine mais du sperme qu'éjaculaient les condamnés dans leur enlacement ultime avec la mort.

— Beurk, fit Grijpstra.

Le commissaire regarda l'adjutant.

— Vous êtes dans la police depuis suffisamment longtemps, Grijpstra, vous ne devriez pas être choqué par ce genre de discours. Vous connaissez bien toutes les traces que peut laisser un corps humain, vous savez, cela ressemble aux histoires de pipi-caca que se racontent les jeunes enfants : bave, vomi, foutre, morve, sueur et sang.

— Oui, dit Grijpstra, vous avez raison, monsieur.

— Peu importe, je comprends votre point de vue, cela n'est pas un tableau bien agréable. Mais enfin, c'est l'histoire de l'origine de cette plante. Les sorciers en utilisaient la racine mais son pouvoir était tel, disait-on, qu'un homme risquait sa vie à la déterrer. Vous voyez vous-même à quel point elle a une apparence humaine, eh bien, pour les sorciers, elle *était* humaine. Ils pensaient qu'une racine qu'on déterrait pouvait émettre un cri capable de rendre un homme fou ou même de

le tuer, alors ils creusaient tout doucement autour de la racine et ils lui attachaient une ficelle dont l'autre extrémité était fixée à la patte d'un chien. Ensuite ils se bouchaient les oreilles avec de la cire et ils appelaient le chien. Et la racine sortait de terre.

De Gier regardait toujours les racines. Il ne les avait pas prises en main mais il s'était penché pour les voir de près.

— Et quel pouvoir sont-elles censées avoir ? demanda-t-il.

— Le docteur hésitait. Il disait qu'on les portait au cou, comme talisman, qu'elles procuraient au sorcier des pouvoirs spéciaux. Ou bien qu'on les broyait et qu'on les mélangeait à d'autres herbes et à des champignons séchés, pour en faire un breuvage, sans doute.

— La dame était donc bien une sorcière, dit de Gier en secouant la tête. Et moi qui pensais que cela n'existait plus.

Le commissaire allait répondre lorsque le téléphone sonna.

— Faites entrer M. Drachtsma, dit-il.

En raccrochant il s'empressa de faire disparaître les racines dans le tiroir de son bureau.

IJsbrand Drachtsma prit place sur la chaise que le commissaire lui avait indiquée et attendit. Il donnait l'impression d'être enveloppé d'un silence impénétrable, à la façon dont l'œuf enveloppe et protège le poussin à naître. De Gier regardait avec admiration ce nouveau venu dans le petit groupe presque amical des suspects. Il s'attendait à rencontrer quelqu'un qui sortait de l'ordinaire. On avait parlé de l'industriel comme d'un chef, un as en affaires. Il était président de plusieurs compagnies, toutes de premier plan. Un homme très riche, sans aucun doute, très influent aussi, plus, peut-être, qu'un ministre. Il dirigeait des entreprises qui employaient des milliers de gens. Sur un simple ordre de lui des navires changeaient de destination. Par l'intermédiaire des firmes de publicité qu'il possédait, il avait prise sur la vie de toute une population, conseillant tel achat, telle activité, soutenant telle entreprise conforme à ses intérêts. C'était un homme puissant. « Mais, se dit de Gier avec satisfaction, si nous, simples policiers, décrochons un téléphone, des hommes comme Drachtsma doivent se déranger. Car tout pouvoir a ses limites. »

— Merci d'être venu, disait le commissaire.

IJsbrand Drachtsma hocha légèrement la tête. De Gier savait qu'il avait presque soixante ans mais le corps de cet homme assis à côté de lui dégageait une énergie peu commune à cet âge. Les yeux bleu pâle de Drachtsma pétillaient, comme si l'entretien était une expérience nouvelle dont il entendait bien tirer le meilleur parti.

Drachtsma avait accepté un cigare et se préparait à l'allumer. De

Gier observait ses mouvements économes, parfaitement contrôlés : le milliardaire sortit un briquet en or qui produisit immédiatement la flamme désirée. Le sergent ne put s'empêcher de penser au sien dont seule la ruse avait raison.

— Quelques questions, disait maintenant le commissaire ; nous ne vous retiendrons pas plus que nécessaire.

Nouveau petit signe de tête. La mince couronne de cheveux qui encadrait le crâne brillant de Drachtsma n'était pas tout à fait grise encore.

— Samedi dernier, répondit Drachtsma de sa voix basse, j'étais à Schiermonnikoog, avec ma femme. Je passe souvent le week-end sur l'île. Nous avons des invités, des relations d'affaires, des Allemands. L'après-midi je les ai emmenés faire un tour sur mon bateau et le soir nous avons écouté de la musique. Je peux vous donner leur nom et leur adresse, si vous voulez.

— Merci, dit le commissaire.

Drachtsma griffonna quelques lignes sur un carnet de cuir qu'il sortit de la poche intérieure de son veston puis il déchira la page et la donna au commissaire.

— Pourriez-vous nous dire quels étaient vos rapports avec M^{me} Van Buren ?

— C'était ma maîtresse.

— Je vois. Pourriez-vous nous parler d'elle, s'il vous plaît ? Quelqu'un l'a tuée, quelqu'un qui avait sans doute une bonne raison pour cela. Si nous connaissions la victime, cela nous aiderait à trouver son assassin.

— Oui, dit Drachtsma, moi aussi je voudrais savoir qui l'a tuée. Elle n'a pas souffert, n'est-ce pas ?

— Je ne pense pas. Elle a été attaquée par-derrière et le poignard est entré du premier coup. Je pense qu'elle est morte sans avoir le temps de savoir ce qui lui arrivait.

— Bien, dit Drachtsma.

Les trois policiers le regardaient.

— Pourriez-vous nous parler de M^{me} Van Buren ? demanda le commissaire.

— Pardonnez-moi. Je pensais à Maria. Que puis-je vous dire ? Lorsque je l'ai connue, elle était encore mariée. Son mari est directeur d'une usine qui fait partie de l'organisation pour laquelle je travaille. Je l'ai rencontrée à une soirée et je suis tombé amoureux d'elle. Elle avait son bateau et nous nous rencontrions sur les lacs. Elle a divorcé.

— Vous voudrez bien m'excuser si je vous pose des questions personnelles. J'espère que vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que mes assistants soient présents à l'entretien. Ce sont eux qui sont chargés de l'enquête et il est souhaitable qu'ils en suivent toutes les phases.

— Mais certainement, dit Drachtsma.

Et il offrit aux détectives le sourire réservé à cette sorte d'inférieurs avec laquelle il faut compter.

— Pourquoi n'avez-vous pas épousé Maria Van Buren ? demanda le commissaire.

— Je n'avais pas envie de l'épouser, dit Drachtsma ; d'ailleurs j'étais déjà marié. J'ai un fils et une fille qui sont très attachés à leur mère ; j'y suis très attaché moi-même. De plus, je ne crois pas que Maria aurait accepté de m'épouser, elle tenait à son indépendance. Je lui ai acheté cette péniche parce qu'elle aimait à vivre sur l'eau. À l'époque, elle était seule à cet endroit de la rivière. Par la suite d'autres bateaux sont venus s'installer et je lui ai souvent proposé de changer mais elle s'était habituée à vivre là.

— Elle était votre maîtresse et elle vivait sur une péniche qui vous appartenait, je suppose donc qu'elle dépendait de vous financièrement ?

— Oui.

— Étiez-vous au courant du fait qu'elle avait d'autres amants ?

— Oui. Cela ne me gênait pas. Je téléphonais toujours avant de venir et elle pouvait me joindre à mon bureau.

— J'espère que vous ne m'en voudrez pas, dit le commissaire, mais sa mort n'a pas l'air de vous affliger beaucoup.

Drachtsma ne répondit pas.

— Sa disparition ne vous attriste pas ?

— Elle est morte, c'est un fait, n'est-ce pas ? Ni vous ni moi n'y pourrions rien changer. Tout a une fin.

Désarçonné par la brutalité de ces paroles, le commissaire mit quelque temps avant d'enchaîner.

— Ce poignard, dit-il, ce poignard m'inquiète. Je l'ai ici, laissez-moi vous le montrer.

Drachtsma prit le poignard en main.

— Un poignard de combat, dit-il, songeur.

— Vous connaissez cette sorte de poignard ? demanda tout à coup Grijpstra.

Drachtsma se tourna vers lui et, le regardant droit dans les yeux :

— Oui, c'est un poignard de commando anglais.

— Bien peu de gens, me semble-t-il, doivent être capables de lancer un tel poignard, dit le commissaire.

— Il me semble que moi je pourrais, dit Drachtsma. Pendant la guerre on nous a appris à nous en servir. J'en avais un comme celui-là lorsque j'ai débarqué en France. J'ai tué un Allemand avec.

— Y a-t-il, à votre connaissance, quelqu'un dans l'entourage de M^{me} Van Buren qui saurait lancer un poignard comme celui-ci ?

— Non, dit Drachtsma. À part moi, ajouta-t-il aussitôt.

— Ou bien quelqu'un qui aurait souhaité sa mort ?

— Non. Je ne pense pas qu'elle ait eu des ennemis et ses amants n'étaient pas jaloux. Elle n'en avait que trois, je crois, moi y compris. Je connais personnellement l'un d'eux, un colonel de l'armée américaine, un nommé Stewart. L'autre était belge. Je l'ai aperçu à une soirée et il ne m'a pas fait l'impression d'être un lanceur de poignard.

— Nous avons déjà interrogé ces deux messieurs, dit le commissaire.

— J'imagine que tous deux avaient un alibi ?

Le commissaire laissa la question sans réponse.

— Une chose encore, monsieur Drachtsma, dit-il, pourriez-vous nous dire combien vous payiez M^{me} Van Buren ?

— Vingt-cinq mille florins par an. Je voulais l'augmenter un peu, à cause de l'inflation. Elle ne réclamait jamais d'argent.

— Faisiez-vous des dépenses pour elle, en dehors de cette somme ?

— Oui. Des bijoux, des vêtements, et, deux fois par an, je lui payais le voyage à Curaçao. Ses parents habitent près de Willemstad.

— Vous n'alliez pas avec elle ?

— Je n'ai pas beaucoup de temps à moi, dit Drachtsma. La seule île que j'aime vraiment, c'est Schiermonnikoog.

— Je vous remercie, dit le commissaire en se frottant les mains. Une dernière question : Nous nous sommes aperçu que M^{me} Van Buren s'intéressait aux plantes, aux herbes. Est-ce que vous sauriez...

Il laissa sa question en suspens.

— Aux plantes, dit Drachtsma en se mettant à rire. Oui, je vois ce que vous voulez dire. Elle m'emmenait toujours dans ces petites boutiques où l'on vend des herbes médicinales et elle avait toute une

littérature sur les plantes. Cela m'a énervé plus d'une fois : souvent, elle passait la nuit à me parler de ses herbes et je n'étais pas venu pour cela. Plusieurs fois, je l'ai menacée de rompre si elle ne renonçait pas à jouer la sorcière. Mais c'étaient des mots en l'air, d'ailleurs je pense que si j'avais rompu, cela lui aurait été indifférent. C'était une femme de caractère.

— Une femme de caractère qui s'est fait tuer, dit le commissaire. Merci, monsieur Drachtsma. J'espère que nous n'aurons pas à vous déranger une deuxième fois.

— Ça n'est pas le genre à perdre facilement son sang-froid, dit Grijpstra lorsque M. Drachtsma eut quitté la pièce.

— Nous verrons, dit le commissaire de sa voix calme. Il est originaire de la Frise et ces gens-là ont la tête dure. Mais il risque de trouver à qui parler. Est-ce que vous n'êtes pas du Nord, Grijpstra ?

— Si, commissaire, de Harlingen.

— Et moi de Franeker, dit le commissaire.

— Où l'on voit qu'il ne faut jamais sous-estimer les provinciaux, conclut de Gier.

— Vas-y, dit Grijpstra.

De Gier recula d'un pas, toisa froidement son adversaire et frappa. Tandis qu'il frottait sa main meurtrie, le distributeur accepta de lâcher la timbale de carton qui s'était coincée quelque part dans ses entrailles et la remplit d'un liquide épais et mousseux.

— Cette fois il n'y a pas assez d'eau, dit Grijpstra d'un ton écœuré. Pourquoi nous a-t-on enlevé notre bonne cantine, tu te rappelles, avec ce gentil sergent grisonnant qui parfois oubliait de faire payer ?

— Il y a pénurie de sergents grisonnants, dit de Gier.

Grijpstra vida sa timbale dans la poubelle et se mit à fouiller ses poches.

— Et pénurie de cigarettes.

— Va à l'autre distributeur, dit de Gier. Tu mets deux florins et tu peux choisir ta marque.

— Non, dit Grijpstra. Hier il m'a pris mon argent et ne m'a rien donné en échange.

— Tu n'avais qu'à demander au type qui a la clé.

— Le type, dit Grijpstra, quel type ?

— Un petit barbu en blouse grise. Il passe son temps à déambuler dans les couloirs.

— Pas quand j'ai besoin de lui. Je vais jusqu'au magasin. Qu'allons-nous faire en attendant l'ami Holman ? Nous avons plus d'une heure devant nous.

De Gier se recoiffait devant un miroir. Il ne répondit pas.

— Hé, Adonis, dit Grijpstra, on te parle. Il me semble même que je t'ai posé une question.

— Plus d'une heure devant nous, répéta de Gier. Une heure pleine de promesses. Une heure à vivre intensément. Une heure dans cet aujourd'hui qui est le plus beau jour de notre vie.

— Ouais, dit Grijpstra. Une heure. Qu'allons-nous en faire ?

— Tiens, dit de Gier, prends une cigarette.

— Merci.

Grijpstra l'alluma, aspira la fumée et eut un sourire crispé.

De Gier rangea son peigne et rectifia son foulard.

— Allons chez moi. Avec la voiture on en a pour dix minutes. Je te ferai du vrai café et on écouterait un disque que j'ai acheté la semaine dernière en solde, trois florins. Un type qui joue de la musique sacrée sur un synthétiseur.

— De la musique moderne ? Avec de la percussion ?

— Non, dit de Gier.

Grijpstra réfléchit. Il secoua la tête.

— Non. On n'a pas le temps. Un autre jour, peut-être. Je n'ai rien contre la musique d'église mais s'il faut surveiller l'heure on n'arrivera pas à se concentrer. Pour écouter de la musique il faut avoir l'esprit libre. Et ton chat va recommencer son cirque. Il ne m'a pas raté ce matin, pendant que tu prenais ta douche. Tu ferais mieux de le donner, ce chat.

— Eh, dis donc, tu n'as qu'à donner ta femme, toi, dit de Gier en haussant le ton.

— Personne n'en voudrait. Mais pour ton chat il y aurait des amateurs. Je dois dire qu'il est magnifique, mais j'aurais quand même bien voulu lui tordre le cou. Tu sais ce qu'il a fait ?

— Il t'a griffé, j'espère.

— Non, il est plus subtil que cela. D'abord il a sauté sur mes genoux et il s'est mis à faire un bruit qui tenait à la fois du grognement et du ronronnement. Connaissant l'animal je me suis méfié : je n'ai pas bougé d'un pouce. Ensuite il a mis son museau sous mon bras et il est resté là, à sentir, pendant une demi-minute. C'était très bizarre.

— Ha, ha, dit de Gier. Je parie que tu te demandais quel effet cela ferait de se faire mordre sous le bras.

— Sûr. Et je pense qu'Oliver voulait que je me pose la question. Il aime ce genre de situation. Pourquoi l'appelles-tu Oliver ?

— C'est son nom, dit de Gier. Oliver Kwong. Il a un pedigree. Son père vient d'Orient.

— Kwong, dit Grijpstra. J'aurais dû m'en douter. Papa Kwong devait appartenir à un chef de tribu qui jetait à la marmite quiconque refusait de s'agenouiller en sa présence.

— Allez, continue. Et ensuite ?

— Quand il en a eu assez de sentir sous mon bras il a grimpé sur mon épaule. De là, il a sauté dans ta bibliothèque et il a disparu. De

sorte que je ne pensais plus à lui lorsque j'ai reçu les livres sur la tête.

— Ah oui, dit de Gier. Je sais. C'est son truc. Il se faufile entre deux livres, puis il s'étire et il pousse. Il peut faire tomber jusqu'à vingt livres à la fois. Il me fait le coup, à moi aussi. Ensuite il me regarde en ricanant.

— Tu devrais le corriger lorsqu'il fait ça.

— Non, dit de Gier. Je ne le frappe jamais. C'est un chat très intelligent. C'est rare, un chat qui sait faire tomber des livres sur la tête des gens. Et qu'est-ce qu'il a fait d'autre ?

— Il a sauté sur ton vaisselier ancien, tu sais, et il s'est mis à parader comme un tigre. Mais il m'énervait tellement que j'ai tapé brusquement dans mes mains en criant. Il a eu très peur, du coup il a laissé tomber son numéro. Ha, ha, si tu avais vu ça ! Il était tellement affolé qu'il s'est fichu par terre, et sa dignité avec.

— Quelle idée de faire peur à un pauvre petit animal, dit de Gier d'un ton méprisant.

— Ça oui, je lui ai foutu la trouille, au roi des chats. Ça lui aura fait du bien.

— La prochaine fois, il te mordra, promet de Gier.

— S'il me mord, dit solennellement Grijpstra tout en caressant le revolver de sa ceinture, je lui loge une balle entre les deux yeux.

— Si tu fais cela, dit solennellement de Gier tout en caressant le petit revolver dans son holster, je te loge une balle en plein cœur.

— D'accord, dit Grijpstra. J'espère que Sietsema et Geurts seront chargés de l'enquête.

— Ils ne m'auront pas, dit de Gier.

— Bien sûr que si, ils t'auront.

Ils étaient retournés à leur bureau et s'asseyaient maintenant chacun à leur table.

— Eh bien non, justement, dit de Gier.

— Tu as mis au point une stratégie à toute épreuve ? demanda Grijpstra.

— Oui, dit de Gier.

— Allez, tu racontes ?

— En quel honneur ?

— Parce que je suis ton ami, dit Grijpstra de son ton le plus tendre.

— D'accord, tu es mon ami. Je ne crois pas à l'amitié, parce que, comme nous l'a dit si justement M. Drachtsma cet après-midi, tout a

une fin, c'est-à-dire que tout est illusoire, sans substance véritable. Mais enfin, pour un temps défini, oui, tu es mon ami.

— Alors, dis-moi comment tu ferais pour nous échapper.

— Toi, pour commencer, tu serais mort, rappela de Gier.

— Ah oui, c'est vrai. Pour échapper à Sietsema et à Geurts, alors.

— Je mettrais une blouse blanche et je me mêlerais aux gens qui travaillent sur les ordinateurs municipaux. J'appuierais sur une ou deux touches et je me retrouverais avec un autre nom. Ensuite je changerais d'appartement. Et enfin je prendrais une place d'éboueur, j'aurais un petit pédalo à moteur, tu sais, ces trucs marrants dans lesquels ils transportent leur matériel, et je passerais mes journées au soleil, à me balader et à parler aux gens, ce serait le bonheur.

— Et nous ne mettrions plus jamais la main sur toi ?

— Puisque tu serais mort, dit de Gier d'un ton de reproche.

— J'oublie toujours. La police, alors, elle ne mettrait plus jamais la main sur toi ?

— Jamais, dit de Gier.

— Non, c'est probable, dit Grijpstra. Bonne idée. Merci.

— Tu vas l'essayer ?

Grijpstra s'assit derrière la batterie et prit les baguettes. Il attaqua en douceur.

— Ouais, fit de Gier. Il sortit sa flûte.

La sonnerie du téléphone les interrompit.

— M. Holman est là, dit Grijpstra en jouant doucement, d'une main. Le commissaire nous attend ; il l'a fait conduire à son bureau.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire, dit de Gier, je croyais que c'était nous qui nous occupions de cette affaire ?

— Il a bien le droit de s'amuser un peu, notre commissaire, dit Grijpstra.

M. Holman avait les mains molles et humides mais il fit son possible pour rendre ses poignées de main énergiques ; il cherchait visiblement à donner le change. Il s'agitait sur sa chaise, mal à l'aise sous le regard des trois policiers.

Grijpstra eut pitié de lui : il s'assit à son tour et sourit. M. Holman lui rendit son sourire, sa grosse bouche se décripsa de façon automatique.

— J'ai lu la nouvelle de la mort de M^{mc} Van Buren dans le journal, commença-t-il d'une voix forte. C'est bien regrettable. Une femme si

gentille.

De Gier repensa à la note qu'il avait lue le matin concernant M. Holman. Deux condamnations. Une pour détournement de fonds, l'autre pour coups et blessures. Le détail du casier judiciaire apprit à de Gier ce qui s'était passé : à l'époque où M. Holman était encore employé chez un patron il avait empoché quelques milliers de florins, le montant d'une facture payée par un client pour laquelle il avait fait un reçu mais qu'il n'avait jamais comptabilisée. Trois mois de prison dont deux avec sursis. Et puis, un an plus tard, il avait frappé le fils de ses voisins qui avait piétiné une plante dans son jardin. Sous l'effet du coup, l'enfant avait heurté un poteau et avait dû être hospitalisé pour une commotion cérébrale. Trois mois de prison.

« Un personnage instable et violent », se dit de Gier. Pourtant l'homme qu'il avait sous les yeux avait plutôt l'air d'un bon vivant. « L'air d'un brave type, se dit le commissaire. Dommage qu'il soit si nerveux. »

Grijpstra pensait à des choses vagues. M. Holman vendait des fruits secs et c'était quelque chose qu'il aimait beaucoup, les noix de cajou, en particulier, avaient sa préférence. Il en achetait parfois, par petites boîtes, mais c'était cher. « Si j'étais malhonnête, se dit Grijpstra, je lui extorquerais des noix de cajou par dizaines de kilos et j'irais les manger tranquillement dans mon coin. »

— Quels rapports entreteniez-vous avec la victime, monsieur Holman ? demanda le commissaire.

— Je la connaissais, sans plus.

La voix de M. Holman fit un couac qu'il tenta de faire passer pour un toussotement.

— Dites-nous ce que vous savez, dit le commissaire d'un ton sympathique, tout nous intéresse. Elle a été tuée, vous le savez. Plus nous obtenons d'informations à son sujet, plus nous avons de chances de retrouver son assassin. Si c'était une de vos amies vous devez sûrement souhaiter que nous le retrouvions.

— Oui, dit M. Holman, c'était une amie, mais pas une amie très proche. Nous nous sommes connus à cause de mon fils et de son ballon.

— De son ballon ?

— Oui. Il l'avait fait tomber dans la rivière, dans la Schinkel. Le dimanche matin il me demande toujours de l'emmener promener. Nous partons en voiture et, une fois à la rivière, nous nous garons et nous allons à pied. Parfois il joue au ballon. Comme il sait que je n'aime pas jouer, il joue tout seul. Un dimanche, le ballon est tombé à

l'eau. Il n'a que quatre ans, vous savez, alors forcément, il en faisait toute une histoire. Je lui ai dit que je lui en achèterais un autre parce qu'on ne pouvait plus le rattraper mais il hurlait et j'ai eu l'idée de frapper chez M^{me} Van Buren en me disant que, de sa péniche, on pourrait peut-être le ravoir. Je ne la connaissais pas, à l'époque.

— Elle vous a fait entrer ?

— Oui. Elle a été très compréhensive.

— Et le ballon, vous l'avez rattrapé ?

Tout à coup, M. Holman eut un drôle de petit rire.

— Oui, nous avons fini par le rattraper mais entre-temps mon fils avait trouvé le moyen de tomber dans la Schinkel, par la fenêtre.

— Quelle matinée..., dit Grijpstra qui pensait à toutes celles que ses enfants ne manquaient pas de lui faire subir.

— Oui, cela n'a pas été une matinée de tout repos, dit M. Holman ; il a fallu le déshabiller et faire sécher ses vêtements ; j'ai dû rester.

— Cela vous a beaucoup contrarié ? demanda le commissaire.

— Vous connaissiez M^{me} Van Buren, n'est-ce pas ? demanda M. Holman.

— J'ai vu son cadavre à la morgue.

— Ah, oui. Eh bien de son vivant elle était très belle.

— Vos rapports ont-ils évolué par la suite ? demanda de Gier.

M. Holman transpirait. Il sortit un grand mouchoir et s'essuya le visage.

— Non, pas de la façon que vous croyez.

— Comment pouvez-vous savoir ce que je crois ?

— Je sais. Mais ça n'était pas cela du tout. Je revenais la voir, semaine après semaine, le dimanche matin ; j'amenais mon petit garçon. Elle me faisait une tasse de café et le petit avait son verre de limonade. Nous restions une demi-heure, à peu près.

— Vous ne faisiez que parler ? demanda le commissaire.

M. Holman ne répondit pas.

— Vous n'aviez pas de rapports intimes avec elle ?

— Non, commissaire.

Il faisait tout à coup très calme dans la pièce.

— Votre femme était-elle au courant de vos rencontres avec M^{me} Van Buren ?

M. Holman eut à nouveau son drôle de petit rire.

— Oui. Mon fils lui parlait toujours de la gentille madame. Ma femme voulait faire sa connaissance.

— M^{me} Van Buren et votre femme se sont rencontrées ?

— Non.

— Elle a été tuée le samedi soir, dit Grijpstra.

— Samedi soir, dit M. Holman. C'est mauvais, ça.

Les policiers attendaient.

— J'étais à mon bureau tout l'après-midi et toute la soirée du samedi. Je ne suis rentré chez moi qu'à onze heures.

— Il n'y avait personne avec vous au bureau ?

— Non, dit M. Holman. J'étais seul. Je travaille souvent le samedi, c'est un bon jour, on n'est dérangé ni par des visites ni par le téléphone.

— Vous avez fait votre service militaire ? demanda Grijpstra.

— Non, j'ai des problèmes de dos. Pourquoi ?

— Une question, comme cela. Et vous n'aimez pas le sport, vous disiez que vous n'aimiez pas jouer au ballon ?

M. Holman secoua vigoureusement la tête.

— J'aime beaucoup le sport.

— Vous avez un sport favori ? demanda le commissaire.

— Les fléchettes. Je suis un bon joueur de fléchettes. Ce n'est pas un jeu très populaire en Hollande mais c'est un jeu très intéressant. J'ai une pièce chez moi où nous nous rencontrons pour jouer. Je suis président de la société, vous comprenez.

— C'est un jeu de lancer, dit lentement Grijpstra. Vous croyez que vous pourriez lancer ceci ?

Le stylet luisait dans sa main. Il en avait fait claquer le cran d'arrêt en le sortant de sa poche.

— Bien sûr, dit M. Holman. Où voulez-vous que je le lance ?

— Dans la boîte à cigares, dit le commissaire. Mais laissez-moi le temps d'enlever les cigares.

Le commissaire plaça la boîte vide sur un classeur à tiroirs.

— Allez-y, dit-il.

M. Holman se leva et se balança d'un pied sur l'autre. Il ferma à demi les yeux, soupesant le stylet dans sa paume ouverte.

— Voilà, dit-il.

Le mouvement avait été très rapide. Le stylet de Grijpstra avait percé la boîte en plein milieu. Il n'en restait plus grand-chose.

Grijpstra se dirigea vers le classeur pour reprendre son couteau et, tout à coup, M. Holman comprit.

— Le poignard a été lancé, n'est-ce pas ? demanda-t-il dans un souffle.

— Il a été lancé, oui, dit le commissaire.

— Je ne l'ai pas tuée, dit M. Holman.

Il se mit à pleurer.

L'interrogatoire avait duré plus d'une heure.

— Alors ? demanda le commissaire après quelques minutes.

Grijpstra et de Gier le regardaient sans mot dire.

— Alors ? répéta le commissaire.

— Difficile, dit Grijpstra.

Le commissaire choisit un cigare dans le tas qui remplaçait la boîte sur son bureau.

— Il faudra que j'en trouve une autre, marmonna-t-il. Puis, intelligiblement, cette fois : Vous savez que vous n'avez pas le droit d'avoir ce stylet, Grijpstra ?

— Oui, commissaire.

— Aucun mobile, dit de Gier. Il n'a absolument aucun mobile. Pourquoi irait-il tuer une femme qui lui fait du café et qui abreuve son petit de limonade ? Il n'était pas un de ses clients, donc pas de chantage.

— Pourquoi pas ? demanda le commissaire.

— Il n'aurait pas été la voir le dimanche s'il couchait avec elle pendant la semaine.

— Absolument, dit Grijpstra.

— Elle ne le faisait pas forcément payer, dit le commissaire. C'était peut-être son amant.

— Ce bout de gras ?

— Pour les femmes, dit le commissaire d'un ton doctoral, ce n'est pas la beauté d'un homme qui compte.

De Gier avait l'air vexé et Grijpstra souriait.

— Il lui offrait des fleurs, peut-être, dit Grijpstra, il lui faisait des compliments bien tournés ou il lui lisait de la poésie.

— Eh bien c'est ça. Il était son amant. Il lui chantait de tendres

couplets. Ensuite il lui a lancé un couteau dans le dos.

— Il faudra que nous le revoyions, dit le commissaire. Rappelez-le demain matin à son bureau et demandez-lui d'être ici à trois heures.

Il se leva et sortit.

— Il s'amuse bien, dit Grijpstra tandis que de Gier et lui retournait à leur bureau.

— Pas moi, dit de Gier. Et toi ?

— Si. C'est une bonne affaire, bien compliquée. Allons boire un verre quelque part. Nous reprendrons toute l'histoire pas à pas, avec les nouvelles informations dont nous disposons.

— Non, dit de Gier.

En ciré noir et chapeau de feutre, le petit commissaire bravait la pluie qui tombait dru, glaciale. Par temps humide son rhumatisme empirait et ce matin-là, malgré tous ses efforts, il ne pouvait s'empêcher de boiter. Pour tenir tête à la douleur il disposait de deux méthodes : respirer lentement et s'efforcer de penser à autre chose. Il décida de penser au Service de contre-espionnage et y réussit si bien qu'un petit sourire vint se plaquer sur ses traits crispés, figeant son visage en une drôle de grimace. Qui se doutait qu'à Amsterdam il existait un siège central et discret du Service ? Et qui s'y intéressait sérieusement ?

L'agent-chef lui avait obtenu un rendez-vous et il allait enfin connaître le directeur de ce mystérieux organisme. L'adresse ne lui était pas inconnue mais ce serait la première fois qu'il pénétrerait dans le saint des saints.

Il trébucha sur un pavé et se rattrapa de justesse au garde-fou d'un pont. Il jura, hargneusement, délibérément. La douleur s'était accentuée et il dut attendre que sa respiration se calme.

Il se serait volontiers passé de cette visite mais ce n'était plus possible : les Services secrets avaient bel et bien mis la police sur une piste. Ils avaient découvert, on ne savait encore comment, que Maria Van Buren n'était pas une simple « femme seule » vivant sur une péniche.

Le commissaire laissa échapper un grognement : il fallait l'admettre, on ne savait pas encore grand-chose de la victime.

Arrivé devant une vieille maison à pignon assez délabrée, il s'arrêta. Il jeta un coup d'œil au numéro et ne put se défendre de sourire. Il connaissait la maison, il en avait même de très bons souvenirs. Son sourire s'élargit. Il y était allé plusieurs fois, il y avait longtemps de cela, trente-cinq ans, pour être exact, c'était avant la guerre. À l'époque la maison avait eu belle allure, tranquille, cossue, toute tendue de velours rouge et de rideaux de dentelle au crochet, meublée en style victorien. C'était un endroit où les riches personnalités de la ville pouvaient satisfaire leurs désirs les plus inavouables. Des images défilèrent comme des diapositives plus ou moins nettes sur un écran. Le gros visage luisant de Madame, le corps voluptueux de Mimi, une Javanaise qui n'était disponible que pour de courtes escapades et pour beaucoup d'argent car c'était la star de la

troupe. Elle avait sa chambre à l'étage, une grande pièce pleine de miroirs. Le commissaire y avait passé plusieurs heures d'attente, exaspéré par la réflexion de son propre corps que les miroirs lui renvoyaient sous tous les angles possibles. Ce jour-là, dans cette même pièce, M. de V. avait été trouvé mort et le spectacle qu'il offrait, gros champignon gonflé et blanchâtre sous la lumière des lampes qu'on avait allumées pour l'occasion, n'était pas des plus joyeux. Il avait eu une attaque mais le médecin n'étant pas catégorique, on avait appelé la police. À l'époque le commissaire était un jeune inspecteur et la soirée avait été un événement pour lui.

Madame lui avait fait une proposition à peine déguisée et il était revenu une semaine plus tard. Elle l'avait accueilli chaleureusement, l'avait fait choisir entre trois de ses plus jolies protégées et avait mis la chambre aux miroirs à sa disposition. Puis elle avait tenu à ouvrir elle-même une bouteille de champagne – il revoyait ses grosses mains pleines de bagues – et lorsque à son tour il avait voulu en offrir une, elle ne lui avait fait payer que le quart du prix normal.

Le petit commissaire se redressa sous le flot des souvenirs. Une soirée mémorable, oui, vraiment. La fille, une Française, une vraie, avait été prise de fou rire en corrigeant ses fautes de langage et l'avait comblé au-delà de toute espérance.

Il y eut une troisième fois : un client, dans un accès de rage et de frustration, avait blessé une fille avec une petite fourchette. La blessure n'était pas grave mais le client fut arrêté. Au moment de l'accident, la jeune femme et lui mangeaient des toasts au caviar et sur le corps d'albâtre de la fille les gouttes de sang se mêlaient aux minuscules œufs noirs. Une image assez affreuse, plutôt fascinante. Et voilà que pour la quatrième fois il sonnait à cette même porte.

Que savaient les occupants actuels de l'histoire de cet immeuble ? Rien probablement.

Ils semblaient ignorer jusqu'au bruit de leur sonnette. Le commissaire appuya une nouvelle fois sur le bouton.

Une sorte de frottement régulier lui parvint et la porte s'ouvrit en grinçant. Il se trouva face à face avec un vieil homme en uniforme, l'emblème de la ville d'Amsterdam brodé sur le col. Face à face ? C'était beaucoup dire. Le visage du vieil homme n'était plus qu'un masque de papier jauni. Le souvenir du bordel se déformait comme en un rêve. Le portier de jadis avait la manie de dévisager les arrivants comme si leur présence était parfaitement incompréhensible ; c'était un vieil homme comme celui-ci.

— J'ai rendez-vous avec le directeur, dit le commissaire.

Le portier fit jouer l'articulation de son cou dans un geste qui

pouvait passer pour un signe d'assentiment, puis il recula d'un pas.

Il était muet, peut-être, mais enfin il semblait accepter l'existence du visiteur et celui-ci n'en demandait pas plus.

La porte se referma derrière lui ; on montait l'escalier, de toute évidence on se dirigeait vers la chambre aux miroirs. Le commissaire étouffa un petit rire. Il s'attendait presque à ce qu'on lui demande une explication mais déjà la porte s'ouvrait.

Il n'y avait plus de miroirs.

Il restait certains meubles, la chaise recouverte de velours rouge, par exemple, une vieille connaissance. Mais le cœur n'y était plus. L'excitation de jadis s'était changée en ennui simple et pesant.

Son hôte lui prit son manteau et l'accrocha, surmonté du chapeau, à une patère de cuivre. Les deux hommes se serrèrent la main et conclurent ensemble que le temps était vraiment épouvantable. Le commissaire savait à qui il avait affaire : le directeur des Services secrets était un ancien capitaine de la marine. Ainsi, se dit-il, voilà toute la flotte hollandaise, les bateaux sont probablement amarrés dans un canal et les derniers capitaines sont dans les bureaux. Celui-ci, comme le commissaire, était un vieil homme près de la retraite.

Le commissaire remarqua sans surprise que son hôte portait une paire de vieilles pantoufles élimées. Le visage buriné, les yeux au regard patient, profondément enfoncés dans des replis de peau tannée lui faisaient penser à une tortue. Le commissaire aimait les tortues, il en avait une dans son jardin. Il l'appelait « Tortue », mais, à sa grande satisfaction, l'animal ne répondait jamais à son nom. Il la nourrissait fidèlement de feuilles de laitue bien fraîches qu'il posait pour elle au milieu de la pelouse.

— Oui, dit la tortue, l'affaire Van Buren. On m'a dit qu'elle avait été assassinée, la pauvre femme.

— En effet, dit le commissaire.

— C'est bien triste.

Ils ne se regardaient pas. La tortue semblait avoir intériorisé son regard et le commissaire fermait les yeux. Sa jambe le faisait beaucoup souffrir et il avait besoin de toute son énergie pour contrôler sa respiration.

On entendait le lent tic-tac d'une horloge. La porte s'ouvrit, se referma. Une cafetière, un sucrier, un pot à lait, deux tasses avec leurs soucoupes apparurent sur le bureau. Le service datait des beaux jours du bordel. Mais le commissaire ne trouvait plus cela très drôle. Il avait accepté cette fusion du passé et du présent.

La tortue soupira, observa un temps d'arrêt et reprit :

— Nous aimerions vous être utiles.

Silencieusement, le commissaire comptait : jusqu'à quatre par inspiration, jusqu'à six par expiration.

— Mais je crains que nous ne puissions faire grand-chose. Le commissaire comptait toujours.

— En fait, nous ne possédons que peu d'informations. La douleur décroissait. Le commissaire cherchait quelque chose dans ses poches.

— Un cigare ?

— Merci.

Et de l'allumer.

Plus qu'elle ne parlait, la tortue égrenait de courtes phrases.

— M^{me} Van Buren était liée à plusieurs hommes. Les Services secrets américains nous ont révélé qu'elle était l'amie d'un officier à eux, un expert en armement nucléaire. On nous a demandé de la surveiller.

— Oui, dit le commissaire.

— On nous fait souvent ce genre de demande. Cela ne veut pas dire que nous suivons l'affaire chaque fois.

— Non.

— Puis ce fut au tour de Bruxelles de nous contacter. La même M^{me} Van Buren était en rapport avec un des leurs, un diplomate qui jouait un rôle important dans la sécurité d'État.

— C'est alors que vous avez pensé qu'il y avait quelque chose là-dessous, dit le commissaire.

La tortue sourit sans répondre. Le commissaire se laissa flotter un instant dans le silence.

— Vous savez, nous ne pensons pas beaucoup.

— Non.

— Non, dit la tortue. Nous ne pensons pas beaucoup. Nous faisons notre travail.

— Et vous avez pris contact avec nous.

— Oui, dit la tortue.

Comme le silence semblait s'installer, le commissaire se leva.

— C'est bien tout ? demanda-t-il.

Il valait mieux s'en assurer.

— Oui, dit la tortue.

— Il est possible que la mort de M^{me} Van Buren soit sans rapport avec des questions d'espionnage, dit le commissaire d'un ton hésitant.

Il se sentait faible comme un oiseau englué.

— C'est possible, dit la tortue. Encore un peu de café ? Il fait si mauvais, dehors.

Le commissaire but une seconde tasse et les deux hommes prirent congé. Comme il s'y était attendu, la main de la tortue était dure et sèche dans la sienne.

Le commissaire tenait à poser la question :

— Il y a longtemps que vous êtes ici ? Dans cette maison ?

— Dix ans, dit la tortue.

— C'est une propriété de l'État, je suppose ?

— Bien sûr. Pourquoi ?

— Une question que je me pose, comme ça. Et comment cela s'est-il fait, vous le savez ?

— Eh bien, je suppose que l'État l'a achetée, tout simplement, répondit patiemment le vieil homme.

La tortue l'avait bien dit, dehors il faisait mauvais. Le commissaire sonna une nouvelle fois et demanda au portier de lui appeler un taxi par téléphone. Il attendit dans le couloir mais la voiture n'arrivait pas.

— Tant pis. Par un temps pareil tout le monde veut un taxi. S'il devait quand même venir, dites au chauffeur que je ne pouvais plus attendre.

Le portier fit un vague signe, la porte s'ouvrit et se referma.

« Nous n'apprenons plus guère que des choses négatives », se dit le commissaire sur le chemin du retour. « Nous piétinons. »

Cette conclusion le rassura. Il aimait les enquêtes compliquées.

Son temps était compté, dans dix jours l'inspecteur serait de retour et il serait gêné de devoir annoncer à son collègue qu'un assassin se promenait dans les rues de la ville. Quoi qu'il en fût, il s'en tiendrait aux règles de conduite habituelles : avant tout, pas de précipitation. Il avait appris cela chez les philosophes chinois, découverts à peu près au même moment où il avait commencé à souffrir de rhumatisme.

« Souffrance et sagesse, se dit-il. Y avait-il un lien ? Devient-on plus sage parce qu'on a mal ? Non », décida-t-il en passant un coin de rue et en longeant un nouveau canal, s'il avait eu le choix il aurait renoncé à toute sagesse pour ne plus souffrir. Puis il repensa au temps

où la sagesse était la dernière de ses préoccupations. Il se revit, jeune homme rasé de frais, le cœur battant, arrivant au bordel par une soirée de septembre, c'était en 1938. Il revit la lumière tamisée de la chambre aux miroirs, le champagne et la fille aux hanches étroites et aux seins ronds.

— Bonjour, commissaire, dit un sergent en uniforme.

Il était arrivé devant le quartier général.

— Comment allez-vous ce matin, monsieur ?

— Très bien, dit le commissaire. Quel temps magnifique.

— Oui, un temps pour les grenouilles et pour les flics.

— Rappelez Curaçao, s'il vous plaît, dit le commissaire à la jeune téléphoniste. Demandez l'inspecteur-chef Da Silva, à Willemstad.

Dix minutes plus tard le téléphone sonna dans son bureau.

On entendait très mal. Le commissaire fut obligé de crier. L'inspecteur était très aimable. Oui, il était au courant du meurtre ; oui, M^{me} Van Buren était la fille de M. de Sousa ; oui, M. de Sousa était un personnage important à Curaçao. Non, sur l'île on ne savait rien, rien en tout cas qui ait pu motiver la mort prématurée de M^{me} Van Buren à Amsterdam. L'inspecteur regrettait mais il ne pouvait rien dire de plus.

Tout en soupirant, le commissaire forma sur son cadran un numéro de deux chiffres.

— L'agent-chef, je vous prie.

Il attendit.

— Bonjour, monsieur. Les Services secrets ne savent rien.

— Comme d'habitude, dit l'agent-chef.

— Il me semble que je ferais mieux d'aller moi-même à Curaçao.

Il y eut un court silence ; le commissaire se rendit compte qu'il regardait son téléphone comme s'il avait voulu l'hypnotiser.

— Si vous pensez que c'est nécessaire...

— Boutonne ta chemise, dit Grijpstra, on voit tes dessous, tes dessous orange.

— Tu n'as jamais vu de T-shirt orange ? demanda de Gier.

— Non. Et je ne tiens pas à en voir.

De Gier s'affaira sur sa chemise.

— Il manque un bouton, dit Grijpstra en s'approchant. Ah, ah.

— Quoi, ah, ah ?

— Tu grossis, dit Grijpstra d'un air ravi.

De Gier sortit de la pièce en catastrophe, Grijpstra derrière lui. Il s'arrêta devant la glace du couloir qu'un agent-chef soucieux de l'apparence de ses hommes avait fait placer là plusieurs années auparavant.

— Tiens-toi normalement, dit Grijpstra. Expire, voyons ! Tu vas t'asphyxier si tu ne fais qu'inspirer.

— Qu'est-ce que tu racontes ? dit de Gier.

— Si, si. Tu as grossi, un peu, en tout cas. C'est l'âge. Les muscles perdent leur tonus, le ventre s'affaisse. Ce n'est pas grave.

— Non.

— Mais ça n'ira pas en s'arrangeant. J'ai eu un oncle qui était bâti un peu comme toi. Vers la fin, il portait un corset.

— Qu'est-ce qu'il lui est arrivé, à ton oncle ?

— Oh, il est mort, pourquoi ?

— À quel âge ?

— Quarante-huit ans, quarante-neuf ans, je crois.

— De quoi ?

— De vanité, tout simplement. À force de se regarder dans la glace il s'est mis à enfler. Il s'achetait des corsets de plus en plus rigides jusqu'au jour où une veine a éclaté dans son cou. Bon, tant pis pour mon oncle, mais est-ce que tu as lu le mot du commissaire, sur mon bureau ?

— Oui, dit de Gier, je lis toujours tout ce que je vois traîner sur ton bureau. Il est parti pour Curaçao, il ne rentrera pas de quelques jours

et nous devons continuer l'enquête.

Grijpstra hocha la tête.

— Alors, dit de Gier, quels sont tes plans ?

— Suis-moi.

Arrivés au distributeur de café, Grijpstra attendit que de Gier ait trouvé la monnaie. Cette fois, tout se passa pour le mieux.

— Et alors ? dit de Gier.

— Je ne sais pas, moi, dit Grijpstra. Si tu veux on peut appeler Holman et lui demander de passer.

— Nous l'avons déjà fait hier.

— Et avant-hier.

— Si nous le faisons revenir aujourd'hui, il va encore nous faire une crise de larmes.

— Il n'est pas coupable, reprit de Gier.

Grijpstra s'appuya contre le mur blanc et se mit à siroter son café.

— Pourquoi ne serait-il pas coupable ? Il a fini par reconnaître qu'il lui était arrivé d'aller voir M^{me} Van Buren tout seul, non ? Après avoir juré ses grands dieux qu'il avait toujours eu son petit garçon avec lui.

— Oui, mais seulement le dimanche matin.

— C'est ce qu'il dit. Et d'ailleurs, qu'est-ce qui les aurait empêchés de faire l'amour le dimanche matin ?

— Un gros mec comme ça ?

— Allez arrête, dit Grijpstra. D'abord il n'est pas si gros que ça, pas plus gros que toi dans quelques années. Ensuite, il a une bonne tête. Elle devait se sentir en sécurité avec lui, avoir envie de le câliner. Ce ne sont sûrement pas ses autres amants avec leur mètre quatre-vingts, leurs épaules larges et leur dynamisme qui se seraient laissés câliner. Imagine qu'elle ait eu assez, de leur sex-appeal et de leur ventre plat et qu'elle ait pris le rondouillard Holman comme amant, le dimanche matin ?

— D'accord, dit de Gier. C'est très popote. Je les vois comme si j'y étais : ils boivent un chocolat chaud ou un lait à la cannelle puis elle lui fait un gros câlin et il rentre chez lui.

— C'est ça. Mais il finit par se fatiguer d'elle et elle le menace de tout dire à sa femme. Après s'être creusé le ciboulot pendant un jour ou deux il se met à jouer intensivement aux fléchettes. Ensuite il trouve ce superpoignard chez un brocanteur des vieux quartiers, il rentre chez lui et s'exerce. Le samedi soir il va la voir et il lui lance le

poignard dans le dos. Fffruit, shtong !

— Non, dit de Gier.

— Pourquoi pas ? C'est un violent. Il envoie à l'hôpital un petit garçon qui abîme ses plantes. En plus, il est malhonnête. Son patron lui fait confiance et il s'arrange pour l'escroquer de quelques milliers de florins. Tu as lu son casier, non ?

— Oui, je l'ai lu.

— Alors ?

De Gier alla à la fenêtre et regarda en bas, dans la cour, où quatre voitures volées attendaient leurs propriétaires légitimes. Il se gratta la fesse d'un air pensif.

— Alors ?

— Ça ne me convainc pas. Tu as peut-être raison, je ne dis pas. Il est dans un état épouvantable, chaque fois que nous lui posons une question il s'essuie la figure avec son grand mouchoir, les larmes lui viennent aux yeux et il finit par chialer. Et je sais bien qu'il n'a pas d'alibi. Mais enfin il a lancé ce stylet en plein dans la boîte à cigares du commissaire et il n'aurait pas fait quelque chose d'aussi bête s'il était coupable, non ?

— Évidemment, dit Grijpstra. Mais un jour ou l'autre nous aurions su qu'il jouait aux fléchettes et il y a peut-être pensé.

— Un don juan et un génie, alors.

— Souviens-toi que c'est un commerçant, qu'il a monté son affaire après avoir été deux fois en prison. Une affaire qui marche si bien qu'il a pu s'acheter une maison dans un beau quartier et une Rover toute neuve. Ce n'est pas rien, une Rover. J'ai pris des renseignements sur lui auprès de deux de ses clients et ils ont dit beaucoup de bien de lui. Il tient son affaire pratiquement tout seul, il n'a qu'une employée, une vieille fille qui répond au téléphone lorsqu'il n'est pas là. Je suis convaincu que c'est un homme intelligent. Il faut l'être pour mettre sur pied une affaire comme la sienne en quelques années. Intelligent et discipliné.

— Tu penses que nous devrions l'arrêter ?

— Non, dit Grijpstra. En l'absence de preuves nous ne pourrions pas le garder. Ce qu'il nous faut, ce sont des aveux.

— Alors quoi, nous allons jouer au chat et à la souris ? Le faire venir tous les jours pendant quelque temps puis le laisser respirer et recommencer à le harceler ? À l'appeler chez lui sous n'importe quel prétexte ?

Grijpstra ne répondit pas.

— C'est un sale jeu, tu sais. La dernière fois, le type a failli faire une dépression, sa femme était à deux doigts de demander le divorce et il était innocent.

— Oui, dit Grijpstra, je ne suis pas prêt d'oublier cette histoire.

— Allez, merde, dit de Gier, le patron n'est pas là et nous n'avons rien d'urgent pour aujourd'hui. Viens, on y va.

— Où ça ? Il pleut.

— On va chez moi.

Un quart d'heure plus tard ils étaient arrivés. De Gier mit un disque et s'enferma dans la cuisine avec Oliver qui se mit aussitôt à grogner et à gratter à la porte.

— Tu le mangeras tout à l'heure, mon collègue, viens, nous allons faire des crêpes.

Il ressortit quelques instants plus tard avec une assiette de crêpes.

— Qu'est-ce que tu veux, jambon, miel, sirop d'érable ? Je t'ai fait du vrai café. Un cigare, si tu veux. Mets donc tes pieds sur cette chaise.

— Parfait, dit Grijpstra. À la confiture, les crêpes. Et surveille ton chat.

Oliver faisait ses griffes sur un tapis tout en fixant Grijpstra de ses jolis yeux bleus en amande.

— Quand même, maugréa Grijpstra, pour aimer un chat pareil il faut vraiment avoir un grain.

— Il s'appelle Oliver. Et il dort dans mes bras.

— Eh bé ! fit Grijpstra.

Il mangea ses crêpes, laissa échapper un rot et alluma un cigare.

De Gier mit un autre disque, une œuvre pour orgue de Bach. Oliver sauta sur les genoux de Grijpstra et s'endormit en ronronnant. De Gier écoutait, couché par terre, la tête dans ses bras croisés. Lorsque le disque se termina Grijpstra ouvrit les yeux.

— Magnifique, dit-il.

Il gratta la tête d'Oliver qui se remit aussitôt à ronronner.

— Tu vois, dit de Gier.

— Peut-être.

— Si le commissaire avait soupçonné Holman il ne serait pas parti à Curaçao.

— Tu n'y es pas. Il fait chaud, à Curaçao, et le commissaire a mal

aux jambes. Il avait envie de se réchauffer les os. Pour l'instant, je parie qu'il est dans un transat, sur une terrasse d'hôtel. L'enquête piétine et la victime est native de Curaçao ; d'ailleurs le voyage ne dure que huit heures et c'est l'État qui paie.

— On peut difficilement résoudre l'affaire pendant son absence, ce serait gênant pour lui.

— En tout cas, le diplomate, elle ne le faisait pas chanter.

— Pourquoi pas ?

— Impossible. Il est célibataire.

De Gier se redressa.

— Tu oublies que les Services secrets sont sur le coup. Imagine qu'elle ait su des choses qu'elle n'aurait pas dû savoir.

— Oui, dit Grijpstra, mais quoi ? La Belgique n'est pas en guerre. Chez eux c'est comme ici, un petit pays tranquille occupé à fabriquer des marchandises et à les revendre.

— Justement. Les secrets commerciaux ou les secrets ayant rapport avec l'économie, ça existe. Il y a des nations (ici, il baissa la voix) qui ont tout intérêt à saboter l'économie du marché commun. Les diplomates sont toujours au courant de tout, on leur envoie de belles séductrices qui les invitent sur leur péniche et ils en disent trop pour se faire valoir.

— Non, interrompit Grijpstra. Je ne vois pas du tout notre diplomate perdre son temps à se faire valoir. Il venait pour coucher avec elle, ensuite il remontait dans sa Citroën et il rentrait chez lui.

— Tu ne le soupçonnes pas ?

— Non, dit Grijpstra.

— Et le colonel ?

Grijpstra hésita.

— Le colonel non plus ?

— Le colonel ne vit plus avec sa femme. Il dit qu'elle est aux États-Unis. Elle ne va sûrement pas s'imaginer qu'il a fait vœu de chasteté. Donc pas de chantage possible.

— Et les torpilles ? dit de Gier.

— Oui, mais ce n'est pas notre affaire, ça regarde la police militaire. De plus, il a un alibi.

— Il a pu payer quelqu'un. Ils ont le choix, ces gens-là en fait de tueurs à gages, et autres para-commandos. En Amérique, on a l'homicide facile.

Grijpstra soupira.

— On a un peu l'impression de tourner en rond, hein ?

— Oui, dit Grijpstra.

— IJsbrand Drachtsma, dit de Gier d'un ton sans réplique. Puis il ajouta : Il a un alibi.

— C'est ce qu'il dit.

— Le commissaire l'a vérifié.

— C'est ce que dit le commissaire.

— Tu n'y crois pas ?

— Si, bien sûr. Il a contacté les Allemands en question qui ont confirmé avoir passé la journée et la soirée avec lui. Pour quitter l'île il n'y a que le ferry et à cette époque de l'année il n'y a que deux départs par jour. Schiermonnikoog n'a pas d'aéroport. Mais Drachtsma est un homme riche.

— Je vois, dit de Gier. Il se fait prendre sur la plage par un hélicoptère, on le dépose sur une autre plage, d'un coup de voiture il file à Amsterdam, il entre dans la péniche avec une clé. Ffuitt, shtong !

— C'est cela, dit Grijpstra.

— Tu parles.

— Bon, d'accord. Il y a environ six cents habitants au kilomètre carré, en Hollande. Quelqu'un aurait vu l'hélicoptère. Ce n'est pas lui.

— Dommage, dit de Gier. Parce que je suis sûr qu'il est dangereux, l'industriel. Le diplomate ne me fait pas peur ; quant au colonel, on doit pouvoir discuter avec lui, mais IJsbrand Drachtsma...

— Tu dis ça sérieusement ?

— Absolument, dit de Gier. Quelqu'un qui réussit à atteindre l'Angleterre en 1943, quand les Allemands surveillaient chaque centimètre carré de plage...

— Et le moteur du bateau qui tombe en panne !

— Oui, tu te rends compte ? dit de Gier. Tu te vois ramer pendant vingt ou trente heures au nez et à la barbe des soldats allemands, de leurs canons et de leurs mitraillettes ? Et toi tu es là, dans ta coquille de noix, à t'escrimer sur un moteur foutu pendant que tes compagnons râlent et se découragent...

— Je crois que j'aurais bien aimé, dit Grijpstra.

— Moi aussi, mais j'étais trop jeune à l'époque. Et toi, qu'est-ce que tu faisais ?

— La dernière année de la guerre je travaillais dans une ferme et

j'essayais de réparer une vieille moto. Ça m'a pris tout l'hiver et quand la guerre a été finie je me suis aperçu qu'elle ne marchait pas.

— Ce type, Drachtsma, il ne te fait pas peur, à toi ?

— Non, moi je n'ai rien à perdre. Mais c'est le genre de type sûr de lui qui m'exaspère, c'est quelqu'un qui est tellement habitué à gagner...

— Et toi tu considères que tu as perdu, dans ta vie ?

— Non. Ou oui, peut-être. Cela ne fait pas beaucoup de différence. Seulement, lui s' imagine que si. Tu te souviens de son sourire lorsque le commissaire nous a présentés comme ses assistants ?

— Oui, c'était puant de bienveillance.

— Exactement.

— Il n'a pas pu la tuer, puisqu'il n'était pas en ville. Ou alors il l'a fait tuer.

— Pourquoi aurait-il voulu sa mort ?

— Chantage, dit de Gier. Quoi d'autre ? Sa maîtresse menaçait de briser son mariage. Peut-être a-t-il mis sa fortune au nom de sa femme, la maison de Schiermonnikoog, celle d'Amsterdam, son yacht, son avion, sa péniche, ses actions, tout.

— Il faudrait rencontrer sa femme.

— Il y a quelque chose dont je ne t'ai pas parlé.

— Il faut tout me dire, mon petit, tout, souffla Grijpstra.

— Ouais. Mais au fond ça n'a peut-être aucun intérêt.

— Vas-y toujours.

— Bon. Tu connais le petit Cardozo ?

— Un des jeunes inspecteurs ?

— Oui, tu sais, un petit qui porte toujours ce manteau de fourrure synthétique. Il a plutôt une dégaine de musicien.

— Alors ?

— Je lui ai demandé d'attendre dans le couloir pendant que nous interrogeons Drachtsma. Je voulais savoir comment il se comporterait après l'interrogatoire. Quand Drachtsma est sorti il l'a suivi comme s'il voulait sortir lui aussi. La porte principale est toujours fermée, il faut que le préposé appuie sur le bouton pour qu'elle s'ouvre. Drachtsma a montré son laissez-passer et l'agent a déverrouillé la porte. Il faut pousser, pour ouvrir.

— Je sais, je sais, interrompit Grijpstra, bon Dieu, je passe par cette porte cent fois par jour.

— D'accord. Mais Drachtsma n'a pas poussé la porte, il a flanqué un coup de pied dedans, ensuite de quoi il a péti un grand coup. Bien fort et bien puant.

— Et Cardozo l'a pris en pleine figure ?

— Exactement.

— Tu sais, ces jeunes flics, ils te disent ce que tu as envie d'entendre.

— Non, Cardozo n'est pas comme ça. Il m'a dit ce qu'il avait vu, et senti, en l'occurrence.

— Bon, dit Grijpstra. Et Drachtsma habite Schiermonni-koog. On y va ?

Grijpstra se leva en oubliant Oliver. Tiré brutalement du sommeil, le chat enfonça ses griffes dans la cuisse du policier. Grijpstra hurla ; Oliver tint bon. Grijpstra recula vers la bibliothèque. De Gier chercha à intervenir mais un vase se renversa et l'eau inonda Oliver qui, enfin, lâcha prise. De frayeur il mordit de Gier à la jambe. Ce fut un dur moment à passer.

— Ah, c'est quelqu'un, ce chat, dit Grijpstra. Pas moyen de perdre la forme, avec lui. À bon chat bon policier ; j'en parlerai à l'agent-chef. Avec un entraînement comme ça, nous deviendrions la police la plus futée du monde.

— Tu vois ? Je suis content que tu commences à l'apprécier. Bon. On va sur l'île. Quand ?

— Demain. On prend le premier bateau et une fois là-bas on voit venir. Le paysage est très beau, je connais, j'y ai déjà été. J'ai même fait connaissance avec le chef de la police. C'est un adjudant et un ornithologue amateur. Nous jouerons les touristes et après on verra. Le commissaire est bien sur une île, lui aussi.

De Gier enfila sa veste et se regarda dans la glace. Comme à son habitude, il se parlait tout bas.

— Nous avons encore tout l'après-midi devant nous, dit Grijpstra. Va donc au gymnase et fais un peu de judo, tu te relâches, ces derniers temps. Tu baisses, mon vieux. Geurts t'a envoyé au tapis deux fois en deux minutes, l'autre soir. Geurts, en plus, tu te rends compte ?

— Le prof m'avait demandé de le laisser faire, dit de Gier.

— Mais voyons !

— Tu ne me crois pas ?

— Mais voyons !

— Écoute, dit de Gier, au judo, la moitié du plaisir consiste à se

laisser envoyer au tapis. C'est comme cela qu'on apprend à tomber. C'est très important de savoir tomber.

— Mais voyons, dit Grijpstra.

— D'accord. Et toi, qu'est-ce que tu vas faire, cet après-midi ?

— Je vais vider quelques chargeurs et ensuite je nettoierai mon pistolet. Après, je demanderai au sergent si je peux tirer deux, trois fois à la carabine et puis je trouverai quelqu'un qui sache lancer un couteau et je m'exercerai jusqu'à ce que je touche la cible. Ensuite je rentrerai chez moi.

— Puisses-tu y passer la nuit, dit de Gier.

Il fit un numéro sur son téléphone.

— Le bateau part à dix heures demain matin, dit-il en raccrochant. Je viens te chercher à sept heures.

— Non, dit Grijpstra. Ils ne prennent pas de voiture sur le ferry et il se peut que nous restions quelques jours sur l'île. On prend le train. Rendez-vous à la gare à six heures et demie.

L'appareil de la K.L.M. amorça sa descente sur Plesman, l'aéroport de Curaçao, et le commissaire s'éveilla. Il était excité comme un enfant et ne cherchait pas à s'en défendre. Il avait toujours aimé voyager mais, à part la Riviera française où, année après année, il passait ses vacances en famille, dans de petites pensions bon marché d'abord, puis dans une villa de location, il ne connaissait le monde que par les livres de voyage qu'il achetait d'occasion chez les bouquinistes de Oude Mans Poort. Juste après avoir annoncé son départ à sa femme, il avait fouillé dans sa bibliothèque pour y trouver tout ce qui pouvait se rapporter à Curaçao. Tandis qu'elle s'affairait à préparer sa valise, qu'elle cherchait son passeport, ses médicaments, il se mit à parcourir un petit volume écrit par un poète qui avait vécu sur l'île.

— Cunucu, dit-il tout haut.

— Pardon, mon chéri ?

— Cunucu. C'est comme cela qu'on appelle l'intérieur du pays, là-bas.

— L'intérieur du pays ?

— Des espaces désertiques, probablement, des cactus, des troupeaux de chèvres. Avant, le pays était couvert de forêts où vivaient des Indiens.

— Ah, dit sa femme tout en pliant une chemise. Qu'est-ce qu'il te faut comme cravates ?

— Pas trop de cravates. Je me demande qui a saccagé les forêts. J'espère que ce sont les Espagnols, ils sont venus sur l'île avant nous, tu sais.

— Et les Indiens ?

— Il n'y en a plus.

— Où sont-ils allés ? dit-elle en comblant les vides de la valise de chaussettes roulées en boule.

— Nous les avons exterminés sans doute, nous, ou les Espagnols.

— Ah.

— « Un pays de sauterelles et de prophètes », lut le commissaire. Je me demande ce que cela veut dire.

Il regarda sa femme mais elle ne l'écoutait plus.

Et maintenant il l'avait sous les yeux, ce cunucu : une steppe brunâtre qui s'étendait sur des dizaines de kilomètres. Les buissons d'épineux et les cactus d'un vert pâle semblaient avoir été semés au gré du vent. Un paysage austère. Et puis, tout à coup, la côte apparut : la mer s'écrasait sur les aspérités des roches et les embruns giclaient haut dans le soleil, en rideaux transparents, d'une fraîcheur apaisante. « Que c'est beau, pensa le commissaire, il faut absolument que je voie cela. Le mieux sera de louer une voiture. »

Une route, étroit ruban de goudron, suivait la côte. Les voitures étaient peu nombreuses. L'avion achevait sa descente : on distinguait les détails. Un Noir à califourchon sur un âne. Un aéroport, aussi, où étaient alignés de vieux bombardiers. Il se souvenait les avoir vus en service, pendant la guerre et, à la façon dont ils étaient marqués aux ailes, il reconnut qu'ils étaient hollandais. Des bombardiers hollandais sur une île des Caraïbes. Il hocha la tête. Mais il en aurait fallu davantage pour doucher son enthousiasme. Toutes ces images lui feraient un album de souvenirs à évoquer le soir, dans son jardin à Amsterdam, cela l'aiderait à oublier ses jambes. C'est alors qu'il s'aperçut qu'il n'avait plus mal. Il ne ressentait plus aucune douleur, pas même cette petite crispation électrique dans ses os qui ne l'avait pas quitté depuis cinq ans. Il était stupéfait. Il se vit, habitant sur l'île, dans une petite maison ou même une cabane en adobe comme celle qu'il venait de voir dans le cunucu. Il s'assierait à l'ombre d'un arbre pour fumer un cigare, libéré de toute souffrance. Mais tout à coup la petite crispation revint et il haussa les épaules.

« Silva », dit l'homme en serrant la main du commissaire comme s'il craignait de la briser. Il était grand et bronzé. « C'est un honneur pour nous de vous recevoir ici. Il y a longtemps que je n'ai pas serré la main d'un officier de police hollandais. Avez-vous fait bon voyage ? »

Le commissaire sourit et marmonna les politesses d'usage. La scène se passait au bar de l'aéroport.

— Un genièvre ? demanda Silva. Ou peut-être un rhum, pour vous dépayser ?

— Vous produisez du rhum à Curaçao ?

« Deux daïquiris », dit Silva au barman.

— Non, ici nous ne produisons rien du tout. C'est du rhum de Jamaïque, il arrive en tonneaux, sous forme de gelée et nous lui ajoutons de l'eau pour le liquéfier. À votre santé.

Le commissaire prit une gorgée et fit claquer ses lèvres ; le cocktail glacé se laissait boire. La crispation dans ses jambes avait à nouveau

disparu. Il avait envie d'en parler à Silva dont il se sentait tout à coup très proche.

— Silva, c'est un nom portugais, n'est-ce pas ?

— Oui. Il y a beaucoup de noms portugais ici, des noms espagnols aussi, et anglais. Mais je suis hollandais. Je suis né ici mais j'ai fait mes études en Hollande et, contrairement à la plupart des gens, je suis revenu.

— Vous vous plaisez ici ?

— Oui, j'aime cette île, toute sèche et si aride.

Le commissaire buvait son rhum par petites gorgées en regardant ce grand type éclatant de santé et qu'il n'arrivait décidément pas à situer. Malgré ses yeux bleus et ses cheveux châains, il lui semblait complètement exotique. Et pourtant c'était un type d'homme qu'il connaissait. En tout cas, il avait bien l'allure d'un policier.

— Sèche ? s'étonna-t-il. Mais la mer est partout.

— Oui, il y a la mer, dit Silva. Elle est là, qui grignote sans fin les fondations de l'île. La roche a la forme d'un champignon, elle repose sur une tige qui ne cesse de s'amincir. Un jour la tige cassera et nous nous noierons tous. Mais par « sèche » j'entends que rien ne pousse, chez nous, à part quelques hôtels et quelques raffineries. Les touristes et les employés des compagnies pétrolières viennent ici pour dépenser leur argent et nous, nous nous laissons vivre, nous buvons un petit rhum, nous perdons un peu d'argent au jeu, nous disons du mal de notre prochain, mais gentiment, sans plus. Et le temps passe.

Le commissaire se mit à rire.

— La belle vie, en somme.

Silva parut enchanté de sa réaction ; il posa sa main sur le bras du commissaire :

— Je croyais que les Hollandais ne supportaient pas cette attitude devant la vie.

— En fait, si, mais nous n'avons pas le courage de l'admettre. Mais vous êtes hollandais vous-même.

— Hollandais des îles, c'est une race à part.

Un agent apporta la valise du commissaire qui écarquilla les yeux à la vue de son uniforme. Silva remarqua sa réaction.

— Cet uniforme vous est familier ?

— C'est le même que le nôtre, exactement, dit le commissaire, stupéfait ; je pensais que vos policiers seraient en kaki et en short.

— J'en ai un comme le sien à la maison, dit Silva.

— Eh bien moi aussi, dit le commissaire, ravi de partager son vestiaire avec la Sécurité de Curaçao.

Le paysage qu'on voyait défilier depuis la voiture n'avait, lui, rien à voir avec les verdoyantes prairies de Hollande. Une ligne de collines trapues et arides barrait l'horizon. Ils virent de tout jeunes enfants noirs qui gardaient un troupeau de chèvres.

— Nous appelons les chèvres les « cabryts », elles donnent un très bon lait dont on fait un fromage meilleur encore, d'un goût un peu particulier, évidemment. Le lait de vache est cher, ici, c'est une boisson de macamba.

— Qu'est-ce que c'est, macamba ?

— Un macamba est un Hollandais, un Blanc de Hollande, c'est quelqu'un qui ne parle pas le papiaminto, le patois local, un mélange de plusieurs langues.

— Je suis un macamba, dit le commissaire, et je n'en savais rien.

L'agent se mit à rire.

— Il n'y a pas de quoi s'en vanter, monsieur, dit-il.

— C'est une insulte ?

— Presque, dit Silva. Les vrais Hollandais ne sont pas très populaires, ils sont les seuls à gagner de l'argent, ici.

— Mais vous, on vous accepte ?

— Je suis un insulaire. Je suis né ici, j'ai été élevé au lait de cabryt et au rhum, je parle la langue de l'île. Si je ne comprenais pas les gens du peuple, je ne résoudrais jamais un seul crime.

— On vous donne beaucoup de travail ?

— Non. L'île est petite et très peuplée. Chacun est au courant de ce qui se passe chez le voisin. Il y a des bagarres, des vols, cela ne va pas beaucoup plus loin. Mais l'île est sous pression et nous vivons jour après jour dans le danger d'une explosion. Vous savez, à une époque, Curaçao était un centre de trafic d'esclaves et il en restera toujours quelque chose. Il y a trop de pauvreté, trop de diversité raciale et le contrôle est insuffisant.

— Je comprends, dit le commissaire.

Il pensait à ce que l'île avait dû être à l'arrivée du premier vaisseau espagnol. Une immense forêt, s'il fallait en croire ses livres. « Encore nous, se dit le commissaire, l'homme est une plaie, décidément, la terre serait si belle s'il n'y était pas apparu. »

Ils entraient à Willemstad par le nord. La ville, avec ses maisons entourées de jardins, offrait une impression accueillante. Pour la

première fois de sa vie, le commissaire se trouvait en face de bâtiments du dix-septième, typiquement hollandais, mais peints en rose, en jaune ou en vert pistache.

— Quelle jolie ville, dit-il.

Il avait l'air si sincère que Silva sourit et posa sa main sur son bras. « Voilà qui plairait à de Gier, pensa le commissaire, les gens vous prennent par le bras pour un oui ou pour un non. Décidément cela me convient très bien. »

— Je vous amène à un hôtel qui se trouve près de mon bureau, à Punda, de l'autre côté du port. Vous aurez tout loisir de prendre un bain, de vous reposer ou de manger un morceau, si vous avez faim. Nous nous verrons dans la soirée, ou demain matin, si vous préférez.

Le commissaire referma la porte derrière le grand Noir souriant qui avait monté sa valise et un plateau. Il était libre comme l'air, pensa-t-il, il irait voir Silva le lendemain matin. Pour ce soir, il pouvait oublier l'affaire Van Buren. De toute façon, il avait l'intention de rester plusieurs jours sur cette île mystérieuse, aboutissement tardif de ses voyages imaginaires. Par la fenêtre, il voyait le quai éclairé par des réverbères et, entre deux voitures, les silhouettes des schooners sagement alignés. Il était loin de ses habitudes. Il avait le sentiment d'être dans une autre vie. Cette île, ce rocher aride, comme l'avait appelée Silva, fragment de terre léché par une mer tropicale, n'avait rien de commun avec les paysages qu'il connaissait, épais et verdoyants, écrasés par un ciel bas et dont il n'aurait pas pu dire, après plus de soixante ans, s'il les aimait ou s'il les détestait. Il se sentait tout proche de l'explication finale. Il souriait, en massant ses jambes qui, décidément, ne lui faisaient plus mal. Le secret de la vie. Il n'était pas encore parvenu à le découvrir, il savait que ce serait effroyable mais il n'avait pas peur.

Il se leva pour éteindre le climatiseur dont le bourdonnement l'énervait et il ouvrit les fenêtres. Sur le quai, les voitures passaient maintenant moins nombreuses ; on entendait les marins qui s'interpellaient à voix forte, en espagnol. Certains se querellaient : « La vaina ! No joda, hombre ! Santa Purissima ! » Des jurons, sûrement, mais quelle musique ! Les deux derniers mots avaient été criés d'une voix aiguë, éraillée ; ils signifiaient probablement « très Sainte Vierge ». Un homme, écrasé de rhum et de fatigue, revenait d'une journée passée au large et il invoquait sa mère. « Notre mère à tous, pensa le commissaire, ma mère, mère du roc et mère du marais. Sainte protectrice du marin comme du vieux renard que je suis. » Dans l'esprit du commissaire il ne faisait aucun doute que le renard retrouverait sa proie. La mort de Maria Van Buren serait vengée ; l'ordre troublé serait rétabli. On ne pouvait quand même pas laisser

les gens trucidier leurs concitoyens à coups de poignard dans le dos. Le commissaire soupira. D'une main il remuait son café et de l'autre il cherchait ses cigares, ses gestes avaient quelque chose de mécanique. L'affaire Van Buren le touchait-elle vraiment ? Oui, décida-t-il, quelque chose en lui y était sensible.

Les bruits de la rue s'estompaient et il reconnut le clapotis des vagues contre les coques des bateaux. Il repensa à cette mer qui sapait doucement les fondations de l'île. Chez lui, c'est contre les digues qu'elle cognait comme si elle attendait, avec toute la patience du monde, le jour où elle pourrait reprendre possession des terres au profit des myriades de créatures qui l'habitaient. Les requins, les tortues, les dauphins deviendraient de nouveau les citoyens d'Amsterdam. Les immeubles, les rues et les ponts seraient incrustés de milliers de coquillages, les arbres et les plantes ondoieraient au gré des flots, toute une faune aquatique circulerait par les vitres brisées des fenêtres.

Il se leva pour refermer les fenêtres et mettre le climatiseur en marche puis il fit couler un bain. Un instant plus tard il trempait jusqu'au menton, fumant tranquillement un cigare. La cérémonie du bain terminée, il se glissa entre les draps, éteignit la lumière et, au beau milieu d'un soupir, se laissa choir dans le trou noir du sommeil.

Il eut l'impression de se réveiller aussitôt après mais il avait dormi huit heures. Il se rasa, s'habilla et descendit à la salle à manger. Il portait un costume de chantoung qu'il avait acheté avec sa femme en prévision de leurs vacances en France.

La salle à manger était vide. Le commissaire dévora un énorme petit déjeuner : café, œufs au bacon, petits pains et fruits. Lorsqu'il eut fini, il avait encore plusieurs heures devant lui avant son rendez-vous avec Silva. Dans le jardin de l'hôtel, le gros employé souriant jouait avec un petit chien, il lui parlait en papiamiento. Les murets étaient couverts de plantes grimpantes dont les branches étaient lourdes de fleurs colorées. Le violet sourd du bougainvillée contrastait avec les jaunes, les rouges et les bleus éclatants des autres fleurs. Il sortit, traversa le quai et s'arrêta pour regarder les étalages de légumes que les marins des schooners avaient disposés avec goût sous des auvents de toile. Un Indien lui vanta la fraîcheur de ses choux.

— Non, merci, dit le commissaire en anglais, voyez-vous, j'habite à l'hôtel. Et vous, d'où êtes-vous ?

— Colombie, répondit l'Indien en faisant un geste en direction du large.

— Ah. Vous avez un beau bateau.

L'homme lui rendit son sourire.

— Attends, dit-il en courant à son bateau.

Il revint avec un paquet de cigarettes qu'il tendit au commissaire.

— Cigarettes de mon pays. Bonnes cigarettes. Tabac avec du sucre. Tu aimes ?

Le commissaire prit le paquet et l'examina. On y voyait une tête d'Indien Peau-Rouge et, au-dessous, le mot « Pielroja ».

— Combien ?

— Non. Cadeau. Pour toi.

Le commissaire empocha le paquet, serra la main de l'Indien et s'éloigna à pas lents. « Santa Purissima, pensait-il, très sainte Mère, deux de tes enfants se sont reconnus. » Il passa le pont qui reliait les deux parties de la ville ; à sa droite des yachts tout blancs, des pétroliers et des petits bateaux à vapeur déglingués étaient amarrés côte à côte, dans des eaux aussi calmes que celles d'un lac. En face, c'était le quartier commerçant. Il n'était pas encore neuf heures. Les marchands juifs avaient déjà ouvert et attendaient le client, le visage emperlé de sueur. Certains se promenaient dans la rue, non loin de leur échoppe. Il s'arrêta devant un étalage de boîtes de conserve, tout ici semblait venir des États-Unis.

— Bonjour, dit le marchand. Qu'est-ce que je peux vous offrir, aujourd'hui ? J'ai des fraises au sirop et de la crème fraîche en boîte. C'est votre femme qui serait contente si vous rapportiez ça pour le déjeuner.

— Ma femme est en Hollande, dit le commissaire, je ne suis ici que pour quelques jours.

— En Hollande... Ah, là-bas vous en avez comme vous voulez, des fraises. Je suis mal tombé. J'ai des robes en batik, elles viennent de Singapour, vous connaissez la taille de votre femme ?

Le commissaire choisit une robe. C'était cher mais, bien qu'il n'ait fait aucune réflexion, le marchand lui fit une réduction de dix pour cent.

— D'où êtes-vous ? lui demanda-t-il.

— Je suis polonais. Je suis arrivé ici pendant la guerre.

— Pendant la guerre ? Après la guerre, vous voulez dire ?

— Non, pendant la guerre. En 1941. Nous étions tout un groupe de familles juives à bord d'un bateau et personne ne voulait de nous. Finalement, arrivés ici nous n'avions plus ni fuel ni argent et on nous a laissés débarquer.

Le commissaire hocha la tête.

— Et vous êtes heureux, ici ?

Le marchand faisait son paquet avec des gestes cérémonieux.

— Oui, je suis heureux. Je suis en vie. Je gagne de quoi manger. Et vous, que faites-vous ?

— Je travaille pour le gouvernement.

— Ah, ça c'est bien. Travailler pour le gouvernement, c'est toujours une bonne chose, surtout en Hollande. Vous avez un bon gouvernement, à ce qu'il paraît. Vous avez de la chance.

— Oui, dit le commissaire en glissant le paquet sous son bras. Merci. Et bonne journée.

— Shalom, répondit le marchand.

— Shalom, cela veut dire « paix », n'est-ce pas ?

— Oui, paix. Paix tout au long de votre chemin.

« Sainte Mère, pensa le commissaire, n'en faites pas trop, voulez-vous ? Encore une rencontre avec l'un de vos enfants et je fonds en larmes. »

Il arriva à hauteur d'une église et entra. À l'autel, un prêtre en robe noire s'affairait. Au-dessus de lui une Vierge en plâtre peint en bleu et rose regardait les fidèles d'un œil vide.

« Et dire, Sainte Mère, que c'est comme cela que nous vous voyons. » Il resta cinq minutes, plongé dans une profonde méditation puis il sortit. À l'autel, le prêtre s'était retourné. Il avait vu un vieil homme en costume de shantung, un paquet sous le bras et il avait reconnu les signes d'une foi qu'il éprouvait souvent lui-même. La veille il s'était saoulé et avait perdu au poker une partie de son maigre salaire. Mais c'était un bon prêtre.

Dans la rue, une grosse femme aborda le commissaire.

— Les numéros, mister ?

— Non, madame, merci.

— Vous ne jouez pas les numéros ? Ah, Macamba, mais les numéros portent bonheur ! La chance est avec vous, aujourd'hui, vous allez gagner beaucoup d'argent et vous pourrez aller au Campo dénicher une jolie fille comme moi.

— Au Campo ?

La femme fut secouée d'un gros rire.

— Vous ne connaissez pas Campo Alegre ? Le quartier des filles, le paradis de Curaçao ? Depuis combien de temps êtes-vous donc ici ?

— Je suis arrivé hier.

— Eh bien il n'y a pas de temps à perdre.

Le commissaire lui donna deux florins et, ensemble, ils décidèrent d'un chiffre que la femme inscrivit dans son carnet avec un vieux bout de crayon. Puis il lui tira son chapeau et la femme lui serra le bras en signe d'adieu. Elle avait de la poigne et le commissaire se frotta le bras à la dérobée. « C'est une manie, chez eux, pensa-t-il, si ça continue je vais être couvert de bleus. »

Il refit le chemin en sens inverse, flânant, serrant son paquet dans ses bras. Il s'arrêta pour boire un café et un jus d'orange. Il s'assit sur un siège de rotin, sur le trottoir, fuma un cigare en massant ses jambes qui, décidément, ne lui faisaient plus du tout mal. Il se demanda ce que sa femme dirait s'il proposait d'aller vivre sur l'île. Enfin, il se retrouva devant son hôtel, monta dans sa chambre, prit une douche et se rhabilla.

— Bonjour, dit Silva en posant doucement sa main sur le bras du commissaire. Comment avez-vous passé cette première nuit sous les tropiques ?

— J'ai très bien dormi, merci. Et j'ai même fait une promenade, ce matin.

— Ce doit être extraordinaire de voir cette île pour la première fois. Où êtes-vous allé ?

Le commissaire raconta les rencontres qu'il avait faites.

— Eh bien, vous n'avez pas perdu votre temps. Et l'Indien vous a donné un paquet de cigarettes ? Ça par exemple ! En général ils ne pensent qu'à nous extorquer le plus d'argent possible. Ils nous vendent leurs légumes à des prix astronomiques, ils savent bien que nous ne pouvons pas en produire ici. Puis ils hissent les voiles et ils rentrent chez eux en se fichant de nous. Et vous, vous avez réussi à vous faire offrir des cigarettes !

Le commissaire lui tendit le paquet.

— Pierlroja, lut le policier. Ce sont d'excellentes cigarettes. J'ai souvent conseillé aux commerçants d'en vendre mais ils préfèrent les marques américaines qui ont toutes le même goût.

— Gardez-le. Je ne fume que le cigare.

— Non, dit Silva en lui rendant le paquet, vous le montrerez à vos amis en Hollande. Moi j'en achète quand je vais en Colombie. C'est très gentil à vous, merci. Bien, reprit-il, mais c'est de Maria Van Buren que nous voulons parler. Maria Van Buren, née Maria de Sousa et morte assassinée.

— Oui.

— Je suis content que vous soyez venu. C'est un drôle de moyen de communication, le téléphone, surtout quand on ne connaît pas la personne qui est au bout du fil. Et puis cette île, ici, c'est un tel chaos... Mais maintenant que nous voilà l'un en face de l'autre, je pense que cela va être plus facile.

— Je vous écoute, dit le commissaire.

— Eh bien, dit l'inspecteur Silva, je vais vous dire ce que je sais. Des choses que je sais depuis longtemps et d'autres que je viens d'apprendre. Mais rien ne dit que tout cela vous soit d'une utilité quelconque.

Le commissaire frissonna.

— Vous n'avez pas attrapé froid, au moins ? s'inquiéta Silva. Ce climatiseur, c'est agréable, bien sûr, mais d'un autre côté c'est dangereux. Vous n'arrivez pas à la meilleure saison. Dehors c'est le sauna et ici, dans les bureaux, il fait presque trop frais. Je vais baisser le thermostat.

— Non, non, s'empessa de répondre le commissaire, ne changez rien pour moi. En fait, il y a longtemps que je ne me suis senti aussi bien. Mais vous avez raison, j'ai dû frissonner à cause de la différence de température.

— Bon. Revenons à Maria de Sousa. Cela ne va pas être simple, voyez-vous, sur notre isla – nous disons « isla », c'est un mot espagnol – il passe des courants très divers, qui se mêlent, se confondent et créent un climat particulier, une ambiance très caractéristique.

Il se tut un instant.

— Pour commencer, disons qu'ici tout le monde connaît tout le monde. Il se trouve que je connaissais Maria personnellement mais si cela n'avait pas été le cas, si nous n'avions pas été présentés, si nous n'avions pas été aux mêmes soirées, fréquenté les mêmes plages, je l'aurais connue de nom. Et elle, de son côté, aurait su qui j'étais. Si vous aviez parlé de moi, à Amsterdam, elle aurait eu des quantités de choses à vous raconter, vraies et exagérées. Vous savez, ici, il faut toujours que nous en rajoutions.

— Oui, dit le commissaire.

— La famille de Sousa est une famille très en vue. Le père est dans les affaires, légalement, j'entends. Il est propriétaire d'une maison de gros. Il fait aussi de la contrebande, ce qui, ici, est légal tant qu'il ne s'agit pas d'armes ou de drogue. Le café nous arrive de Colombie, hors taxe, dans des sacs marqués « produit de Curaçao » ; nous serions bien incapables de cultiver du café, évidemment, rien ne pousse, ici, à part des épineux, des cactus, quelques figuiers, à la rigueur, sur les anciennes plantations, là où le sol repose depuis des années. Le café

est revendu à des prix très compétitifs mais les commerçants de l'île y gagnent parce qu'ils restent en deçà des tarifs d'exportation sud-américains. Les contrebandiers colombiens y gagnent aussi puisqu'ils ne paient pas de taxes et que nous leur achetons plus cher que ne le ferait leur propre gouvernement. Mais nos commerçants sont malins : ils paient en nature, et les contrebandiers rentrent chez eux avec des cargaisons de whisky et de cigarettes.

— De sorte que le marché avantage les deux partis et que personne n'enfreint de lois, de lois locales, en tout cas.

— Exactement. Certains commerçants se sont considérablement enrichis à ce jeu.

— M. de Sousa a-t-il beaucoup d'enfants ?

Silva sourit.

— De sa femme, il a eu trois filles.

— Il a d'autres enfants ?

— Oui, il en a d'autres. Un homme de sa condition a des maîtresses, certaines vivent dans des huttes en adobe, dans le cunucu, et d'autres dans les quartiers chics de Miami.

— Continuez, je vous en prie. Je vous ai interrompu.

— Les filles de M. de Sousa sont belles et elles n'ont eu aucun mal à trouver des maris qui aient l'approbation du papa. C'est Maria qui s'est mariée la dernière, elle a épousé un ingénieur, un Hollandais de Hollande. Pendant un an, à peu près, il a essayé de faire tourner une petite usine sur l'île mais il a fini par laisser tomber. Il avait des problèmes d'emploi, les gens ici ne sont pas des travailleurs exemplaires, et puis nous importons des textiles d'un peu partout dans le monde. Les actionnaires de la compagnie pour laquelle il dirigeait l'usine lui ont demandé d'arrêter. M. de Sousa n'était pas très content mais il n'y pouvait rien ; Maria et son mari partirent alors pour la Hollande. Au bout d'un temps elle divorça sans pour autant se remarier. Des rumeurs nous parvenaient : elle vivait, semblait-il, de façon immorale. Mais tout cela se passait si loin... Elle venait sur l'île deux fois par an, son père allait la chercher à l'aéroport et elle habitait chez lui. Pour le père, la distance n'excusait rien, il lui en voulait terriblement, c'est à peine s'il lui parlait. Un jour la querelle éclata, il la traita de « puta » et lui interdit sa maison. Mais elle continua à venir sur l'île, elle descendait à l'hôtel où vous êtes.

Le commissaire frissonna à nouveau et Silva se leva.

— Attendez, dit-il, je vais vous chercher un thé bien chaud avec un rien de rhum et quelques gouttes de citron.

Le commissaire en profita pour regarder par la fenêtre : juste en dessous était amarré un petit cargo vénézuélien assez crasseux. Seule la largeur du quai le séparait des locaux de la police. Un vieil homme avec une barbe d'un blond jaune et une casquette toute déchirée se trouvait sur le pont ; il leva la tête. Lorsqu'il vit le commissaire il se mit à crier quelque chose et à brandir un poing menaçant puis il disparut dans la cabine et la vieille cheminée du bateau cracha un nuage de fumée épaisse et noire qui boucha toute la vue.

— Voilà votre thé, dit Silva.

— Il y a quelqu'un qui a levé le poing lorsqu'il m'a vu, un vieil homme avec une barbe jaune.

Silva se mit à rire et regarda à la fenêtre.

— Ah, le vieux saligaud, il recommence ! Il a dû vous prendre pour moi. Un jour, il faisait des siennes dans un bar huppé de l'île et nous l'avons épinglé. Pour protester il a cassé une bouteille sur le crâne d'un sergent, alors nous l'avons gardé un peu à l'ombre. Depuis lors il se débrouille pour mouiller toujours à cet endroit, il croit nous enfumer. Il ne sait pas que nous avons l'air conditionné. C'est un type très agréable quand il n'est pas saoul.

— Mais il y va un peu fort, avec sa fumée...

— Oh, dit Silva, si ça peut lui faire plaisir... Parfois c'est moi qui cours jusqu'à son bateau et qui le menace de mon poing.

Le commissaire se mit à rire, le nez dans sa tasse.

— Elle vous plaît, mon histoire ?

— Énormément.

— Je suis bien content de vous faire rire. Pour revenir à Maria : malgré la rupture avec ses parents, elle continuait à venir. Je dois dire que je comprenais le point de vue de son père : les femmes qui quittent l'île s'émancipent, c'est un mauvais exemple pour celles qui restent. Ici, il n'y a pas de milieu entre une femme irréprochable et une putain. La mère est quasiment l'objet d'un culte, quant au père il fait ce qu'il veut. Non seulement Maria avait divorcé mais elle ne s'était pas remariée. Elle était belle, elle était cultivée, pourquoi ne se remariait-elle pas ?

— Je comprends, dit le commissaire.

— Je pensais que peut-être elle avait un amant sur l'île, mais je me trompais. J'ai pris des renseignements à l'hôtel et elle était toujours seule dans sa chambre. D'ailleurs, dans un hôtel comme celui-ci, elle n'aurait probablement pas pu faire monter quelqu'un, c'est là que nous recevons les personnages de marque, comme vous-même.

— Très flatté, dit le commissaire.

— Comment était votre thé ? demanda Silva en souriant.

— Délicieux.

— Vous en voulez un autre ?

— Volontiers.

Silva sortit et le commissaire retourna à la fenêtre. Le vieux marin faisait les cent pas sur le pont de son bateau. Le commissaire lui fit bonjour de la main. Barbe d'or rentra précipitamment dans sa cabine mais au lieu de lancer son nuage de suie il ressortit avec une paire de jumelles. Le commissaire attendit, l'autre abaissa ses jumelles et fit un signe hésitant ; mais lorsque Silva apparut à la fenêtre sa main redevint un poing menaçant.

— Laissons-le tranquille, dit Silva. Un de ces jours il aura une attaque ou une crise de delirium. L'année dernière il a débarqué chez nous, en bas, en hurlant que tous les crabes de l'île lui couraient après.

— Pauvre vieux, dit le commissaire en se rasseyant.

— Oh, il n'est pas à plaindre. Il a bien roulé sa bosse sur la mer des Caraïbes. Il refuse de vieillir, vous avez vu, il se teint la barbe. Je l'aime bien. Il me manquera quand il ne sera plus là. Maria aussi le connaissait. Je les voyais parler ensemble, parfois, il n'a pas dû manquer de lui proposer une balade en bateau mais je ne pense pas qu'elle ait jamais accepté. Les types de son équipage sont tous plus dingues les uns que les autres.

— Et donc Maria n'avait pas d'amant.

— Pas ici, non. Lorsque j'ai su que vous veniez j'ai demandé à mes détectives de faire une enquête et d'après eux elle venait pour deux raisons : elle avait le mal du pays et elle venait voir Shon Wancho.

— Ah, dit le commissaire.

— Pas pour la raison que vous pensez. Shon Wancho est un vieux Noir, il a bien soixante-dix ans. Maria n'était pas complètement blanche elle-même, la plupart des gens sont métissés ici. Moi, par exemple, je ne suis pas blanc.

— Vous ?

— J'ai l'air blanc, je sais, mais vous remarquerez que mes cheveux sont assez crépus ; ma sœur est bien plus foncée que moi. Vous connaissez les lois de la nature, les chromosomes ont leurs caprices. Maria était plus foncée que ses sœurs. Shon Wancho, lui, est vraiment noir. C'est quelqu'un d'important sur l'île, on le craint et on le respecte. D'ailleurs c'est pour cela qu'on ne l'appelle pas Wancho mais *Shon Wancho*, c'est le « Don » espagnol.

— C'est un sorcier, dit le commissaire.

D'étonnement, Silva frappa du poing sur la table :

— Comment savez-vous...

Au lieu de répondre le commissaire sortit de sa poche un objet enveloppé dans du papier d'aluminium qu'il déballa avec soin. Il sortit les racines de mandragore et les posa sur le bureau de Silva qui chaussa ses lunettes.

— Est-ce que vous savez ce que c'est ?

— Non. Je vois bien que ce sont des racines mais je n'en ai jamais vu de semblables. C'est incroyable, on dirait des poupées humaines. Cette petite ramification ressemble à un pénis, là ce sont les jambes et là la tête et les bras. Des petits êtres poilus. Ils ont même des cheveux sur la tête et ces deux taches noires, on dirait des yeux.

Il se signa.

— Je les trouve moi aussi inquiétantes, dit le commissaire. Elles viennent de la péniche de Maria Van Buren. Elle avait aussi des plantes, des herbes de magie qu'elle cultivait dans des pots, à ses fenêtres. Ces racines sont celles de la mandragore, elles étaient censées avoir une action très puissante, en sorcellerie.

— Vous soupçonnez Maria de sorcellerie ?

— Nous ne la soupçonnons pas, la sorcellerie n'est pas un crime. Ce ne serait pas la première fois que nous aurions affaire à quelqu'un qui pratique la magie noire. Il nous arrive de trouver des poupées percées d'épingles, des collections de cheveux tombés ou de rognures d'ongles. C'est peut-être plus fréquent dans cette partie-ci du monde mais cela risque de revenir à la mode en Europe. C'est un domaine qui fascine certains et, à bien des égards, le culte de la drogue se rapproche de la magie noire.

— Des racines de mandragore... Je n'ai jamais entendu parler de cette plante.

Le commissaire répéta à Silva ce qu'il en savait.

— Quelle histoire macabre, dit l'inspecteur. En tout cas vous dites juste, Shon Wancho est un sorcier. Il vit seul, dans une hutte en adobe, à l'extrême nord du pays, près de Wespunt. Il ne bouge quasi jamais de chez lui mais les gens vont le voir.

— Vous le connaissez ?

— Oui, un peu. J'ai été chez lui un jour, nous avons eu un meurtre dans ce coin de l'île et je voulais savoir s'il avait vu quelque chose. Il ne savait rien. Le lendemain le meurtrier s'est rendu de lui-même, il avait tué en état d'ivresse.

— Quel effet vous a-t-il fait, ce Wancho ?

Silva passa ses mains sur son visage.

— Il m'a plu, oui, il m'a vraiment bien plu. Il a un visage calme, serein. Pour vous dire la vérité, il m'a beaucoup impressionné et il m'arrive souvent de penser à lui.

— Vous ne pensez pas que c'est quelqu'un de malfaisant ?

— Non, loin de là. Je dirais que c'est un homme qui se connaît et qui, par conséquent connaît les autres. C'est Socrate qui a dit cela, je crois. « Connais-toi toi-même. » Je tiens Shon Wancho pour un sage.

— Et Maria allait le voir ?

— C'est ce que mes hommes m'ont rapporté. À chacun de ses séjours ici elle louait une voiture et elle passait toutes ses journées là-bas. Elle quittait l'hôtel après le petit déjeuner et elle rentrait au coucher du soleil. Je ne sais pas ce qu'elle faisait, là-bas. Seul Shon Wancho pourrait nous le dire. Il vit près de la mer, derrière une barrière de rochers, et personne n'oserait aller l'espionner.

— Alors, dit le commissaire, je devrai y aller.

— C'est peut-être une bonne idée.

— Je pense aussi au père de Maria. Il sait que sa fille est morte, je suppose ?

— Nous l'avons prévenu.

— Il sait qu'elle a été assassinée ?

— Oui. Il était bouleversé, et il s'en cachait.

— J'irai le voir aussi. Je prendrai une voiture de location.

— Non, dit Silva, je mettrai une voiture de la police et un chauffeur à votre disposition.

— Donnez-moi plutôt une carte de l'île. Je verrai mieux le pays si je cherche mon chemin.

— Comme vous voudrez. Je vais vous accompagner au garage, nous vous donnerons une voiture banalisée.

À la gare centrale d'Amsterdam, Grijpstra avait éclaté de rire en voyant arriver de Gier tout encapuchonné dans un gros duffel-coat bleu marine, étui de jumelles en bandoulière. Mais maintenant le sergent était accoudé au bastingage, bien protégé par ses vêtements, tandis que le vent traversait le mince imperméable de Grijpstra et menaçait à tout moment de faire envoler son chapeau.

— C'est magnifique, dit de Gier en contemplant les vagues basses et changeantes.

L'eau était grise comme le ciel. À l'horizon une ligne verte annonçait Schiemionnikoog : les digues recouvertes de végétation, barrière artificielle destinée à protéger les riches pâturages de la partie sud de l'île, tiraient un trait sur les flots peu profonds de la Waddenzee. Des mouettes accompagnaient le bateau, elles glissaient sans effort dans le vent, redressant parfois leur vol à petits coups d'ailes.

— Fait froid, dit Grijpstra. Au printemps, on a plus chaud en ville.

— Nous ne sommes pas en ville, nous sommes ici. Regarde ces oiseaux. Nous allons en voir, là-bas, on dit que Schiermonnikoog est un véritable paradis d'oiseaux.

— Je sais, dit Grijpstra d'un air buté, je connais l'endroit. J'y ai campé avec les enfants, mais c'était en juillet, il faisait meilleur.

— Et ça ne t'a pas plu ?

— Les enfants se sont bien amusés.

— Mais toi ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Trop de monde. Il y avait tellement de tentes, de cabines de plage, de gens à pied et à vélo qu'on se demandait si tout le bazar n'allait pas finir par s'enfoncer dans la mer. Au restaurant il fallait attendre des heures. Il y avait tout le temps du vent, une fois nous avons failli perdre la tente, les cordages ont cassé et elle s'est envolée. Et le sable... On en mangeait, on en respirait, je passais mon temps à me déboucher le nez et les oreilles.

— Les vacances n'ont pas encore commencé, il n'y aura pas de

problème.

Grijpstra regardait l'île d'un œil mauvais. Il s'était mis à pleuvoir.

— Tu ne ressembles pas beaucoup à un amateur d'oiseaux, tu n'as pas une casquette ? Ici personne ne porte de chapeau.

— Non, oui, dit Grijpstra d'un air coupable. Mais je vais mettre mon chapeau dans mon sac, de toute façon, je n'arrive pas à le garder sur ma tête. Là-bas je trouverai peut-être un manteau comme le tien.

— Tiens, je croyais qu'il était ridicule, mon duffel-coat ?

— Il est ridicule, mais j'avais oublié le coup des oiseaux.

— Ce n'est pas bien grave, dit de Gier d'un ton conciliant. Tu t'y connais, en oiseaux ?

— Euh, il y a les mouettes...

— C'est un commencement. Quoi d'autre ?

— Les cygnes.

— Il n'y a pas de cygnes par ici.

— Les hirondelles. De toute façon, qu'est-ce que ça peut faire ? Si nous rencontrons des spécialistes ils seront ravis de faire étalage de leurs connaissances et il suffira d'être d'accord avec tout ce qu'ils diront. Et toi, tu t'y connais ?

— Oui, oui, dit de Gier. J'ai même un livre sur le sujet, je l'ai regardé encore hier soir. Nous allons voir des bécasses de mer, elles ont le bec rouge, des foulques de deux sortes, à tête blanche et à tête noire, des malarts...

— Ça va, ça va.

— Comment, ça va ?

— Ne te fatigue pas pour moi, je sais ce que c'est qu'un malart, c'est un canard, tout simplement, il y en a sur tous les canaux d'Amsterdam, des malarts, et ils ont des culs gros comme des péniches à force de bouffer le pain qu'on leur apporte.

— Bon, bon, d'accord, tu sais ce que c'est qu'un malart. Et un cormoran, tu sais ce que c'est ?

— Je m'en fiche, répondit Grijpstra dans un éternuement.

— Tu es toujours aussi enrhumé.

— Laisse mon rhume tranquille.

De Gier observa le visage de son ami. Il avait une mine épouvantable, ses traits étaient tirés et ses yeux semblaient profondément enfoncés dans leurs orbites.

— Attends, dit-il.

Il entra dans la cabine des passagers et ressortit avec deux timbales en carton pleines de café au lait et quatre grosses saucisses emballées dans du plastique.

— Tiens, bois ça, dit-il en passant une timbale à son ami, mais fais attention, c'est chaud. Tu n'as rien mangé de la journée, on aurait dû prendre quelque chose dans le train.

Grijpstra regarda son café d'un air rêveur. De petites bulles blanchâtres tournoyaient à la surface.

De Gier vida sa timbale et sortit une saucisse de sa poche.

— Je t'en ai pris deux aussi mais finis d'abord ton café.

Lorsque Grijpstra vit qu'il se mettait à dépiauter sa saucisse il jeta sa timbale par-dessus bord et se pencha pour vomir. Son chapeau s'envola et cette fois il ne fit rien pour le retenir.

De Gier laissa tristement choir sa saucisse dans la mer et suivit des yeux le chapeau de Grijpstra qui sautait dans les vagues.

— Cette fois-ci, il s'en va pour toujours, dit-il. Tu aurais quand même pu éviter de vomir sur ma saucisse.

Grijpstra fut repris de spasmes et de Gier partit s'installer de l'autre côté du bateau où il dévora tranquillement les trois autres saucisses. On arrivait. De Gier alla chercher sa valise et celle de Grijpstra. Les deux hommes se retrouvèrent sur la passerelle.

— Ça va mieux ?

Grijpstra hocha la tête, un pied sur la terre ferme.

— Voilà, dit de Gier, tu y es.

Grijpstra se retourna et fit mine de lui envoyer un coup de poing au menton.

— Écoute, je suis désolé, dit de Gier. Je ne pensais vraiment pas que la vue de ces saucisses te rendrait malade, je croyais que tu avais faim, moi.

— Ça ne m'a pas rendu malade, la tête me tournait un peu, c'est tout.

— Ça ne l'a pas rendu malade, dit de Gier à un homme qui passait à sa hauteur, il a juste un peu dégueulé.

— Ça arrive à tout le monde, dit l'homme, n'empêche qu'il se trouve toujours des gens pour se moquer des autres. Suffit que quelqu'un ait des ennuis pour qu'on se fiche de lui. Ah, les gens ne sont pas bienveillants, au jour d'aujourd'hui.

— Tu vois, tu as un allié, dit de Gier à son ami.

Ils restèrent silencieux jusqu'à ce que l'autobus les ait déposés sur la place principale de la ville. Là, un chauffeur de taxi leur indiqua un hôtel.

Ils prirent une chambre à deux lits et sans perdre un instant, Grijpstra se mit à fouiller dans sa valise. Il en sortit un pantalon de velours côtelé et un gros pull puis il chaussa une paire de vieilles bottes et s'emmitoufla dans un cache-nez.

— Voilà, dit-il.

— Ah, tu es mieux comme ça. Mais il te faut un manteau.

— Va m'en acheter un.

— Je ne saurai pas quoi prendre.

— Mais si, tu es un homme de goût, non ? Et tu connais ma taille. Pendant ce temps-là, je descends faire un petit billard ; j'en profiterai pour téléphoner à l'adjudant. Je lui donnerai rendez-vous ici. Cet après-midi nous pouvons faire un tour sur l'île. Je voudrais voir la maison de IJsbrand Drachtsma et parler avec des gens qui le connaissent. Ensuite nous ferons les choses officiellement. Peut-être réagira-t-il en apprenant que nous sommes venus faire notre enquête jusque chez lui.

— D'accord.

De Gier trouva trois magasins de confection mais aucun ne vendait de duffel-coat. Il se décida pour un ensemble en ciré jaune : veste, falzar gigantesque et surôit à larges bords. Le vendeur promit de reprendre le tout si le client n'était pas satisfait. Puis il alla retrouver son collègue qui jouait au billard dans le bar de l'hôtel, une pièce enfumée et basse de plafond, en compagnie d'un petit homme râblé qui portait un costume bleu luisant aux coudes, une chemise blanche et une cravate étroite.

— Adjudant Buisman. Je suis content de faire votre connaissance, sergent. Grijpstra a beaucoup parlé de vous la dernière fois qu'il est venu en vacances ici.

— Ah oui ? Et qu'est-ce qu'il a raconté ?

— Toutes sortes de choses flatteuses, dit Grijpstra. Tu peux jouer avec nous, si tu veux, mais ne fais pas de trous dans le tapis et n'oublie pas de frotter ta queue au blanc.

— D'accord. C'est à moi de jouer ?

— Vas-y.

De Gier examina la position des boules.

— C'est laquelle ?

— La plus proche de toi.

C'était un coup facile et les deux adjudants s'attendaient à ce que de Gier le sabote. De Gier passa sa queue à la craie et continua d'observer le jeu.

— Allez-y, dit Buisman.

De Gier joua un coup sec et la boule partit toucher la boule rouge de biais et heurta ensuite la boule blanche. La technique n'était pas des plus subtiles mais il avait marqué son point.

Buisman jeta un coup d'œil à Grijpstra.

— Bien, dit Grijpstra, mais tu ne marqueras pas le point suivant.

Cette fois les boules étaient loin les unes des autres ; de Gier passait la queue à la craie d'un air pensif : il allait devoir jouer par la bande. Il essayait de se souvenir de ce qu'il avait appris pendant ses années à l'école de police. À l'époque, il connaissait un type qui lui payait à boire pour jouer avec lui de sorte que, son ami recevant beaucoup d'argent de ses parents, de Gier s'était mis bon gré mal gré au billard.

Il joua et marqua à nouveau un point. Buisman applaudit le coup en tapant par terre avec sa queue de billard et commanda une tournée de genièvre, vieux et bien froid, précisa-t-il.

De Gier marqua un troisième et un quatrième point. Grijpstra commençait à danser d'un pied sur l'autre mais de Gier manqua le coup suivant.

— Pas trop mal, dit Grijpstra, pour quelqu'un qui n'aime que le judo.

— Ach, répondit de Gier d'un ton modeste, c'est une simple question de concentration, non ?

Mais il avait parlé un peu vite et il ne réussit plus que les coups élémentaires. Grijpstra lui envoya une claque sur l'épaule en manière de consolation :

— Tu as eu de la veine, en somme.

L'adjudant Buisman secoua la tête.

— Non, le sergent joue bien, je trouve. Il manque de pratique, c'est tout. Combien de temps restez-vous ?

— Nous ne restons pas longtemps.

Grijpstra décrivit le but de leur visite.

— IJsbrand Drachtsma, dit l'adjudant à voix basse, ça, alors ! Je le

connais bien, vous savez. J'ai été sur son yacht, il nous a déjà accompagnés sur la vedette. Parfois il vient même jouer ici. C'est quelqu'un, sur l'île, il pourrait être maire, s'il voulait, mais il a bien trop à faire par ailleurs. Vous croyez qu'il a quelque chose à voir avec votre affaire de meurtre ?

— La femme qui a été tuée était sa maîtresse.

— Ah oui, bien sûr, à Amsterdam il doit en faire, des conquêtes, là-bas c'est un autre monde. Ici il se promène sur la plage et il lit au coin du feu pendant que sa femme tricote. Elle m'a fait une écharpe, une fois. C'est bien, chez eux, j'y ai été souvent.

Il réfléchit quelques instants en silence.

— Mais vous dites qu'il a un alibi ?

— Oui, répondit Grijpstra.

— Alors, que voulez-vous de plus ?

Grijpstra lui exposa le fond du problème.

— Je comprends, vous avez des soupçons, mais pas l'ombre d'une preuve. Seigneur Dieu, vous pensez vraiment qu'il serait capable d'avoir payé quelqu'un pour tuer une belle femme comme ça ?

— C'est possible.

— Bien sûr, c'est possible, et pourtant... Enfin, vous en savez sûrement plus long que moi. Ici, nous n'avons jamais eu un seul crime, même avec les touristes, et il en vient davantage chaque année. Parfois, ça grouille comme des rats sur une charogne, si nous ne faisons pas attention, ils finiront par emmener tout le sable dans leurs chaussures. Les soirs de pleine lune, ils sont comme fous. Nous organisons des jeux, des parcours de promenade, des concours... tout, pour qu'ils ne restent pas inactifs. Vous trouvez ça drôle, vous, reprit l'adjudant en voyant le sourire de De Gier, mais si vous saviez comme c'était beau, ici, et tranquille, il y avait des oiseaux, des phoques. Il en reste, c'est vrai, mais il nous a fallu dresser des clôtures pour les protéger, poster des gardes un peu partout. Les gens n'y mettent pas de mauvaise volonté, ils parviennent même à faire attention, pourvu qu'on leur demande gentiment, mais si on les lâche d'une semelle ils écraseront le dernier œuf, ils cueilleront la dernière fleur et ensuite ils se demanderont pourquoi l'île devient plus désertique chaque année.

— Oui, je sais, dit de Gier, ce sont les mêmes qui viennent à Amsterdam tous les étés.

— Au moins, vous, vous n'avez rien à craindre pour les immeubles. Dites donc, vous n'avez pas de suspect sans alibi ?

— Si, dit Grijpstra.

Lorsque Grijpstra lui eut décrit la situation, Buisman reprit :

— Je commence à comprendre. C'est vrai qu'il ne manque pas de personnalité, notre IJsbrand, si quelqu'un se mettait en travers de son chemin j'imagine qu'il réagirait violemment. On m'a raconté que pendant la guerre il a ramé jusqu'en Angleterre ; je suppose qu'en affaires il est intraitable, mais lorsqu'il est ici c'est un autre homme, il est aimable, il se laisse vivre. Son père est né à Schiermonnikoog, vous savez, alors il se sent chez lui. Tous les week-ends, en général, il est là ; contrairement à la plupart des gens, il n'a pas la manie du voyage, quand il y a trop de monde sur l'île il va sur son bateau ou bien il reste dans son jardin, à l'abri derrière ses murs.

— Nous ne sommes pas absolument sûrs de son alibi, dit de Gier, il ne repose que sur la parole de deux hommes d'affaires allemands que le commissaire a eus au téléphone.

— La guerre est finie, dit l'adjudant.

— Bien sûr.

— On peut faire confiance aux Allemands, de nos jours.

— Bien sûr.

— Quand la dame a-t-elle été tuée, dites-vous ?

— Il y a eu une semaine hier.

— Nous sommes dimanche, dit l'adjudant, IJsbrand sera chez lui. Il y était le week-end dernier, je me souviens l'avoir vu en ville après le départ du dernier ferry. Il n'a pas pu aller à Amsterdam ce soir-là, nous n'avons pas d'aéroport et à partir d'une certaine heure il n'y a plus moyen de quitter l'île.

— Et son yacht ? demanda Grijpstra. Son yacht ne met sûrement pas plus de temps que le ferry et, une fois à la côte, on est en deux heures à Amsterdam, avec une bonne voiture. Il a une Citroën, il aurait eu le temps de faire l'aller-retour dans la soirée.

— Oui, dit l'adjudant, mais il me semble que son yacht n'est pas sorti. Je demanderai à mon collègue, il avait pris la vedette, ce soir-là. Il faisait beau, je me souviens, il sort souvent, comme ça, pour le plaisir. Évidemment, Drachtsma a pu prendre le bateau de quelqu'un d'autre, n'importe qui lui prêterait un bateau, s'il le demandait.

— Il a pu prendre un bateau sans rien demander à personne, intervint de Gier, le propriétaire n'en aurait rien su.

L'adjudant s'accorda quelques minutes de réflexion.

— C'est possible. Mais ces Allemands disent avoir passé la soirée chez lui, avec lui, votre commissaire a sûrement pris leurs coordonnées et il aura demandé à la police, là-bas, de vérifier leurs

dire. On m'a dit que les rapports avec les polices étrangères étaient bons, à l'heure actuelle.

— Oui, dit Grijpstra.

Buisman commanda une autre tournée et les trois hommes burent en silence.

— Et s'il a effectivement payé quelqu'un pour supprimer cette femme, comment vous y prendrez-vous pour le prouver ? Il faudra bien trouver le type, non ?

— Ce pourrait être quelqu'un d'ici, un ami de guerre, quelqu'un qui aurait eu besoin d'une grosse somme d'argent ou bien qui aurait beaucoup d'admiration pour lui.

— Ah, dit Buisman, il y a le couteau. Un poignard militaire. Je pourrais essayer de savoir qui sait lancer le couteau. Pour l'instant, je n'en sais rien. Les gardes forestiers en ont bien mais je ne pense pas qu'ils sachent les lancer. Nous aussi, nous en avons, en mer un couteau est souvent utile.

— Vous voulez dire, nous qui sommes de la police ? demanda de Gier.

— Non, répondit Buisman en riant, je veux dire, nous autres qui faisons du bateau. J'ai un bateau à moi, vous savez.

— Je ne demanderais pas mieux que vous fassiez cette petite enquête, dit Grijpstra. Il faut bien reconnaître que nous nageons un peu. Au fond, si nous sommes ici, c'est peut-être parce que nous ne savons pas quoi faire, et comme le commissaire était à Curaçao... Il nous fera probablement revenir dès qu'il aura lu la note que nous lui avons laissée.

— Mais oui, c'est ça, dit l'adjudant, offrez-vous donc des petites vacances. Je vais m'occuper de cette histoire de couteau et vous, pendant ce temps-là, vous n'avez qu'à prendre un peu de bon temps. Vous parliez d'observer les oiseaux, tout à l'heure, eh bien vous arrivez au bon moment, c'est la saison des amours. Si vous alliez vous coucher tôt ce soir, je pourrais venir vous chercher demain matin et je vous montrerais des scènes extraordinaires, des choses que jamais vous ne pourriez voir en ville. Qu'est-ce que vous en dites ?

Buisman avait l'air tellement content de son idée que Grijpstra n'eut pas le cœur de refuser. Il fit une tentative désespérée pour s'en sortir :

— Vous devriez emmener mon ami ; justement, sur le ferry, il me disait comme il aimait les oiseaux. Je vous retrouverais dans l'après-midi, je suis un peu enrhumé, rappela-t-il dans une petite toux sèche.

— Non, non, protesta de Gier, tu viens aussi. Avec un peu de chance on verra des malarts.

— Mais oui, venez, dit Buisman en se levant, des malarts, on en voit partout, mais il y a d'autres oiseaux, très rares, que j'aimerais vous montrer. Allez, à demain.

— À quelle heure viendrez-vous ? demanda Grijpstra sans beaucoup d'entrain.

— Tôt. Il faut partir tôt, sans quoi on ne voit rien. Je serai ici à trois heures et demie pétantes, je vous attendrai dehors. Habillez-vous chaudement. Vous avez des jumelles ?

De Gier hocha la tête.

— Et vous, Grijpstra ?

— Non, articula Grijpstra, je n'ai pas de jumelles.

— Ça ne fait rien. J'en prendrai une paire au poste. Elles sont un peu lourdes mais elles sont meilleures que les miennes. Il faudra que vous y fassiez attention parce qu'elles coûtent une fortune. Bon. À demain, alors, passez une bonne journée.

— Et merde ! râla Grijpstra quand la porte se fut refermée. Merde et trois fois merde. Qu'est-ce que je t'ai fait ? Tu commences par me faire vomir à branler ta foutue saucisse et maintenant tu veux que j'aïlle patauger dans la boue, en pleine nuit, tout ça pour voir trois oiseaux déplumés se sauter sur le râble. Je ne suis pas contre une bonne plaisanterie, une fois de temps en temps, mais là, franchement, tu abuses.

Il était rouge de colère et ponctuait ses phrases à grands coups de poing sur la table.

— Ah, parce que tu crois que ça m'amuse, moi ? cria de Gier, aussi rouge que son collègue, tu ne t'es pas gêné, dis donc, pour dire à l'adjudant que j'aimais les oiseaux. Tu sais très bien que je plaisantais, sur le ferry. Je m'en fiche, moi, des foulques et autres cormorans, c'est juste des trucs dont je me souvenais, comme ça. On a besoin de ce type, oui ou non ? On ne va quand même pas le vexer en refusant ses invitations. Tu crois que c'est pour mon plaisir que je bois du genièvre en pleine journée et que je me fais aplatir au billard ? En tout cas, il n'est pas question que je patauge dans la boue pendant que toi tu restes vautré dans ton lit.

Grijpstra s'était mis à rire. De Gier tenta de le décourager en lui lançant des regards noirs mais très vite il n'y tint plus et les deux hommes éclatèrent de rire ensemble, lançant de grandes claques sur la table, pleurant presque.

Grijpstra retrouva son calme le temps de commander deux autres genièvres et ils décidèrent de finir la partie de billard commencée. De temps en temps, l'un d'eux pouffait, entraînant l'autre.

— Trois heures et demie du matin, dit de Gier en s'essuyant les yeux.

— Jure-moi de ne le répéter à personne.

— Je le jure.

Ils scellèrent le contrat d'une poignée de main et allèrent prendre un déjeuner tardif.

À neuf heures, tous deux dormaient, épuisés par une trentaine de parties et sept ou huit verres de vieux genièvre bien frais.

— Excusez-moi, puis-je m'asseoir à votre table ?

L'homme avait une voix douce, agréable.

Le commissaire leva la tête. Il avait envie de solitude. Il avait refusé l'invitation de Silva à déjeuner pour réfléchir plus à son aise et, en se promenant, il avait trouvé ce petit restaurant chinois. Il avait commandé son plat favori, des nouilles sautées aux crevettes, et il mangeait en regardant une carte routière qu'il avait dépliée sur la table.

— Je vous en prie, asseyez-vous.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— Van der Linden, dit l'inconnu. Je vous ai vu hier à l'aéroport et à nouveau le soir, dans le salon de l'hôtel ; c'est la troisième fois que nos chemins se croisent. À Curaçao, on n'imagine pas rencontrer quelqu'un trois fois de suite sans connaître au moins son nom. C'est pourquoi je me suis permis de vous adresser la parole.

Le commissaire sourit. Son interlocuteur était un vieil homme de près de soixante-dix ans mais il avait des yeux vifs et rieurs.

— Je ne suis qu'un touriste comme les milliers d'autres qui se promènent chaque année dans votre ville.

— Non, monsieur, dit le vieil homme avec un sourire qui fit trembler les extrémités cirées de ses moustaches, là, je dois vous contredire. Vous n'êtes pas un touriste comme les autres.

— Non ?

— Non. Un touriste flâne, s'arrête aux devantures des magasins, il porte une chemisette à fleurs ou à rayures et s'il parle fort dans la rue c'est parce qu'il a peur de perdre son identité dans la foule de ses semblables.

— Ah.

— Un touriste ne se promène pas en costume de shantung avec gilet. C'est ce gilet qui m'a le plus étonné, voilà des années que je n'en ai plus vu sur personne.

Le commissaire jeta un coup d'œil coupable sur ses vêtements.

— Le gilet était vendu avec le costume. Ce n'est pas tellement plus chaud, voyez-vous, il n'est pas doublé. Et c'est pratique à cause des

poches, c'est pour cela que j'aime les gilets ; je mets mon briquet dans celle de gauche et ma montre dans celle de droite. C'est une question d'habitude.

M. Van der Linden éclata de rire :

— Mais vous n'avez pas à vous justifier. C'est plutôt moi qui vous dois des explications. Je suis avocat. J'ai exercé sur cette île pendant de longues années, je crois que je ne saurais plus dire combien exactement. Lorsque j'ai pris ma retraite je suis resté, question d'habitude là aussi. Et vous, vous êtes officier de police, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Vous êtes venu enquêter sur la mort de Maria Van Buren.

— Oui, répéta le commissaire.

— Je pensais bien que nous aurions la visite d'un officier de police hollandais. En général, si un natif de l'île a des ennuis là-bas c'est ici qu'il faut en rechercher la cause.

— Savez-vous quelque chose qui pourrait m'aider ? demanda le commissaire en offrant un cigare à Van der Linden.

— Non, merci, je n'ai plus le droit de fumer. C'est bien dommage. On trouve de vrais havanes ici, et fumer un bon cigare, le soir, sous le tamarin du jardin, est certainement un des plaisirs de la vie. *Était* un des plaisirs de la vie. Oui, peut-être aurais-je quelque chose à vous dire. Vous avez dû apprendre comment vivait Maria, là-bas. À Amsterdam. C'est drôle, pour moi Amsterdam, maintenant, c'est « là-bas ». Pourtant j'y suis né.

— Vous êtes un macamba.

— Ah, vous savez déjà ça. Maria était une femme très courageuse. Elle avait un idéal de vie assez particulier. Si les femmes se mettent à vivre leur idéal elles cesseront d'avoir des enfants et c'en sera fait de l'humanité.

— C'est peut-être cela, l'idéal ultime, dit le commissaire en essayant de faire des ronds de fumée.

— Oui, peut-être. Voilà une idée intéressante. Est-ce que vous êtes ici pour un certain temps ?

Le commissaire secoua la tête.

— Dommage. Il me reste une bouteille de vieux cognac, nous aurions pu la boire sous mon arbre en rêvant d'un monde d'où l'homme serait absent. Quel beau sujet de réflexion. Pensez donc, l'homme ne serait même plus là pour avoir des regrets.

— Maria était la maîtresse de trois hommes, au moins, de trois

hommes riches.

— Ah oui. Excusez-moi, je divague un peu, cela m'arrive de plus en plus souvent. Dans le cas de Maria on ne peut pas parler de prostitution. Maria était une exploratrice de l'âme. Enfant, déjà, elle voulait toujours comprendre le pourquoi des choses. Elle aimait les hommes, bien sûr, mais surtout, comment dirais-je, comme miroirs de sa propre beauté. En fait, je crois qu'elle cherchait comment agir à distance sur les autres.

— Elle aurait rencontré quelqu'un à qui cela n'aurait pas plu et qui l'aurait tuée ?

— C'est une possibilité. Mais je me disais l'autre jour que sa façon de vivre, son indépendance d'esprit, auraient suffi à lui valoir des ennemis.

— Nous avons des raisons de croire que Maria Van Buren pratiquait la sorcellerie.

— La sorcellerie, répéta le vieil homme en riant.

— Vous ne croyez pas à la sorcellerie ?

— Mais si, bien sûr. J'ai passé la plus grande partie de ma longue vie sur cette île ou sur d'autres îles des Caraïbes et je sais à quel point la magie noire est efficace. Je sais également que ce n'est qu'un ramassis de superstitions et d'idées toutes faites, mais ni plus ni moins que la publicité, par exemple, et personne n'ira nier que la publicité est un moyen efficace de manipuler les gens. Ce qui est sûr, c'est que la magie noire, comme la publicité d'ailleurs, est une occupation stupide.

— La magie, une stupidité ?

— La magie *noire*. La véritable magie, c'est autre chose. La magie noire est une perversion de la véritable magie. Le désir de faire mal à autrui ne peut être que bêtement infantin.

— Vous pensez que Maria faisait de la magie noire ?

M. Van der Linden posa ses mains sur ses genoux et les regarda un instant sans mot dire. Il était parfaitement immobile, son visage était détendu.

— Oui, dit-il enfin.

— Vous pensez que cela lui a coûté la vie ?

Le vieil homme hésita une nouvelle fois avant de répondre.

— Oui.

La voiture sauta sur une bosse de la route et le commissaire perdit le fil de ses idées. Il était en train de repenser le meurtre de Maria Van

Buren à la lumière de sa conversation avec Van der Linden lorsqu'il se souvint que Silva lui avait conseillé d'aller voir la forêt de Curaçao. Elle s'étendait, lui avait-il dit, sur près de deux cents mètres. Arrivé à une grande descente, il n'avait qu'à laisser la voiture et faire le reste du chemin à pied. Dans la forêt il retrouverait l'atmosphère originelle de l'île, le Curaçao des Indiens.

Arrivé à la descente, le commissaire gara la voiture et sortit. Il alla s'asseoir sur un rocher et ferma les yeux.

— La magie véritable, dit-il à voix haute, pas la magie pervertie.

Si la magie noire cherchait à faire mal, l'autre magie visait sans doute à guérir.

Il essaya d'endiguer le flot de ses pensées et de respirer calmement à l'abri du souffle tiède des arbres mais il en fut incapable. Il alluma un cigare et retourna à la voiture.

La route longeait la côte. On entendait la mer qui se brisait sur les rochers. C'était à nouveau la végétation grise et basse du cunucu. Les quelques voitures qui passaient ne réussissaient pas à entamer le silence ; il vit des chèvres qui cherchaient une maigre pâture entre les touffes d'herbes sèches. Il dut freiner pour éviter un gros lézard et, dans les yeux aux paupières lourdes du bel animal, il crut discerner l'ombre d'un reproche.

Il ne devait plus être loin maintenant de la cabane en adobe du sorcier-philosophe. Il s'arrêta près d'une petite maison. Une femme noire sortit et lui indiqua le chemin dans un hollandais parfait. Elle le regarda s'éloigner avec un sourire étonné.

La route n'allait pas jusqu'au bout, il dut faire le reste du chemin à pied. Il escalada péniblement la barrière de rochers et se trouva brusquement en présence d'un homme grand et mince qui le regarda sans surprise. Le commissaire avait très chaud, ses vêtements lui collaient à la peau.

— Bonjour, Shon Wancho, souffla-t-il.

Par la suite, il chercha souvent à retrouver ce qui s'était passé. Il n'y parvint jamais. Sa mémoire butait toujours sur le même obstacle : à aucun moment il n'y avait eu de dialogue. Shon Wancho n'avait pas répondu à ses questions et, au bout d'un moment, le commissaire avait renoncé à en poser. Pour lui, l'expérience était nouvelle. Au cours des enquêtes qu'il menait, c'était lui, d'habitude, qui donnait le ton. Suspects ou témoins étaient en position d'infériorité. Le commissaire avait appris à faire parler les gens. À force de petites remarques sans importance, de questions apparemment innocentes, l'interlocuteur se retrouvait au pied du mur. Le commissaire savait manier la flatterie, la

menace même, si c'était nécessaire. Mais le plus souvent les hommes et les femmes qu'il avait interrogés tout au long de sa carrière étaient tombés dans des pièges qu'ils s'étaient tendus à eux-mêmes : ils parlaient par peur, peur d'aller en prison, par exemple, ils parlaient par vanité, pour faire bonne impression, ils parlaient par jalousie, pour nuire à autrui. Tous avaient eu quelque chose en commun : ils étaient convaincus de leur propre importance.

Mais Shon Wancho n'était pas un homme ordinaire. Le commissaire avait trouvé le vieil homme dans son jardin, en train de soigner un arbuste aux fleurs d'un jaune délicat. Juste à côté, la maison comprenait deux pièces et un auvent dont la charpente était en bois de flottage, blanchies par cent ans de soleil. Laissant là son travail, Shon Wancho était venu à sa rencontre. Il avait eu pour le commissaire des gestes de mère pour un enfant qui a trop couru. Il lui avait montré où il pouvait se laver le visage et les mains puis il l'avait fait asseoir à l'ombre de l'auvent avec un verre de jus de fruits. Le commissaire avait voulu expliquer les raisons de sa visite, mais en vain ; il ne parvenait à finir aucune de ses phrases. Son hôte ne lui était d'aucun secours : les yeux mi-clos, le vieux sage semblait à mille lieues de partager sa fébrilité. Il ne répondait à aucune question, n'avait pas même l'air de les entendre, il restait debout, silencieux, contre un poteau de bois poli. Le commissaire perdait patience, les mots se bousculaient dans sa tête, il avait l'impression de chercher à enfoncer une porte ouverte. En même temps, il entendait en lui comme un écho, faible, lointain encore, de ce calme extraordinaire qui émanait du vieux Noir : il ne s'était rien passé, alors pourquoi l'officier de police s'énervait-il autant ? Il se mit à écouter le silence. Il regarda le visage de Shon Wancho avec ses pommettes saillantes, sa bouche aux lèvres épaisses et bien dessinées, son nez aquilin et sa courte barbe ; c'était un visage aristocratique, un visage de chef.

« Cet homme est libre », pensa le commissaire et il sentit immédiatement qu'il avait visé juste. « Mais l'aristocrate a besoin de son titre, le chef sa tribu ; cet homme, lui, n'a besoin de rien. »

Peu importait, finalement, de ne pas savoir à qui il avait affaire. Autour de lui le silence était devenu très intense, le commissaire ne pouvait que s'en laisser pénétrer. Shon Wancho ne le regardait plus, il s'était assis sur un tabouret, le dos droit, face à la mer.

Ensemble les deux hommes vécurent la violence du coucher de soleil tropical ; l'explosion des couleurs, l'immensité de la vue qui s'offrait à eux et le bruit hypnotique des vagues eurent raison des dernières résistances du commissaire. Il atteignit un niveau de conscience qui n'était ni celui de la veille ni celui du sommeil.

Au bout d'un moment, il mit son chapeau et se prépara à partir.

Shon Wanchu posa la main sur son bras et lui sourit.

« Et maintenant, que sais-tu de plus, se demandait le commissaire sur le chemin du retour. Que sais-tu de plus ? »

Il avait une dernière visite à faire. Il s'arrêta à une cabine et fit le numéro de M. de Sousa.

M. de Sousa lui-même décrocha le téléphone.

— Oui, monsieur, dit-il. L'inspecteur Silva m'a prévenu que vous appelleriez.

— J'aurais aimé venir vous voir.

— Demain, par exemple ?

— Non. Demain je dois rentrer en Hollande. Je n'ai plus beaucoup de temps, malheureusement. Si cela ne vous dérange pas, j'aimerais venir maintenant. D'après la carte je pense que je pourrais être chez vous dans quelques minutes.

— Eh bien venez, je vous en prie.

Le commissaire n'eut aucun mal à trouver la maison ; c'était une sorte de petit palais construit sur une hauteur au bout d'une allée plantée de palmiers. M. de Sousa vint à sa rencontre et proposa courtoisement au commissaire de le suivre.

L'intérieur de la maison n'était pas moins luxueux. L'entrée était vaste, haute de plafond, décorée de plantes vertes, de sculptures. Aux murs étaient accrochés des portraits de cavaliers bottés et portant cravaches, de dames aux coiffures compliquées, vêtues de dentelles.

M. de Sousa suggéra d'aller dans son bureau. Un domestique les suivit avec un plateau de rafraîchissements. Les dix premières minutes se passèrent à échanger des politesses ; enfin, le commissaire se hasarda à prononcer le nom de Maria.

— Oui, dit M. de Sousa. Ma fille. Ma fille est morte.

Son double menton tremblait.

Le commissaire attendit.

— Je l'ai rejetée, dit M. de Sousa en tamponnant son front avec un mouchoir, j'ai rejeté ma propre fille, la plus intelligente des trois, la plus belle. Je lui ai fermé la porte de ma maison. Il y a des choses qu'un père ne peut pas tolérer. Vous me comprenez, monsieur le commissaire, vous me comprenez, n'est-ce pas ?

Le commissaire but une gorgée de whisky. Il se taisait toujours. Son silence avait une telle profondeur que le vieil homme s'y sentit entraîné malgré lui. Il reprit plus calmement.

— Mais oui, bien sûr, vous comprenez. Peut-être avez-vous des

enfants vous-même... Mais l'Europe est un monde si différent. Je connais l'Europe, j'y ai été bien souvent. Ma fortune me le permet, je dirige une affaire importante. J'ai connu des femmes, là-bas, certaines m'ont fait connaître des moments de grand bonheur ; quant à moi, je n'avais que de l'argent à leur donner. Pourtant je n'ai pas pu accepter que ma fille choisisse de vivre comme elles.

De Sousa remplit le verre du commissaire. Ses mains tremblaient.

— Peut-être aurais-je dû l'accepter justement parce que j'étais son père. Lorsqu'elle était enfant nous passions de longs moments ensemble, à parler, à nous promener. Elle m'étonnait toujours par son intelligence. Je l'emmenais parfois avec moi en voyage, nous choissions toujours des îles. Nous avons visité ensemble les îles hollandaises, les îles anglaises, les îles françaises. Nous sommes allés à Haïti. Maria avait du sang noir, elle disait souvent qu'elle voulait retrouver ses origines. Haïti est une île noire. Moi qui pensais que l'enfant apprenait de ses parents, c'est par ses yeux que, parfois, je comprenais mieux la vie. J'entends encore sa voix tranquille, si agréable à écouter.

— Elle est morte maintenant, reprit le vieillard après un nouveau silence. Vous voudriez que je vous dise qui a lancé le couteau. Je ne sais rien.

De retour à l'hôtel, le commissaire se plongea dans un bain chaud avec une tasse de café, un verre de jus d'orange et un cigare. Puis il changea de costume et sortit se promener sur le quai. Le schooner colombien n'était plus là. Il s'arrêta pour contempler le vieux cargo de l'enfumeur.

— Qu'est-ce que vous regardez ? tonna une voix qui semblait sortir du ventre du bateau.

— Bonjour ! fit le commissaire en guise de réponse.

— Montez voir un peu, vociféra Barbe d'Or.

Le commissaire s'engagea prudemment sur la passerelle en prenant garde de ne pas salir son costume. Le capitaine vint à sa rencontre sur le pont inférieur.

— Venez dans ma cabine, policier, nous allons boire un coup ensemble, dit le vieux en lui tendant une main étonnamment propre.

Il souriait de toutes les dents qui lui restaient.

— Nous sommes de vieilles connaissances, reprit-il après avoir fait asseoir le commissaire, c'est vous qui étiez chez Silva ce matin, hein ? Celui-là, il a beau faire le fier, il a fini par se faire avoir. L'autre jour il est sorti comme un diable de sa boîte et il est venu jusqu'ici me menacer de son poing. Ah, il sera propre, le poste de police, quand je

partirai. Ils peuvent bien tousser et se racler la gorge, il n'y a pas de loi qui interdise de faire marcher son moteur, que je sache ?

Un petit homme bossu, vêtu d'une veste pleine d'accrocs, apporta une bouteille de rhum, des verres et un seau à glace en argent, tout cabossé.

— Vous avez vu mon beau seau à glace ? Je l'ai piqué dans un night-club à Barranquilla. Ils me l'ont fait payer la fois d'après, les salauds.

Il versa un demi-verre de rhum et ajouta des glaçons.

— Merci, dit le commissaire.

— Carta Blanca, le meilleur rhum de l'île. Vous savez pourquoi ?

— Non, pourquoi ?

— À cause de l'étiquette.

On y voyait une belle Noire à la poitrine généreuse qui lisait une lettre d'amour.

— Vous comprenez, en regardant le dessin on oublie un peu le goût du rhum.

Le commissaire s'adossa à sa chaise et trempa timidement ses lèvres dans son verre. Cette eau de feu allait sûrement le rendre malade s'il en buvait trop.

— La femme qui vous a vendu un numéro m'a dit qu'il était sorti. Il faut que vous encaissiez l'argent demain à Otrabanda. Elle vous a à la bonne, la vieille. Dites donc, vous n'avez pas perdu votre temps, aujourd'hui. Un de mes hommes vous a vu parler avec Van der Linden. Qu'est-ce que vous pensez de ce vieux vautour ?

— Je l'ai trouvé très sympathique.

— Ouais. Il a plaidé deux fois pour moi, la première fois nous avons gagné mais pas la deuxième. C'était ma faute. Il m'avait bien prévenu mais j'étais jeune à l'époque, je croyais qu'il y avait une justice.

— Vous ne le croyez plus ?

Le vieux capitaine s'apprêta à s'asseoir dans un fauteuil en bambou tout dégingué.

— Allons-y mollo. Plus grand-chose qui tient sur ce rafiot. Un jour, le fond va lâcher ; ou alors ça sera moi. Si je crois à la justice ? Je n'en sais rien. Plus ça va et moins j'en sais.

Le commissaire oublia toutes ses craintes et vida son verre. Le vieux capitaine le lui remplit immédiatement, d'un geste bien rodé, mais les glaçons lui filaient entre les doigts et le commissaire dut venir

à sa rescousse.

— Et puis vous avez été voir notre sorcier.

— Oui, Shon Wancho.

— Shon Wancho, répéta le capitaine avec de grands hochements de la tête.

— Vous le connaissez ?

— Si je le connais ? C'est moi qui l'ai amené ici, sur mon bateau, il y a trente ans, peut-être, ou davantage. Il est né dans la brousse. Son père était sorcier comme lui. C'est un type qui sait de quoi il retourne.

— Vous allez le voir régulièrement ?

— Non, pas régulièrement, mais ça m'arrive. J'ai été le voir l'autre jour.

— Pourquoi ?

— À cause des crabes. Les crabes me couraient après. C'est le rhum qui fait ça. Il y en avait des milliers. Je finissais par en voir tout le temps, que je boive ou non.

— Shon Wancho vous a dit d'arrêter de boire ?

Le capitaine eut l'air étonné.

— Non. Il a chassé les crabes.

— Ils ne sont jamais revenus ?

— S'ils reviennent je retournerai le voir.

Le capitaine commençait à avoir du mal à articuler. Le commissaire s'attendait à le voir s'endormir ou même s'évanouir à tout moment mais il avait sous-estimé l'endurance du vieux marin.

— Comment trouvez-vous Curaçao ? bredouilla-t-il.

Tout à coup, le commissaire repensa à son rhumatisme.

Pendant la matinée, la crispation était revenue mais chez Shon Wancho elle avait disparu à nouveau. Et il ne souffrait toujours pas.

— C'est une île magnifique, répondit-il. Je me dis parfois que je viendrais bien y prendre ma retraite.

— Bonne idée, dit le capitaine, et quand vous en aurez assez de voir les mêmes têtes, les mêmes chèvres et les mêmes cactus vous n'aurez qu'à venir faire un tour sur mon bateau. J'ai de quoi loger des passagers et mon cuisinier est chinois.

— J'aimerais beaucoup ça.

— Gratuit, hein. Si je suis encore en vie, évidemment. Ne tardez pas trop.

Le capitaine donna deux coups de talon et un vieux Chinois apparut à la porte.

— Les Hollandais mangent toujours en buvant, dit-il en s'adressant à son hôte. Je suis si souvent à Curaçao que je finis par prendre leurs habitudes. Au Venezuela, quand on boit, on boit. Dis donc, cuisinier, qu'est-ce qu'il y a à manger, aujourd'hui ?

— De la soupe aux nouilles, patron.

— Rien d'autre ?

— Des beignets de poisson.

— Volontiers, dit le commissaire.

Quelques minutes plus tard le bossu revint avec un plat fumant. Il mit la table et ressortit en emmenant la bouteille de rhum malgré les protestations du capitaine.

Après le déjeuner, le marin se lança dans des récits épiques de ses voyages. Le commissaire le suivit dans tous les ports du Venezuela et de Colombie. Il y eut une longue escale à Guajira, la péninsule qui sépare les deux pays, avec de sombres histoires de contrebandiers. Là aussi, raconta le vieux capitaine, on trouvait des Indiens qui vivaient comme il y a plusieurs siècles. Il parla de toutes les îles où il avait abordé, des révolutions auxquelles il avait parfois participé, des tempêtes que le vieux bateau avait dû soutenir.

— Une fois, j'ai failli y laisser mon second. Le frère de Maria, tiens. Je me demande ce qu'il devient, celui-là.

Le capitaine renonça à allumer un vieux mégot qui traînait sur la table, le jeta par le hublot et choisit un cigare dans la boîte que le commissaire avait posée ouverte à côté de lui.

— Son frère ? Mais je pensais qu'elle n'avait que des sœurs.

— Ils ont le même père mais pas la même mère. Le père de Maria a beaucoup d'enfants mais celui dont je vous parle est un de ses préférés. La mère était une institutrice hollandaise qui avait été nommée à Curaçao. Lorsqu'elle est tombée enceinte de lui, de Sousa lui a fait construire une petite maison, au sud de l'île. Maria connaissait son frère, ils venaient souvent jouer sur mon bateau, tous les deux. Le garçon a été au lycée à Amsterdam et plus tard il s'est engagé dans la marine marchande. Ensuite il est revenu ici.

— Vous le connaissiez bien ?

— Ça oui. Il a été mon second pendant des années. Pauvre type.

— Pourquoi, pauvre type ?

Le capitaine tapa trois fois du talon.

— Capitaine ?

La voix venait du pont inférieur.

— Tu rapportes la bouteille ?

— Non, cria le bossu. Une bière, si vous voulez.

— Amène ta bière, hurla le capitaine.

La cuisinier réapparut et posa deux boîtes de bière sur la table.

— À la vôtre.

— Vous parliez de votre second. Vous disiez que c'était un pauvre type.

— Ah oui. C'est un enfant naturel. Il avait le nom de sa mère. Plus tard, elle s'est mariée et elle ne s'occupait plus beaucoup de lui. Il détestait son père. En plus, il est petit, malingre même. Un jour il s'est mis à lire la Bible et il est devenu complètement dingue ; il ne fumait plus, il ne buvait plus, alors, évidemment sur le bateau, c'était dur pour lui. Parfois il s'enfermait pendant des heures dans sa cabine. Je l'aimais bien, c'était un bon marin, mais je ne pouvais rien faire pour l'aider. Il a fini par partir.

— Où vit-il maintenant ?

— Il est retourné en Hollande. Vous ne l'avez pas rencontré à l'occasion de la mort de sa sœur ?

— Non.

— Il vit à Schiermonnikoog, « l'œil du moine gris », je m'en souviens à cause du nom. Il lui faut la mer, à lui. Il travaille dans une réserve naturelle. Il a toujours aimé la nature, les plantes, les animaux.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Il a le prénom de son père et le nom de famille de sa mère, il s'appelle Ramon Scheffer.

— Ramon Scheffer, répéta le commissaire.

Il était près de quatre heures du matin et il faisait toujours nuit. L'adjudant Buisman tira le petit canot sur la plage. L'endroit était marécageux.

— Nous allons faire le reste à pied, dit-il à voix basse. Vous feriez mieux d'enlever vos bottes, sinon vous allez vous enfoncer.

Grijpstra regarda l'eau noire et hésita ; de Gier avait déjà ôté ses courtes bottes de caoutchouc.

— Bon, allez, on y va, dit Grijpstra.

Ses vêtements en ciré le gênaient pour marcher et, d'une main, il repoussait sans cesse le suroît jaune qui lui tombait sur les yeux. Il finit par réussir à enlever bottes et chaussettes. Ses pieds brillaient d'une pâleur lunaire dans l'obscurité matinale.

Comme il s'y était attendu, l'eau était froide.

— Beurk, fit-il, en sentant ses pieds s'enfoncer dans la boue.

— Chchut, souffla l'adjudant. Vous allez faire peur aux oiseaux.

— Ah, oui, les oiseaux, marmonna Grijpstra.

La boue remontait entre ses orteils.

— Eh, dis donc, de Gier ? chuchota-t-il. Tu es sûr que c'est de la boue ?

— Qu'est-ce que tu veux que ce soit ?

— Et si c'était de la merde de chien...

De Gier émit un petit rire poli. En fait, il pensait surtout à avancer pour ne pas s'enliser.

— Attention aux jumelles, chuchota Buisman à l'adresse de Grijpstra. Mon sergent va faire un scandale si je ne les lui rapporte pas. Il vient tout juste de les avoir.

— Oui, oui, fit Grijpstra en avançant tant bien que mal vers le sable sec.

Mais ils avaient dû amarrer le canot sur un banc de sable car ils firent à nouveau une cinquantaine de mètres dans l'eau.

Grijpstra pataugeait droit devant lui, l'esprit vide. Il marcha sur une vieille boîte de conserve et réussit de justesse à ne pas s'étaler. Les deux autres l'attendaient sur la plage.

— Tenez, pour essayer vos pieds, dit l'adjudant en lui tendant une poignée d'herbe sèche. Qu'est-ce que vous vous êtes fait ? Vous saignez ?

De Gier examina le pied de son collègue.

— Tu t'es coupé.

Grijpstra renonça à l'effort de se pencher à son tour.

— Viens par ici, dit de Gier. Tu peux t'asseoir, c'est sec.

La coupure était assez profonde. À la lumière d'une lampe de poche, de Gier fit un pansement de fortune.

— Essaie de marcher, pour voir.

Grijpstra dut constater qu'il pouvait encore marcher ; les trois ornithologues remirent leurs chaussettes et leurs bottes.

— Ah, s'écria l'adjudant, le jour se lève ! C'est le moment idéal. Regardez !

Grijpstra regarda ; un oiseau passait, suivi d'un autre.

— Des pluviers, s'émerveilla Buisman, en réglant ses jumelles.

Docilement, Grijpstra voulut en faire autant mais il était trop fatigué et il préféra se contenter de l'image indistincte qu'elles lui offraient. De Gier, lui, ne voyait rien du tout.

L'adjudant lui fit remarquer qu'il avait oublié d'enlever les obturateurs de ses jumelles.

— Tiens, c'est vrai, fit-il.

Et comme par miracle deux petits oiseaux apparurent dans son champ de vision.

— Ce sont des pluviers, répéta l'adjudant. Il y en a pas mal, cette année. Ce sont des oiseaux ravissants, regardez-les courir, quelle grâce ! Ils n'ont pas peur de nous, sinon ils s'envoleraient. Ils savent qu'on ne leur fait pas de mal, ici.

Grijpstra voulut changer de place. La toile cirée de son pantalon crissait à chaque pas.

— Vous ne voudriez pas enlever votre pantalon ? demanda l'adjudant, les oiseaux n'aiment pas le bruit. Regardez, un chevalier gambette !

— Où ça ? dit Grijpstra d'un ton morne.

— Je ne sais pas, répondit de Gier. Tout ce que je vois, c'est un policier gros-cul.

L'adjudant s'était éloigné. Grijpstra voulut rejoindre de Gier et se retourna brusquement. Surpris, de Gier recula d'un pas.

— Allez, arrête ton cirque, fit Grijpstra, exaspéré, c'est bien toi qui m'a acheté ce monstrueux sac de plastique jaune, non ?

— Mais ça protège bien de l'humidité, quand même. D'ailleurs, regarde, il se remet à pleuvoir.

— En effet, dit Grijpstra d'un ton sinistre.

L'adjudant Buisman n'avait pas l'intention de se laisser déprimer par la pluie. Il ne passait pas un oiseau sans qu'il ne donne son nom suivi de toute une fiche signalétique.

— Une bécasse de mer, dite aussi huïtrier. Aucun coquillage, si solide soit-il, ne lui résiste. Regardez !

Pendant plusieurs heures, Grijpstra et son ami de Gier regardèrent, tournant simultanément leur pauvre tête dans la direction indiquée, les bras trop gourds pour lever leurs jumelles. Jamais ils n'auraient cru qu'il puisse exister tant de sortes différentes de canards.

— Des œufs, attention, faisait remarquer l'adjudant. Il y a beaucoup de nids, par ici.

— Des œufs sur le plat, chuchota Grijpstra dans l'oreille de son complice qui s'était mis derrière un arbre pour pouvoir fumer une petite cigarette.

— Des œufs sur le plat avec du bacon et des tomates, qu'est-ce que tu dirais de ça ?

— Et du café, ajouta de Gier. J'ai oublié d'emporter un thermos. Du café bien chaud, c'est ça qu'il nous faudrait.

— Dis donc, souffla Grijpstra, dis donc, de Gier, pourquoi sommes-nous ici, déjà ?

— Je ne sais plus. Pour observer des oiseaux, je crois.

— Eh, mais je n'aime pas du tout les oiseaux, moi, et toi ?

— Moi j'aime bien mais ici il y en a plutôt trop pour mon goût. D'ailleurs, je trouve ça assez gênant, cette façon d'aller les espionner jusque chez eux. Qu'est-ce que c'est que celui-là, encore ?

Un oiseau venait de passer au-dessus de leur tête et, instinctivement, de Gier s'était baissé. L'oiseau se posa un peu plus loin en piaillant d'un ton furieux.

— C'est une mouette rieuse, déclara Buisman en apparaissant brusquement à côté d'eux. Un oiseau très intelligent. Son nid ne doit pas être loin, regardez son manège.

La mouette courait dans l'herbe en laissant pendre une aile.

— Elle a dû s'écraser sur la tête de De Gier, dit Grijpstra d'un ton plein d'admiration.

— Non, dit Buisman, c'est une feinte. Elle fait celle qui est blessée pour que nous essayions de l'attraper et que nous nous éloignions de son nid. Évidemment elle ne se laissera pas faire.

— Tiens c'est malin, ça.

Grijpstra pensait plutôt que l'oiseau prenait les gens pour des imbéciles. Ce n'était pas compliqué, si la mouette cherchait à les entraîner vers la droite, c'était que le nid se trouvait sur la gauche. Pour ne rien arranger, il commençait à avoir faim.

— Il paraît que c'est délicieux, les œufs de mouette ? dit-il à Buisman.

— Plus à cette époque de l'année. Vous auriez dû venir le mois dernier. Le premier œuf que nous trouvons, nous l'envoyons à la reine.

Il bruinait toujours. Grijpstra ne voyait plus rien, ne sentait plus rien, ni ses pieds mouillés, ni son mal de tête, ni les élancements de sa coupure à son gros orteil droit. Il n'avait plus faim. Il ne levait même plus la tête au passage d'un oiseau, il restait à la traîne des deux autres. Il avait perdu son suroît. Le chapeau s'était accroché à une branche et il remuait maintenant dans le vent, seule tache de couleur dans un cauchemar en noir et blanc.

— Arrêtons-nous ici, dit Buisman en s'asseyant sur une souche.

Il sortit de son sac à dos un petit thermos de café et des sandwiches au fromage. Il n'y eut pas plus d'une gorgée de café pour chacun. Grijpstra mâchonnait tristement son sandwich. Tout à coup, il eut l'air inquiet.

— Il n'y aurait pas des w. c. dans le coin, par hasard ?

— Non, dit Buisman d'un air réjoui. C'est la nature ici. Mais allez derrière ces arbres, là-bas...

— Je n'ai pas de papier, marmonna Grijpstra, gêné.

— Prenez de l'herbe, c'est encore mieux.

— Ah, de l'herbe, oui, fit Grijpstra d'un air égaré.

Il s'éloigna comme un automate.

Lorsqu'il revint, quelques minutes plus tard, de Gier l'accueillit avec un sourire narquois :

— Ça a été ?

— Très bien. Il y a tout un tas de bestiaux, là-bas. Des poulets échappés d'une ferme, on dirait. Je leur ai presque marché dessus mais ça ne leur a pas fait peur. Ils couraient autour de moi en trépignant comme des fous.

Buisman partit comme une flèche en direction des arbres. Il revint

aussitôt après en faisant de grands gestes.

— Venez, c'est fantastique ! Venez voir ! Des bécasses qui paraden autour d'une femelle. Depuis que je vis ici je n'ai vu ça qu'une seule fois. Venez vite voir.

— Moi ça y est, merci, fit Grijpstra, assis sur son tronc d'arbre comme pour l'éternité.

De Gier se leva et suivit Buisman.

— Vous voyez comme ils dansent, fit remarquer l'adjudant. Il y a de la peur et de l'agressivité dans leurs mouvements, nous ne nous y prenons pas autrement lorsque nous cherchons à plaire à une femme. Regardez, ils essaient d'attirer l'attention de la femelle et elle, elle fait comme si de rien n'était. Lorsqu'elle lèvera la tête, le mâle qu'elle regardera sera celui de son choix, les autres s'en iront.

Malgré le froid humide qui l'engourdissait, de Gier était fasciné par le spectacle. Les mâles se rengorgeaient, les plumes de leur cou étaient tout hérissées, leur crête était gonflée, d'un rouge vif.

« C'est amusant, pensa-t-il, mais ils n'ont pas l'air très malins. Ça me rappelle les fêtes de l'école de police, chacun enfile son uniforme le plus seyant et un, deux, trois, encore un tour de piste, si elle continue à me regarder comme ça, j'essaierai de l'embrasser en la raccompagnant chez elle. »

Grijpstra était toujours sur son rondin, seul, en pleine léthargie, lorsqu'un homme petit et mince fit son apparition.

— Bonjour, dit-il à l'adresse de Grijpstra.

— Bonjour.

— Vous êtes venu observer les oiseaux ?

— Oui, en quelque sorte.

— Vous êtes ici sur une réserve, je regrette, je suis obligé de vous demander de vous en aller. Les oiseaux ne doivent pas être dérangés, surtout à cette époque de l'année.

Le petit homme portait un uniforme et un fusil de chasse. Il y avait une plume colorée à son chapeau.

— Nous sommes avec l'adjudant Buisman, dit-il de son ton le plus aimable.

— Buisman ? Il est par ici ?

— Derrière ces arbres, là-bas, il regarde des... des... des oiseaux qui ressemblent à des petits poulets.

L'homme partit dans la direction indiquée et revint accompagné de Buisman. De Gier suivait.

— Je vous présente mon ami Scheffer, Rammy Scheffer, dit Buisman. C'est un des gardes forestiers de l'île.

Les présentations terminées, Scheffer s'assit avec les autres et fit passer son thermos qui, à la grande satisfaction de Grijpstra, avait deux fois la taille de celui de Buisman.

Scheffer et Buisman entamèrent une conversation qui ressemblait à l'index des noms d'un manuel d'ornithologie et de Gier vint s'asseoir à côté de Grijpstra.

— Il est sept heures, dit-il, on pourrait les inviter à prendre le petit déjeuner.

— Ah, oui, c'est l'heure du petit déjeuner, s'écria Grijpstra. Hé, Buisman, voulez-vous venir, vous et votre ami, à notre hôtel ? Nous voudrions vous inviter à prendre le petit déjeuner avec nous.

C'est Scheffer qui répondit.

— C'est très gentil à vous, mais je suis de service. D'ailleurs après ce café... Mais j'ai du pain, du fromage et du saucisson, je serais ravi de casser la croûte avec vous.

— C'est-à-dire que..., commença Grijpstra.

C'était trop tard, Scheffer avait déjà ouvert son sac. Il se mit à couper le pain avec un long couteau à lame étroite.

À la vue du couteau, Buisman se leva, passa à côté de Grijpstra en lui faisant un signe discret de le suivre et s'éloigna. Grijpstra rejoignit l'adjudant.

— Dites donc, dit Buisman lorsqu'ils furent hors de portée de voix, à propos de cette histoire de couteau, j'ai oublié de vous dire que mes recherches n'ont rien donné. Mais en regardant Rammy Scheffer couper le pain avec cette espèce de couteau de pirate, ça m'est revenu : lui sait lancer un couteau. Un jour, il y a plusieurs années de cela, nous étions sortis ensemble sur mon bateau et il en a lancé un dans la porte de ma cabine. Il avait fait ça comme ça, pour se rendre intéressant, mais je me souviens que j'étais furieux parce qu'il avait abîmé ma porte.

— Ah, dit Grijpstra. Vous le connaissez un peu, ce Scheffer ?

— Vous savez, dit l'adjudant, ici tout le monde connaît tout le monde. Cela fait plusieurs années qu'il est ici, trois ans, je crois. Avant, il était officier dans la marine marchande. C'est un type tranquille, il vit seul. Il a acheté une petite maison. Il a un bateau, il se promène, il fait le tour de l'île. Parfois il va sur le continent ; il reste quelques jours et il revient. Ce n'est pas un bavard. Il est né à Curaçao ; il n'a pas de casier judiciaire.

— Il a des amis ? De la famille ?

— Pas que je sache. Les gens l'aiment bien, tout le monde lui dit bonjour mais il n'est ami avec personne en particulier. Il rentre chez lui le soir et il lit la Bible. Il est un peu fanatique. Il ne mange que les légumes de son jardin, il fait lui-même son pain. Il ne boit pas, il ne fume pas... Au début, les enfants se moquaient de lui, ils le suivaient en disant des mots obscènes, mais nous y avons mis bon ordre.

— Curaçao, murmura Grijpstra.

— Pardon ?

— Curaçao, répéta le policier. La femme qui a été assassinée était de Curaçao.

— Nous pouvons lui demander de passer au poste et l'interroger, dit Buisman, mais franchement, je préférerais m'en abstenir. Ça ne manquera pas de se savoir et il ne m'adressera plus jamais la parole, après ça.

— Nous pourrions demander au commissaire de le convoquer par lettre ou bien de le faire chercher. Si c'est nous qui le faisons, il devinera que vous y êtes pour quelque chose.

Le hurlement d'une sirène déchira le silence. L'adjudant s'arrêta.

— Une sirène, s'écria-t-il. C'est la vedette de la police. Ils me cherchent.

Il se mit à courir ; Grijpstra le suivit tant bien que mal. En quelques minutes ils furent à la plage. Buisman sautait sur place en agitant les bras. Un policier en uniforme prit place dans un canot et se mit à ramer.

Buisman ôta ses bottes et marcha à sa rencontre. Grijpstra hésita puis il en fit autant.

— Bonjour, adjudant, fit le rameur.

Il serra la main à Grijpstra.

— Grijpstra, police municipale.

— C'est vous que je cherche, dit le sergent. Un télex pour vous. Urgent. Je savais que vous étiez en excursion ici avec l'adjudant. Tenez.

Grijpstra lut le télex.

— Partez immédiatement pour Schiemonnikoog et contactez Ramon Scheffer. Scheffer est le demi-frère de Maria Van Buren. Attention, important : Scheffer serait un fanatique religieux.

Le télex datait de la veille et avait été envoyé de Curaçao. Il était passé par le quartier général à Amsterdam et portait la signature du

commissaire.

— Tenez, dit Rammy Scheffer en tendant à de Gier une épaisse tranche de pain.

De Gier se mit à mâchonner sans enthousiasme.

— Comment trouvez-vous le fromage ?

— Bon, répondit de Gier, la bouche pleine. C'est quoi, comme fromage ?

— Du chèvre. Je le fais moi-même. J'ai deux chèvres.

De Gier ne semblait plus pouvoir s'arrêter de mâcher.

— Eh ! Regardez, là-bas ! Qu'est-ce que c'est que cet oiseau ?

Pendant que Rammy tournait la tête, de Gier jeta le fromage dans un buisson. Puis il fourra un gros morceau de pain dans sa bouche.

— C'est un huître, vous ne savez pas reconnaître un huître ? Il y en a des milliers sur cette île. Avec les mouettes et les canards c'est l'oiseau le plus répandu, ici.

— J'avais oublié.

— Vous aimez les oiseaux ?

— Oui, bien sûr, fit de Gier en se demandant s'il restait du café dans le thermos du garde forestier.

Il tendit sa timbale mais Rammy fit un signe de dénégation.

— C'est bien, dit le petit homme. S'il y avait plus de gens dans votre cas, on pourrait peut-être espérer en sauver quelques-uns. Mais au train où ça va... Il paraît qu'ils installent de nouveaux pipe-lines pour l'évacuation de déchets industriels, comme si la mer n'était pas déjà assez sale. Je passe un temps incroyable tous les jours à essayer de nettoyer les plages de la réserve mais entre les bouteilles de plastique et les emballages de glace je n'en finirai jamais. Alors si les usines s'y mettent ; vous vous rendez compte !

— Oui, dit de Gier. C'est terrible.

— Votre ami est un amateur d'oiseaux, lui aussi ?

— Oui, oui.

— C'est drôle qu'il ne soit pas allé voir les bécasses. Même lorsqu'on vit ici ce n'est pas un spectacle qu'on voit tous les jours.

— Il s'est fait mal au pied, le rassura de Gier. Il s'est coupé sur une boîte de conserve ou un morceau de verre.

— Ah, c'est ça, dit-il en se mettant à jouer avec la bretelle de son fusil.

On entendit le hurlement d'une sirène. De Gier se leva d'un bond.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un bateau, répondit Rammy, debout lui aussi, un bateau en détresse probablement. Allons voir.

De Gier s'était mis à courir avant que l'autre eût terminé sa phrase.

— Eh bien, qu'est-ce que tu fais là, fit Grijpstra à son ami qui arrivait en soufflant. Et Rammy, où est-il ?

— Il me suit, je crois. Où est le bateau ?

— Là-bas, dit Grijpstra en désignant la vedette qui se balançait mollement sur l'eau.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Rien du tout. Où est Rammy ?

— Mais je n'en sais rien, moi.

— Tu l'as laissé partir ?

De Gier regarda successivement Grijpstra et l'adjudant. Il en oubliait de fermer la bouche. Le sergent les rejoignit.

— Mais, imbécile, fit Grijpstra d'un air désespéré, c'est lui, l'homme que nous recherchons, et toi, tu le laisses filer !

— QUOI ?

— Mais enfin, Grijpstra, vous voyez bien qu'il n'est pas au courant.

— Pas au courant de quoi, au juste ? fit de Gier.

— Peu importe, dit Grijpstra, tu n'avais qu'à être au courant. Qu'est-ce qu'on fait, Buisman, on essaie de le retrouver ?

— Non, il connaît la réserve mieux que nous. Il faut trouver autre chose.

— Mais enfin, de quoi parlez-vous, intervint de Gier, exaspéré.

— Allez, Grijpstra, montrez-lui le télex.

De Gier lut le télex et devint rouge de colère.

— Comment aurais-je fait pour deviner que le type que nous recherchions était un petit garde forestier avec une plume au chapeau ? Eh, mais, dis donc...

Il s'interrompt, l'air consterné.

— Il avait un fusil, reprit-il.

— Et alors ?

— Il aurait pu me *tuer* ! En me parlant, il jouait avec sa bretelle, nerveusement, comme s'il soupçonnait quelque chose.

— Qu'est-ce que tu racontes, il nous prenait pour des amateurs d'oiseaux.

— Tu parles ! Tu as déjà vu un amateur d'oiseaux rester assis sur son rondin avec une tête d'enterrement pendant qu'à deux pas de là des oiseaux rarissimes sont en pleine parade d'amour ?

— Mais je les avais vus, ces oiseaux. On a quand même bien le droit de se reposer, non ?

— C'est ça. Et après, tu t'éclipses avec Buisman !

— Je voulais dire à Grijpstra que Rammy était peut-être l'homme qu'il recherchait. Je venais de me souvenir que j'avais vu Rammy lancer un couteau.

— Tu vois, hurla de Gier, et toi tu ne me dis rien ! Tu me laisses seul avec un assassin, un assassin armé, encore, et ensuite tu me traites d'imbécile.

— Franchement, tu n'as pas à te plaindre, il vaut mieux être un imbécile vivant qu'un imbécile décédé.

De Gier répondit par un silence lourd de menace.

— Allons, allons, fit Buisman d'un ton conciliateur.

— Ne vous inquiétez pas, dit Grijpstra, il faut toujours que de Gier exagère.

— Ah, parce que j'exagère ?

— Vous savez, cela fait des années que je fréquente Rammy Scheffer, intervint Buisman. Je sais que ce n'est pas un homme violent. D'ailleurs il vient de le prouver : il s'est enfui, il n'a pas tiré sur vous. Il ne vous a même pas menacé.

— Il a seulement lancé un couteau dans le dos de sa sœur, dit de Gier, calmé.

— Nous n'en sommes pas encore sûrs.

— En attendant, nous ferions mieux de le retrouver, dit Grijpstra. Vous pensez qu'il se cache dans ce marécage ?

— Non, dit le sergent qui s'était contenté de suivre la scène en roulant tranquillement une cigarette, ni ici, ni même sur l'île. Rammy est un marin, il aura pris son bateau.

— Un bateau...

La voix de Grijpstra se perdit dans un vacarme assourdissant. Au-dessus d'eux, le bruit s'amplifiait toujours. Instinctivement, les quatre hommes rentrèrent la tête dans les épaules.

— Ça y est, ils recommencent, dit le sergent lorsque le silence fut rétabli.

L'avion n'était plus qu'un point à l'horizon.

— Eh bé, fit Grijpstra, c'est bien, chez vous, c'est tranquille.

— Ce sont des bombardiers, dit Buisman. Ils font des exercices vingt-quatre heures d'affilée, leurs cibles se trouvent sur l'île voisine. Ils survolent Schiermonnikoog toujours au même endroit. Avant, ils passaient bien plus souvent mais notre maire s'est plaint et ils ne passent plus que deux fois par semaine.

— Qu'est-ce que tu disais ? demanda de Gier à Grijpstra.

— Ah oui. Le sergent parlait du bateau de Rammy. Je voulais dire que nous aussi, nous avons un bateau.

— Où voulez-vous que je vous conduise ? demanda le sergent.

— Eh bien, à son point d'ancrage habituel, évidemment.

— Non, il n'y sera pas. Il est sorti la semaine dernière et je ne sais pas au juste où il l'a amarré. De plus, s'il est sorti, comment saurons-nous dans quelle direction il est allé ? Il y a très peu de chances que nous le retrouvions.

— C'est un avion qu'il nous faut, dit Buisman. Nous allons demander un avion de la police.

— On pourrait demander à un bombardier de repérer le bateau, dit de Gier.

— Non, dit l'adjudant. Ces zouaves-là seraient capables de plonger sur le premier bateau venu. Avec le bruit qu'ils font, vous voyez d'ici la catastrophe, les gens sauteraient à l'eau et nous nous retrouverions avec des noyés sur les bras, pour tout arranger. Un avion de repérage fera très bien l'affaire. Allons sur la vedette, nous essaierons de contacter l'aéroport d'Amsterdam par radio.

La situation se révéla plus compliquée que l'adjudant ne l'avait prévu. L'un des deux seuls appareils qui n'étaient pas en mission était bloqué pour réparations. Sur les quatre pilotes disponibles, l'un avait pris sa journée, un autre était en congé de maladie et les deux autres étaient introuvables. L'adjudant commençait à s'énervier tandis que le sergent, imperturbable, servait à la ronde café après café. Grijpstra râlait parce que son pistolet s'était enrayé. De Gier, lui, était parfaitement heureux : assis sur le toit de la cabine il contemplait la vue. Il était neuf heures du matin, quelques nuages filaient, légers,

dans le ciel bleu. La police de l'aéroport avait demandé aux bombardiers de quitter les lieux pour ne pas gêner l'avion de repérage.

— Tu as l'air bien remis de tes émotions, dit Grijpstra à son collègue.

Lui-même avait réussi à réparer son arme et se sentait très soulagé.

— Je t'ai pardonné, dit de Gier d'un ton noble.

— Merci. Je reconnais que j'aurais peut-être dû te prévenir mais tu avais l'air si innocent dans ton duffel-coat bleu marine, même un assassin patenté n'aurait pas osé te tirer dessus.

— En attendant, il m'a fait goûter à son fromage de chèvre.

— C'était bon ?

— Absolument délicieux. Il le fait lui-même, avec du vrai lait de ses vraies chèvres.

— Beurk, fit Grijpstra en frissonnant.

— Non, non, je t'assure, c'était exquis. Nous autres citadins nous ne savons plus ce qui est bon.

Grijpstra rejoignit de Gier sur le toit de la cabine.

— Du fromage de chèvre, marmonna-t-il. Je suis sûr que c'est le genre à bouffer de la soupe aux orties. J'ai une nièce comme ça. Naturiste et tout et tout. Elle va tous les étés dans le sud de la France dans une espèce de camp où les gens se baladent tout nus.

— Elle est sexy, ta nièce ?

— Oui, plutôt. Tiens, voilà notre avion.

Le petit Piper prenait de l'altitude.

— Si je savais piloter un avion..., commença de Gier.

— Ah non, hein, ce n'est pas le moment de se mettre à fantasmer. Je suis monté dans un de ces petits machins et je peux te dire que ce n'est pas tellement amusant.

— Non ? Pourquoi ?

— Pour commencer, j'avais la trouille. Ensuite, je me suis endormi. Finalement, on ne voit pas grand-chose. Du vert, beaucoup de vert et plein de petites voitures.

— Je sais, je suis quand même déjà monté dans un avion, mais dans un petit avion comme celui-là ça doit être bien plus excitant, non ?

— Je n'ai pas trouvé ça excitant. Il y avait des courants d'air.

— Des courants d'air...

De Gier secoua la tête d'un air navré.

Le soleil commençait à chauffer ; Grijpstra ferma les yeux de satisfaction.

— Ah, ça va mieux. Les oiseaux, c'est bien joli mais je préfère les voir au zoo. Là, au moins, quand on en a assez on s'en va. Tu te rends compte qu'à une époque, avant qu'on ait construit les digues et asséché les terres, la Hollande était une gigantesque volière ? Tu te vois, les pieds dans la boue, assourdi de piailllements et de bruits d'ailes, vivant dans la terreur de te faire arracher les yeux ? Comme tout à l'heure avec cette perruche farceuse.

— Mouette rieuse.

— Oui, mouette rieuse. Drôle d'oiseau. Quoi qu'il en soit, je ne regrette pas le bon vieux temps où les gens vivaient dans des huttes ; elles devaient être inondées au moins deux fois par semaine, conclut-il en éternuant.

— Sûrement. Nos ancêtres devaient passer leur temps à être enrhumés et à avoir la colique.

— Pour moi, rien n'a changé. Et ces pantalons de marin, quand on a la diarrhée, ça n'est pas la tenue idéale.

De Gier éclata de rire et Grijpstra prit une mine offusquée.

— Attends, écoute, fit de Gier.

L'adjudant Buisman et le pilote de l'avion étaient en contact radio.

— Un yacht de petite taille, disait-il, grand-voile blanche. Un seul foc. La grand-voile est rapiécée à deux endroits, ça devrait se voir.

— Ici il n'y a qu'un bateau de pêche.

— Les voiles ne portent pas de matricule. Le bateau a environ neuf mètres de long, la coque est en chêne.

— D'accord, répondit le pilote. En chêne ? De quoi ça a l'air, une coque en chêne ?

— Une coque couleur bois, si vous voulez.

Pendant un instant on n'entendit plus dans la cabine que le grésillement de la radio.

— Je vire à l'est, reprit la voix du pilote ; ici à part le bateau de pêche je ne vois qu'un yacht bleu, très luxueux, avec une femme à la barre.

— Quel est votre rang ? demanda Buisman.

— Sergent. Et le vôtre ?

— Adjudant.

— C'est vous qui l'emportez.

— Eh bien, virez donc à l'est.

— Oui, adjudant.

— Ah, voilà, reprit le pilote après un nouveau silence. Un petit yacht, neuf mètres environ. Un seul homme à bord. A moins qu'il n'y ait quelqu'un d'autre dans la cabine.

— Le type que nous cherchons porte un costume vert, un uniforme de garde forestier.

— Oui, confirma le pilote, il est habillé en vert. Je suis à très faible altitude, vous voulez que je lui fasse peur ?

— Tournez autour. Est-ce que vous avez sa position ?

— Je vais vous la donner dans une minute. Préparez votre carte, je vais essayer de trouver la mienne.

Le sergent de la police maritime actionna un levier et la vedette accéléra brusquement. Grijpstra s'écroula sur de Gier qui céda sous le choc. Les deux policiers roulèrent ensemble sur le pont arrière, non loin du sergent.

— Vous pourriez prévenir, fit Grijpstra d'un ton outré.

— Excusez-moi, dit le sergent, je me suis laissé aller. J'adore les poursuites en mer.

La vedette amorça un tournant en épingle à cheveux et mit plein gaz.

— Ne vous approchez pas trop, il a un fusil, dit de Gier.

— Et nous, qu'est-ce que nous avons ? demanda Grijpstra.

— Je ne suis pas armé, répondit Buisman. Il y a des armes sur la vedette, sergent ?

— Une carabine. Et moi j'ai un pistolet.

— Trois pistolets et une carabine contre un fusil, ça devrait aller, non ? dit de Gier.

Personne n'avait remarqué qu'une voix parlait à la radio.

— Allô, allô, cria la voix.

— Oui, répondit Buisman.

— Vous la voulez, cette position ?

— Oui, oui, allez-y, répondit Buisman.

Ils retrouvèrent la position sur leur carte ; le sergent regardait droit devant lui avec une expression farouche. La vedette allait maintenant à sa vitesse maximum, le moteur ronflait sourdement, deux rouleaux

d'écume s'étaient formés à l'arrière. De Gier, debout sur le pont, agrippé au rebord de la cabine, était si excité qu'il en oubliait de respirer. Buisman armait la carabine et Grijpstra, gagné par l'ambiance, en oubliait sa grippe.

— Allô, fit la radio.

— Oui, répondit Buisman.

— Le yacht se dirige vers Engelsman's Bank, dit le pilote.

Vous êtes tous les deux dans mon champ de vision, maintenant. Mais vous n'aurez plus le temps de lui couper la route, il est tout près de la côte. Il a amené la grand-voile et enclenché son moteur. Je m'apprête à descendre en piqué.

— Non, cria Buisman, il a un fusil.

— Ah, c'est ça, je me disais bien qu'il pointait une arme dans ma direction.

— Éloignez-vous, cria Buisman.

— Je me suis éloigné. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse maintenant ?

La vedette contourna la pointe sud de l'île ; le yacht et le petit avion apparurent.

— Je crois que vous pouvez rentrer, sergent, nous le voyons, maintenant, dit Buisman.

— O.K.

— Et merci, vous nous avez rendu un fier service.

— Je vous en prie. Au revoir, adjudant. Terminé.

— Nous ne tirerons rien de plus de ce moteur, dit le sergent de la police maritime. Et lui va aborder d'un instant à l'autre.

Buisman et Grijpstra prirent leurs jumelles : Rammy était debout à l'avant de son bateau. Les deux hommes le virent sauter sur le sable, son fusil toujours à l'épaule.

Le sergent ralentit au maximum.

— Que va-t-il faire sur un banc de sable de quelques kilomètres carrés où il ne pousse pas un brin d'herbe ? Quand la mer aura monté il lui restera à peine de quoi poser les pieds.

— Il va à la cabane, répondit Buisman.

C'était une petite construction avec un toit en pente, des fenêtres et des balcons. Elle était construite sur des pilotis, une trentaine de mètres au-dessus du sol.

— Qu'est-ce que c'est que cette cabane ? demanda de Gier.

— Au départ, je crois qu'on avait prévu d'y loger un gardien. Mais il n'y a jamais eu personne. A part les phoques qui viennent se chauffer au soleil et les oiseaux, bien sûr, je ne vois pas ce qu'il y aurait à garder.

— Elle a son utilité, dit le sergent. En cas d'échouage on peut s'y réfugier et attendre les secours. Elle est suffisamment haute pour ne jamais être inondée. On y a mis une réserve d'eau, des provisions et un pistolet lance-fusées. J'y suis allé une fois pour recueillir l'équipage d'un bateau échoué. Ils étaient restés là une demi-journée.

— Rammy monte l'escalier, annonça de Gier.

— C'était à prévoir, dit Buisman d'un air résigné.

— Oui, dit Grijpstra.

— Vous pouvez couper le contact, sergent, nous sommes ici pour un bout de temps.

Les quatre hommes semblaient indécis.

— Toi qui as parfois de si brillantes idées, fit Grijpstra à son collègue, qu'est-ce que tu conseilles ?

— Il n'y a qu'à attendre, je ne vois pas ce qu'on pourrait faire d'autre. Il a à manger, il a à boire et il est armé. Si nous approchons nous prendrons une volée de plombs. Avec la carabine nous aurions probablement le dessus mais, d'un autre côté, sur le banc de sable, c'est nous qui serions à découvert. Et puis, si on pouvait éviter d'ouvrir le feu sur cet homme... Non, il va falloir attendre que la faim le pousse hors du gîte. Le quartier général nous enverra du renfort, nous nous relayerons. Vous allez sûrement devoir rentrer, sergent, on va avoir besoin de vous, sur l'île ?

— Oui. Riekers est tout seul. Normalement, nous devons être au port aux heures d'arrivée du ferry et patrouiller régulièrement les campings. Il y a quelques centaines de touristes sur l'île, en ce moment, plus neuf cents insulaires. C'est trop pour un seul homme.

— Puisqu'on ne peut pas attendre on pourrait essayer de lui parler, dit Grijpstra en s'adressant à Buisman.

— Vous le connaissez bien, vous, sergent ? demanda Buisman.

— Je ne peux pas dire que je le connaisse bien. C'est difficile de devenir l'ami d'un homme comme Rammy. Surtout qu'il ne boit pas.

— C'est vrai, dit Buisman, et il cite la Bible toutes les deux phrases.

— C'est un fidèle de Jéhovah, le dieu de la vengeance... dit de Gier.

— Jéhovah ne devait pas être non plus un type facile, ajouta

Grijpstra. Bien. Mais le temps presse. Si vous voulez mettre le canot à la mer, sergent, je vais y aller. Il ne me tuera pas de sang-froid, quand même.

— Non, dit de Gier, c'est moi qui y vais. Je tire mieux que toi. J'ai eu le deuxième prix au concours, la semaine dernière. S'il épaulé, j'essaierai de le viser au bras, par exemple.

— De nous tous, c'est moi qui le connais le mieux, mettez le canot à la mer, sergent, dit Buisman.

Grijpstra protesta, le sergent proposa à son tour d'y aller mais Buisman tint bon.

Sur la vedette, les trois hommes suivaient des yeux le canot qui approchait maintenant du banc de sable.

— Regardez, fit de Gier.

Rammy Scheffer était apparu au balcon.

Buisman mit lentement pied à terre et commença à marcher en direction du refuge. Rammy épaula son fusil. Buisman s'arrêta, mit les mains en porte-voix et cria quelque chose. De Gier vit le petit garde forestier faire lentement « non » de la tête. On entendit l'abolement sourd et bref du fusil.

Buisman était toujours debout. Il fit demi-tour et revint en titubant sur ses pas, une main sur la poitrine.

— Le salaud, jura le sergent en gonflant furieusement un second canot. De Gier saisit la carabine et tous deux descendirent dans le canot.

Le sergent était bon rameur, en quelques minutes ils arrivèrent au banc de sable. De Gier mit en joue et la balle alla toucher le mur de la cabane, à hauteur de la tête de Rammy qui disparut à l'intérieur.

— Courez, cria de Gier au sergent.

Il tira à nouveau, juste sous le toit, cette fois. L'adjutant avait de plus en plus de mal à marcher ; le sergent partit en courant et le ramassa juste au moment où il s'écroulait.

— Ne vous inquiétez pas, Buisman, dit-il, accrochez-vous à moi.

De Gier tira une troisième fois mais Rammy ne bougeait pas.

— Laissez tomber. Ici, nous sommes hors de portée. Je prends Buisman avec moi. Vous savez ramer ?

— Oui, répondit de Gier.

Les deux canots arrivèrent en même temps à la vedette ; Grijpstra aida le sergent à hisser à bord le blessé. Ils déboutonnèrent doucement sa veste. La blessure saignait beaucoup mais elle n'était pas profonde.

La veste avait absorbé pas mal de petits plombs ; Buisman n'avait pas été touché au visage.

— Occupez-vous de lui. Je vais essayer d'obtenir du secours, dit le sergent.

L'île ne répondait pas. Le sergent renouvela son appel.

— Riekers n'a plus l'air d'être là, il doit être en train de nous chercher, marmonna-t-il. Il aurait pu penser à la radio, l'imbécile.

— Il n'aura pas pu vous avoir, vous étiez sur une autre fréquence, vous parliez avec le pilote de l'avion, rappela de Gier.

— C'est vrai. Qu'allons-nous faire maintenant ? Nous ne pouvons tout de même pas laisser filer un assassin.

— Nous n'avons qu'à emmener son bateau.

— Il est tout à fait capable de s'enfuir à la nage.

Un bombardier hurla au-dessus de leur tête, projetant son ombre au-dessus du bateau.

— Il ne manquait plus que ça, dit de Gier quand le calme fut revenu.

— Mais oui, bien sûr, s'écria Grijpstra, les bombardiers, c'est *maintenant* qu'ils peuvent nous être utiles !

De Gier et le sergent regardèrent Grijpstra d'un air ahuri.

— Vous ne voyez pas ce que je veux dire ? Vous n'avez qu'à contacter les bombardiers par radio et leur demander de survoler le refuge. Rammy ne restera pas enfermé longtemps.

— Tu es un génie, dit de Gier.

Le sergent retourna à la radio.

— Pourriez-vous me mettre en contact avec la base des bombardiers, s'il vous plaît ?

— Pour quelle raison ? fit une voix.

Le sergent fit un résumé de la situation et décrivit la stratégie de Grijpstra. Il dut s'y reprendre à plusieurs fois.

— Mais ça n'est absolument pas réglementaire, fit l'homme du quartier général lorsqu'il fut sûr d'avoir bien compris.

— Non, monsieur. Mais nous sommes dans une situation qui n'est pas prévue par le règlement.

— Dans quel état est votre adjudant ?

— Il lui faut des soins, le plus rapidement possible.

— Bon. Nous allons vous envoyer un docteur par bateau. Il arrivera

dans une heure, deux au maximum. Et puis je vais appeler l'île, je demanderai à votre docteur de venir aussi, quelqu'un prêtera bien son yacht. Ensuite je me mettrai moi-même en contact avec la base, ça me vaudra peut-être des ennuis, mais on verra plus tard. Terminé.

Cinq minutes après, un premier jet apparut. Il décrivit plusieurs cercles autour de sa cible puis il prit de l'altitude et commença à descendre ; on aurait dit qu'il piquait droit sur la cabane. Dans le bateau, les policiers s'étaient allongés par terre et se bouchaient les oreilles. Tout à coup, de Gier cessa de regretter de n'avoir pas connu la guerre. Le hurlement de l'avion lui faisait froid dans le dos. Des larmes lui venaient aux yeux mais il s'efforça de les garder ouverts : il vit le monstre grandir, grandir encore, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de ciel au-dessus de leur tête. Quelques dixièmes de secondes plus tard, le bombardier passa au-dessus du toit de la cabane, on aurait dit qu'il le frôlait. Pendant que l'appareil remontait, virait sur l'aile et reprenait sa position initiale, un second bombardier se prépara à plonger. De Gier eut l'impression qu'il passait plus près encore de la minuscule cahute de bois.

À la radio, une voix murmurait des mots incompréhensibles ; le sergent augmenta le volume.

— Ils sont là ? demanda la voix du quartier général.

— Écoutez vous-même, monsieur.

Le sergent tint le micro au-dessus de sa tête. Le premier bombardier passait au-dessus d'eux.

— Ils ne tirent pas, quand même ?

— Non, monsieur, ils survolent seulement le refuge.

— Mon Dieu, on dirait la fin du monde !

— Voilà le premier bombardier qui revient !

— Ça y est, cria de Gier.

Rammy était apparu au balcon. Il faisait de grands gestes et il n'avait plus son fusil.

— Descendez, cria de Gier en oubliant que Rammy ne pouvait pas l'entendre.

Mais déjà Rammy descendait l'escalier. Il rata une marche et faillit tomber. En bas, il se mit à courir. Les bombardiers avaient dû s'apercevoir qu'il était sorti car ils cessèrent leurs manœuvres et reprirent de l'altitude.

De Gier saisit la carabine et descendit dans le canot.

— Attends, cria Grijpstra.

Grijpstra ramait tandis que de Gier couvrait Rammy. Le petit homme les attendait, immobile, les bras ballants. En approchant les deux policiers virent que la salive lui coulait de la bouche.

— Mettez les mains en l'air, lui cria de Gier qui n'avait pas oublié le long couteau de pirate.

Rammy ne réagit pas.

Grijpstra sortit du canot et alla tâter la veste du prisonnier. Il trouva le couteau et l'empocha. Puis il lui passa les menottes. Rammy murmurait des phrases incompréhensibles.

— Qu'est-ce qu'il dit ? fit de Gier à Grijpstra.

Grijpstra se pencha vers Rammy pour essayer de comprendre.

— Je ne sais pas. J'entends le mot « Satan ».

— Suivez-nous, Rammy, dit de Gier. Personne ne vous veut du mal. Montez, nous allons ramer jusqu'à la vedette. On vous donnera un calmant et vous pourrez dormir un peu.

Rammy leva la tête.

— Tout va bien, ne vous inquiétez pas, fit Grijpstra.

— La blessure n'est pas grave mais il faut faire quelque chose, dit le docteur. Vous souffrez ?

— Ça va.

— Il faut que je vous enlève ces plombs. Heureusement, la plus grande partie est restée dans votre veste. Le mieux serait que vous alliez passer quelques jours à l'hôpital, sur le continent.

— Non.

— Vous préférez rentrer chez vous ?

— Oui, si c'est possible. La cuisine est meilleure.

— Ça, c'est vrai.

Le docteur chercha des yeux son autre patient. Rammy Scheffer était assis sur le plancher, il tremblait et ses dents claquaient.

— Comment vous sentez-vous, Rammy ? demanda le docteur en touchant doucement la tête du petit homme.

Rammy n'eut aucune réaction.

— Il est en état de choc, dit le docteur en s'adressant à de Gier. Il faut l'emmener sur le continent. Vous voulez profiter du bateau ?

De Gier ignora la question. Il regardait Rammy Scheffer.

— Vous pensez que c'est grave, docteur ?

— Oui, c'est grave.

— Vous allez le faire entrer à l'hôpital ?

— Oui, en psychiatrie.

— C'est si grave que ça ?

De Gier avait l'air surpris.

Les deux hommes traversèrent le pont et vinrent s'accouder au bastingage. La vedette avait pris la direction de Schiermonnikoog. Le petit yacht qui avait amené le médecin suivait de près.

— Oui, répondit le docteur. Rammy est très gravement atteint. Je le connais depuis plusieurs années, c'est un homme qui a toujours eu beaucoup de mal à vivre. Il venait consulter régulièrement.

— De quoi souffrait-il ?

— D'ulcères, entre autres troubles psychosomatiques. Il avait aussi des problèmes respiratoires, il disait qu'il avait peur d'étouffer. Une fois il est venu me voir en pleine nuit, tenant sa gorge à deux mains. Il voulait à tout prix que j'opère.

— Et qu'est-ce qu'il avait ?

— Je n'ai pu faire aucun diagnostic.

— Et alors ?

— Je lui ai conseillé d'aller voir un psychiatre.

— Il l'a fait ?

— Non.

— Vous pensez qu'il a une chance de guérir ?

— Vous n'aurez qu'à demander ça au psychiatre. Mais ce qui est sûr c'est que vous ne pouvez pas l'arrêter. Et on ne peut pas lui laisser les menottes. Je vais lui donner un calmant et ensuite je l'accompagnerai sur le continent. Vous venez avec nous ?

— Non, à moins que vous n'ayez besoin de moi.

Ils furent quelques instants sans parler.

— Je voudrais vous demander un service, dit de Gier.

— Oui ?

— Est-ce que vous pourriez examiner mon collègue ? Je crois qu'il est malade.

Ils trouvèrent Grijpstra assis à l'avant du bateau.

— Vous prenez le soleil ? demanda le docteur.

Grijpstra se retourna et grimaça un sourire. Son visage était couvert de sueur.

— J'ai le mal de mer, mais ça va passer, expliqua-t-il. C'était pareil hier, sur le ferry.

— Je vous plains, dit le docteur. Moi j'ai le mal de mer sur les gros bateaux. J'ai fait une croisière de quelques semaines avec ma femme, sur la Méditerranée. J'ai passé le plus clair de mon temps dans ma cabine.

Grijpstra sourit, un peu réconforté par le ton aimable du docteur.

— Vous permettez que je prenne votre pouls ?

Grijpstra tendit son bras et se mit à tousser.

— Il a la grippe, docteur, intervint de Gier, et la colique, par-dessus le marché.

Grijpstra lança à de Gier un regard furieux.

— Tu devrais être au lit, insista de Gier.

Grijpstra fut pris d'éternuements.

— Votre ami a raison. Vous êtes malade, vous devez absolument vous coucher.

— Me coucher ? Pourquoi ?

— Comment ça, pourquoi ? Tu t'es regardé ? Tu as une pneumonie, pour le moins, et de la dysenterie, probablement.

— Va faire dire une messe, pendant que tu y es, et, par la même occasion, mêle-toi donc de ce qui te regarde.

— Ne vous énervez pas, dit le docteur. Je vous donne ma parole de médecin que vous êtes malade, ça n'est pas très grave mais il faut que vous gardiez le lit.

— Quand je serai à Amsterdam ça ira beaucoup mieux. C'est toute cette nature qui me fatigue.

— Tu n'es pas en état d'aller à Amsterdam, lança de Gier en tournant les talons.

Il alla trouver Buisman que le sergent avait installé tant bien que mal sur un petit matelas, les jambes sous une couverture.

— Comment vous sentez-vous ? demanda de Gier.

— Pas terrible. Ça ira mieux quand je serai chez moi. Ma femme est une ancienne infirmière et elle fait très bien la cuisine. Quelques jours au lit ne seront pas de refus.

— Grijpstra est malade.

— Tant mieux.

— Comment ça ?

— Nous nous tiendrons compagnie, expliqua Buisman. On pourra jouer aux cartes et bavarder un peu ensemble.

— Vous pensez que votre femme sera d'accord ?

— Sûrement. Ça lui rappellera le bon temps.

— À part ça, ça m'étonnerait qu'il puisse jouer aux cartes. Il a la grippe et de la dysenterie.

— Ne vous inquiétez pas. Il n'y a pas de microbe qui résiste à ma femme.

— Voilà, c'est arrangé, annonça de Gier. Tu vas chez Buisman. Sa femme est une ancienne infirmière et elle fait très bien la cuisine.

— Parfait, dit le docteur.

Grijpstra ne put qu'éternuer.

Sur le pont, de Gier prit ses jumelles pour observer l'attroupement qui les attendait au port de l'île. Il reconnut le commissaire et IJsbrand Drachtsma. Il fit un signe et le commissaire, toujours en costume de shantung, lui répondit. Une voiture de la police l'avait amené directement de l'aéroport d'Amsterdam au ferry. Il venait d'arriver à Schiermonnikoog. Il semblait en grande conversation avec Drachtsma. De Gier ne put s'empêcher de continuer à regarder les deux hommes. C'était au tour de Drachtsma de répondre au commissaire ; il parla un long moment.

La vedette accosta. Une deuxième vedette de la police était amarrée non loin. Des policiers aidèrent de Gier à sortir Rammy du bateau. On lui enleva les menottes et on lui fit avaler une pilule. Au bout d'un certain temps, les tremblements cessèrent mais ses yeux étaient toujours aussi vides.

Le docteur de l'île fit part de ce qu'il savait du patient au confrère que la seconde vedette de la police avait amené. De Gier présenta les deux médecins au commissaire. On installa Buisman sur un brancard et de Gier aida Grijpstra à sortir du bateau ; l'adjudant était trop mal en point pour crâner. Un insulaire proposa de conduire les malades chez Buisman et M^{mc} Buisman, une grosse femme d'allure sympathique, monta avec eux.

De Gier sentit une main sur son épaule et se retourna.

— Bon, dit le commissaire. Vous venez boire un café avec moi ? Vous avez reçu mon télex, si je comprends bien.

Après le café le commissaire et son assistant enchaînèrent sur le déjeuner puis un nouveau café suivi d'un cognac. De Gier, le visage légèrement congestionné, se sentait un peu ivre. Il venait juste de finir le récit de leurs aventures.

— En somme vous n'aviez aucun besoin que je m'en mêle, conclut le commissaire.

— Je n'irais pas jusque-là, monsieur. C'est la sirène de la vedette qui l'a paniqué et c'est votre télex qu'elle nous apportait.

— Oui, peut-être, dit le commissaire en souriant. Quoi qu'il en soit, reprit-il, je ne regrette pas d'avoir été à Curaçao.

— Qu'avez-vous fait là-bas ?

Le commissaire commanda deux autres cognacs et commença son récit. Lorsqu'il eut terminé, l'après-midi était déjà bien entamé.

— Mais enfin, demanda le commissaire, pourquoi soupçonner Drachtsma ?

Les deux hommes se rendaient chez Buisman. Il s'était remis à pleuvoir.

— Rentrons directement à l'hôtel, proposa de Gier. Nous irons voir Grijpstra plus tard, ou nous téléphonerons. Le mieux serait peut-être d'attendre à demain.

— Vous avez raison. J'en profiterai pour prendre une chambre. Revenons-en à Drachtsma. Pourquoi le soupçonnez-vous ?

— Drachtsma est un homme puissant.

— C'est vrai, dit le commissaire en poussant la porte de l'hôtel.

Ils montèrent dans la chambre que Grijpstra et de Gier avaient prise la veille ; de Gier remarqua que le commissaire se frottait le genou.

— Comment vont vos jambes, monsieur ?

— Elles recommencent à me faire mal. À Curaçao, cela allait très bien. Je prendrai un bain chaud tout à l'heure.

Le commissaire s'étendit sur un des deux lits.

— Vous disiez que Drachtsma était un homme puissant.

— Oui, reprit de Gier. Et Maria Van Buren était une femme

puissante.

— Je vois, dit le commissaire. Il aurait voulu la posséder et, au lieu de cela, c'est elle qui l'aurait manipulé ? Un conflit d'intérêts, en somme. Évidemment, ça pourrait être un mobile.

— C'était une sorcière, une magicienne ; vous avez rencontré son maître. Qu'est-ce que vous en avez pensé ?

— Je vous l'ai dit, je serais bien en peine de formuler une opinion. Je me suis endormi sous son auvent et quand je me suis éveillé, je suis parti. Tout ce que je peux dire c'est qu'il a été très bienveillant à mon égard.

— Shon Wancho est peut-être un *bon* sorcier. La magie peut être positive ou négative, n'est-ce pas ?

— Oui. J'y ai pensé, moi aussi. Elle était sa disciple, c'est lui qui lui a tout appris. Elle avait sûrement fini par acquérir un certain pouvoir.

— Et elle l'a utilisé de façon négative.

— D'accord, d'accord. Elle a ensorcelé Drachtsma. Drachtsma le grand crack de l'industrie néerlandaise, le héros de guerre, Drachtsma l'athlète, l'intellectuel, Drachtsma le meneur d'hommes. Maria Van Buren en faisait ce qu'elle voulait. Alors il l'a tuée.

— Exactement, dit de Gier.

— Mais voyons, c'est impossible, vous savez bien qu'il a un alibi. Et je l'ai vérifié, cet alibi. Je sais par la police allemande que le témoignage des deux hommes d'affaires est absolument digne de confiance. Drachtsma était sur l'île lorsque Maria a été tuée.

De Gier alluma une cigarette et se dirigea vers la fenêtre.

— Drachtsma a peut-être voulu jouer au sorcier à son tour.

Le commissaire s'assit sur le lit. De Gier lui tournait le dos.

— Vous voulez dire qu'il s'est servi de Ramon Scheffer ?

De Gier ne répondit pas.

— C'est possible, reprit le commissaire. Scheffer est un grand névrosé, un homme instable. Il n'a jamais pardonné à son père de n'avoir pas épousé sa mère. Et il aimait beaucoup sa sœur.

— Jéhovah, prononça de Gier à mi-voix.

— Ah oui, il lisait la Bible. Vous connaissez la Bible, de Gier ?

— Oui, commissaire. À l'école du dimanche on nous faisait apprendre des versets par cœur.

— C'est un livre intéressant, dit le commissaire.

— Pour ma part je pense que c'est un livre extrêmement

dangereux, monsieur, rétorqua de Gier en se détournant de la fenêtre.

— Il y a plusieurs façons de le lire.

— Un jour j'ai vu un ceinturon de l'armée allemande, un souvenir de guerre. Sur la boucle étaient gravés les mots « GOTT MIT UNS. »

— Dieu avec nous, traduisit le commissaire.

— Tous les soldats allemands portaient ces ceinturons, y compris les S.S., dit de Gier. Et ils ont tué six millions de Juifs, avaient-ils vraiment mis Dieu de leur côté ?

— Vous avez peut-être raison, dit lentement le commissaire. Il est possible que Drachtsma ait exploité le fanatisme de Scheffer, il peut lui avoir dit, par exemple, que sa sœur Maria était possédée du démon.

— C'est difficile à prouver, évidemment.

— C'est impossible à prouver. Mais pour satisfaire notre curiosité nous pourrions aller voir Drachtsma.

— Il a parlé avec vous sur le quai, n'est-ce pas ?

— Oui, et il était très nerveux. Une fois qu'il a été lancé, je n'ai plus réussi à placer un mot.

— Il n'a rien dit de révélateur ?

— Non. Il m'a demandé mon avis. Il voulait savoir si je pensais que le malheureux Scheffer était coupable. Il a dit aussi qu'il le connaissait et qu'il avait toujours su qu'il était malade.

— Vous lui avez dit que Rammy était le demi-frère de Maria Van Buren ?

— Oui.

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Qu'il ne le savait pas.

Il était cinq heures de l'après-midi ; le commissaire s'apprêtait à prendre son bain lorsque le téléphone sonna.

— Drachtsma à l'appareil.

Le commissaire marmonna une formule de politesse tout en essayant de retenir la serviette qui lui glissait des hanches.

— J'ai pensé, dit l'industriel, que peut-être vous ne repartiriez que demain matin. Dans ce cas, pourriez-vous nous faire le plaisir de dîner avec nous ce soir ? Le maire viendra avec quelques conseillers, cela vous intéresserait-il de faire leur connaissance ?

— Oui, volontiers, répondit le commissaire tout en poussant l'acrobatie jusqu'à allumer un cigare sans lâcher la serviette. Vous connaissez mon assistant, le sergent de Gier, puis-je venir avec lui ? L'adjudant est malade, il est chez les Buisman pour quelque temps, cela m'ennuie de laisser le sergent dîner tout seul.

À l'autre bout du fil Drachtsma marqua un temps d'hésitation.

— J'ai peur que le sergent ne soit pas très à l'aise dans ce genre de réunion.

Le commissaire mordit le bout de son cigare et le cracha sur le tapis.

— Oh, je peux vous assurer que cela ne lui posera aucun problème.

— Très bien, nous serons heureux de vous accueillir tous les deux ce soir, entre sept heures et sept heures et demie, si c'est possible. Voulez-vous que je vous envoie une voiture ?

— Je sais où se trouve votre maison, je n'ai pas l'impression que ce soit bien loin de l'hôtel. Nous viendrons à pied, je pense.

— Comme vous voudrez. À ce soir.

« On verra bien », se dit le commissaire. Il alluma son cigare, ramassa sa serviette et se dirigea vers la salle de bains, bien décidé à ne plus retarder le plaisir d'un bain chaud.

Pendant ce temps, de Gier parlait avec ses collègues du quartier général, à Amsterdam.

— Nous tenons le meurtrier de Maria Van Buren. C'est son demi-frère. Histoire de famille, sinistre, comme toutes les histoires de famille.

— Il a avoué ?

— Non. Il est devenu dingue.

— Vous êtes sûrs qu'il est coupable ?

— Oui, il n'y a aucun doute.

— Félicitations. À propos, M. Holman va passer ce soir. Nous l'avons vu hier aussi, d'ailleurs.

— Vous pouvez laisser tomber, il est innocent.

— Je n'en suis pas si sûr, il est tellement nerveux. Il n'a pas l'air d'avoir la conscience tranquille.

— Il a dû trafiquer sa déclaration d'impôts. Appelez-le et annoncez-lui que nous avons trouvé le coupable.

— Bon, répondit Geurts. Dites donc, téléphonez en arrivant. On ira boire un verre ensemble. Sietsema et moi avons hâte d'entendre toute l'histoire.

— Non, nous ne rentrons pas ce soir. Ce n'est pas tout à fait terminé. En plus, Grijpstra est malade, il doit rester ici pour se soigner.

— Comment, « pas terminé » ? Vous avez le coupable, ou pas ?

— Oui, oui, assura de Gier, mais c'est une drôle d'affaire.

— Et Grijpstra ? Qu'est-ce qu'il a ?

— La grippe. Il est chez des amis, je vais aller le voir ce soir.

— Bon, ça va, j'ai compris, vous prenez des vacances, dites-le tout de suite, vous vous dorez au soleil sur la plage.

— Puisque vous avez deviné... Si vous voyiez les filles qu'il y a par ici... Ce soir, nous allons à une fête, ça va être quelque chose ! Elle a lieu sur une plage réservée aux naturistes. Nous allons danser comme des fous, tout nus, au clair de lune. Ah, la vie sur les îles, c'est autre chose que ce que nous connaissons, nous autres pauvres continentaux ! Ici, les femmes viennent trouver les hommes et proposent tout simplement de passer la nuit ensemble ; ni les maris ni les amants n'y voient d'inconvénient. Et ces indigènes ont vraiment des mœurs incroyables...

— Ah oui ?

— Oui, dit de Gier.

— Il paraît que ce sont des chasseurs de têtes ?

— Pas tout à fait. Mais ils boivent leur bière dans les crânes de leurs ennemis et ils sont vêtus de peaux de lapins sauvages. Bon, allez, il faut que je vous quitte maintenant.

— Tu as remarqué que c'est toujours à eux que ce genre d'aventure arrive ? dit Geurts à son assistant lorsque de Gier eut raccroché. Et à nous, rien.

— Mais si, dit Sietsema. Il y a la dame qui s'est fait assommer par les deux Arabes et le type qui collectionne les bicyclettes volées. Et puis, cet après-midi, pendant que tu étais allé déjeuner, il y a eu un coup de fil intéressant.

— Ah, bon ?

— Il paraîtrait que ce matin un homme est arrivé à l'hôpital avec un traumatisme crânien, une blessure à la jambe et un bras cassé. L'homme a fait un récit tellement invraisemblable de son accident que le médecin n'en a rien cru et qu'il nous a contactés.

— Qu'est-ce qu'il a raconté, le type ?

— Je vais essayer de te dire ça, j'espère que j'ai bien tout noté, dit Sietsema en feuilletant son bloc ; écoute, suis-moi bien : le type accidenté est un étudiant qui vit dans ce que les agences immobilières appellent un « sous-sol avec jardin », autrement dit une cave aménagée. C'est un lève-tard et quand on a sonné chez lui, vers onze heures, il donnait encore. Il s'est réveillé en sursaut, il a voulu enfiler un pantalon pour aller ouvrir mais il avait une telle gueule de bois qu'il n'a rien trouvé à se mettre. On sonnait toujours. Il s'est mis à courir. Son jeune chat a cru qu'il voulait jouer et lui a attrapé un testicule. Malheureusement, l'animal avait oublié de rentrer ses griffes. Le type a fait un bond et il est allé se cogner contre une conduite de gaz, au mur. Il s'est écroulé sous le choc et, en tombant, il s'est tordu la cheville. Quand on l'a trouvé, baignant dans son sang, il était incapable de bouger mais il était toujours conscient. On a appelé une ambulance. Les brancardiers lui ont demandé ce qui s'était passé. Le type a raconté son histoire et ils ont tellement ri qu'ils ont lâché le brancard et l'autre s'est cassé un bras.

Geurts regarda son collègue d'un air sévère.

— Tu vas devenir comme de Gier, si tu continues, dit-il.

— Mais non, je t'assure que c'est vrai. Tiens, voilà le numéro de l'hôpital. Appelle-les, tu verras. D'ailleurs ils n'arrivent pas à y croire, ils soupçonnent que le type s'est fait tabasser.

De Gier marchait sur la digue principale de l'île. La mer était basse et avait laissé des kilomètres de marécage à découvert. Des milliers d'oiseaux y cherchaient leur nourriture ; la blancheur de leurs plumes contrastait avec le gris foncé des nuages qui bouchaient l'horizon. Par cette fin d'après-midi pluvieuse, tout le monde était chez soi. Le silence était profond, même les oiseaux se taisaient. De Gier s'arrêta.

De l'autre côté de la digue, dans une prairie, un cheval attaché à un poteau fit entendre un hennissement. Tout à coup, le soleil perça les nuages et un faisceau de lumière vint éclairer le cheval. Ce fut comme si l'animal s'embrasait. Un cheval de feu, sur un fond d'herbe sombre. De Gier soupira.

Il regarda le ciel. La trouée se refermait, seul passait maintenant un rayon de lumière orange qui tombait toujours sur le cheval. L'animal se cabra. On aurait dit qu'il était conscient d'incarner pour un instant le miracle de la vie.

— Bonsoir, madame, dit de Gier à M^{me} Buisman, en tablier d'une blancheur immaculée, qui lui ouvrait la porte. Comment vont nos malades ?

— Entrez, je vous en prie. Vous prendrez bien une petite tasse de thé ? Votre ami dort, il est bien malade. Vous aviez raison, c'est une pneumonie. Il a beaucoup de fièvre. Il devra garder le lit un certain temps mais dès demain il se sentira mieux, je pense.

— Tant mieux. Et votre mari ?

— Le docteur a pu enlever les plombs sans difficulté. Mais il y en avait plus qu'on ne pensait.

— Heureusement qu'il n'a pas été touché au visage.

— Rammy n'aurait pas fait ça. Il croyait seulement pouvoir empêcher qu'on l'arrête, le pauvre homme.

— Pauvre homme, protesta de Gier, il a tué sa sœur, vous savez.

— Je sais, dit M^{me} Buisman en versant le thé dans les tasses.

— Vous connaissez bien Rammy ?

— Oui, et je l'aime bien. Il venait souvent me voir à l'heure du thé, il s'asseyait là où vous êtes assis, dans cette même chaise. Le bonheur n'était pas son lot. Il avait peur de la vie, peur des gens. Il souffrait beaucoup de ne plus vivre en mer. Il parlait souvent de son capitaine, un vieil ivrogne, semblait-il, mais Rammy l'aimait comme un fils.

— Il n'a jamais vécu avec son père, c'était un enfant naturel.

— Oui. C'est dur, pour un enfant. Comment faire confiance à la vie lorsqu'un père vous a rejeté ?

Un chat fit son entrée dans la cuisine en ronronnant. M^{me} Buisman le prit dans ses bras et lui caressa la tête.

— Tous les êtres vivants ont besoin d'amour. Même lui vient se frotter à moi vingt fois par jour pour que je le prenne et que je lui redise qu'il n'est pas seul.

— Mon chat, s'écria de Gier en sautant de sa chaise. Je peux

donner un coup de téléphone ?

— Comment va-t-il ? demanda M^{me} Buisman lorsque de Gier eut raccroché.

— Tout va bien. Quand je ne suis pas à Amsterdam, c'est mon voisin qui s'occupe de lui, mais mon chat est un animal compliqué. Quand je ne suis pas là, il ne mange presque rien et il saute sur tous ceux qui essaient de rentrer chez moi. Mon voisin sait y faire, il travaille dans un zoo. Il prend Oliver par la douceur – Oliver, c'est le nom de mon chat. Avec Oliver, la douceur, ça marche toujours.

— C'est comme pour Rammy, dit M^{me} Buisman, il a un immense besoin de tendresse, mais il a une façon agressive de se faire aimer.

— Est-ce que vous connaissez M. Drachtsma ? demanda de Gier en remuant son thé.

— Oui, répondit froidement son hôtesse.

— Est-ce que Rammy le connaissait ?

— Oui, il le connaissait bien.

— Qu'est-ce que vous pensez de M. Drachtsma ?

Le visage rond et large de M^{me} Buisman prit une expression d'une dureté inattendue.

— Vous savez, ajouta de Gier, ça restera entre nous, je ne vous pose pas la question par curiosité.

— Vous avez trouvé votre meurtrier, qu'est-ce que vous voulez de plus ?

— Rien, dit de Gier en mordant dans une tranche de gâteau, mais rien n'est jamais vraiment fini, ajouta-t-il la bouche pleine.

— L'autre jour, reprit M^{me} Buisman, je me demandais si M. Drachtsma connaissait la victime.

— Oui, c'était sa maîtresse.

— Pauvre M^{me} Drachtsma.

— Elle ne savait pas que son mari la trompait ?

— Oh si, bien sûr qu'elle le savait. Elle aussi vient me voir, parfois, et elle se confie à moi. Elle souffrait, mais elle lui trouvait des excuses : c'était un homme très actif, il voyageait beaucoup, une seule femme ne pouvait pas remplir sa vie. Elle ne demandait qu'une chose : qu'il n'amène pas ses maîtresses sur l'île.

— Vous pensez qu'il le faisait ?

— Sur l'île, je ne crois pas, mais sur son yacht, peut-être. M^{me} Drachtsma n'y va jamais, elle a peur de l'eau.

— Je vois, dit de Gier.

— Drachtsma n'est pas un homme sympathique, dit M^{me} Buisman en regardant dans sa tasse.

— Non ?

Il y eut un silence ; on entendit le cliquetis des cuillères contre la porcelaine des tasses.

— Il me fait toujours penser aux pelotes d'herbes sèches qu'on voit ici en automne. Vous n'avez jamais vu ça, vous, sergent, vous êtes un homme de la ville.

— C'est un oiseau ? Je n'y connais pas grand-chose en oiseaux.

— Je sais, dit M^{me} Buisman avec un petit rire, mon mari m'a raconté.

— Mais j'aime beaucoup les oiseaux, protesta de Gier, seulement ce matin l'adjudant se sentait mal, l'adjudant Grijpstra, et avec cette histoire de meurtre...

— Bien sûr. Mais laissez-moi vous parler de ces pelotes d'herbes. Lorsque l'automne arrive les plantes meurent et sèchent, le vent en casse certaines et les voilà qui se mettent à virevolter par toute l'île. C'est un spectacle extraordinaire. Elles roulent de partout, de-ci, de-là, suivant le vent, on les croirait vivantes. Elles traversent les routes, elles viennent s'accrocher aux clôtures des jardins, elles viennent parfois jusque dans les maisons. Mais, lorsqu'elles roulent sur le sable, elles finissent souvent par sombrer dans la mer. Pourtant, elles sont déjà mortes, elles ont perdu leur âme de plantes depuis longtemps.

— Vous pensez que Drachtsma a perdu son âme ?

— Oh, vous savez, je ne suis pas très croyante, j'emploie le mot « âme » mais c'est une façon de parler. Ce que je sais c'est que M. Drachtsma est un homme dur, autoritaire, c'est quelqu'un qui fait beaucoup de choses mais qui n'a jamais l'air heureux. Il change tous les ans de bateau, il agrandit sa maison, il s'achète une nouvelle voiture. Mais dans ses yeux, c'est comme s'il était déjà mort.

— Qui d'entre nous sait profiter pleinement de la vie ?

— Oh, je connais beaucoup de gens qui vivent vraiment. Mon mari, par exemple. C'est un homme qui a une grande tendresse.

De Gier sourit.

— Je parle de sa tendresse pour la vie, rectifia M^{me} Buisman en rougissant. Pour le reste nous sommes comme tout le monde, nous vieillissons. L'autre jour, il était sur la digue, il regardait les vagues, les oiseaux, les nuages. Je l'ai rejoint et je l'ai appelé par son nom. Il m'a regardée comme si c'était un mot qu'il n'avait jamais entendu.

M. Drachtsma, lui, n'est pas quelqu'un qui pourrait oublier son nom en regardant la mer. Je suis sûre que c'est pour lui le mot le plus important qu'il connaisse et il fait tout pour que tout le monde le sache. Mais finalement, il est la proie de ses désirs comme les chardons sont la proie du vent.

— Et il sombrera dans la mer, conclut de Gier.

M^{me} Buisman sortit pour aller voir ses malades et de Gier resta seul un long moment. Il téléphona à l'hôtel. Le commissaire avait laissé une commission pour lui, ils devaient se retrouver à sept heures. De Gier avait encore une demi-heure devant lui.

Lorsque M^{me} Buisman revint, un sourire flottait encore sur ses lèvres.

— Dites-moi, madame, quel genre de rapport Drachtsma et Rammy Scheffer avaient-ils ?

— J'y pensais justement en allant dans la chambre. Et puis, en entendant ronfler ces deux gros bébés, ça m'est sorti de la tête. Votre ami Grijpstra fait un bruit de locomotive, tandis que mon Buisman, c'est plutôt le sifflet du chef de gare. Je me demande comment ils font pour ne pas se réveiller l'un l'autre. Mais revenons-en à Rammy... Au début, Drachtsma et lui se disaient bonjour, sans plus. Vous savez, ici, tout le monde connaît tout le monde. Mais, il y a un an de cela à peu près, j'ai remarqué qu'ils avaient l'air plus intimes. Drachtsma se pose toujours en défenseur de la nature, il a donné de grosses sommes d'argent pour la réserve et c'est vrai qu'il aime cette île ; son père et son grand-père y sont nés, c'est ici qu'il a ses racines. Mais je suis sûre que s'il pouvait construire un grand hôtel en plein sur la plage, il le ferait. Seulement, on n'a plus le droit de construire d'hôtels, ici. Un jour, Rammy avait été voir Drachtsma pour une histoire de clôtures, je crois, et après on les voyait parfois ensemble. Ça m'étonnait beaucoup, ce sont des hommes tellement différents, Rammy est si timide, si casanier, et Drachtsma si sociable, toujours en mouvement.

— Vous ne les avez jamais entendus parler ensemble ?

— Si. Une fois, dit M^{me} Buisman en jouant avec sa cuillère. J'étais dans le jardin, ils parlaient en marchant. Je ne pense pas qu'ils m'aient vue. C'était Drachtsma qui parlait. Il disait : « Le mal doit être détruit, Rammy. » Il l'a répété plusieurs fois.

— Je vous remercie, madame. Je dois partir, j'ai rendez-vous avec le commissaire. Nous dînons chez M. Drachtsma, ce soir.

— Venez quand vous voulez, dit M^{me} Buisman en raccompagnant le sergent à la porte. Je ne suis pas aussi naïve que j'en ai l'air, ajouta-t-elle sur le seuil, je sais ce que vous voulez prouver. Mais je ne pense

pas que ce soit possible. M. Drachtsma est un homme très fort.

De Gier sourit et remercia son hôtesse pour le bon goûter.

— Pas si vite, souffla le commissaire. Vos jambes sont deux fois aussi longues que les miennes. D'ailleurs nous ne sommes pas si pressés. Parlez-moi encore de votre visite chez M^{me} Buisman. Si j'avais su, je serais venu avec vous.

Malgré l'excellent dîner qu'il venait de faire, de Gier se sentait mal. Ce n'était certes pas la faute du menu, parfaitement composé, ni des vins de grand cru dans leurs bouteilles noblement empoussiérées. Mais l'ambiance était tendue et, en face de lui, M^{me} Drachtsma avait gardé tout au long du repas la même expression dure et triste.

L'intérieur de la maison était décevant. On avait dépensé beaucoup d'argent, on n'avait pas lésiné sur la qualité mais la décoration était sans fantaisie, les meubles semblaient garés chacun à leur place comme des camions dans un hangar. « Il fait aussi pesant que dans mon estomac, pensa de Gier, si encore je pouvais roter... »

Le repas terminé, la maîtresse de maison fit asseoir ses invités autour de la cheminée et Drachtsma se mit à servir du cognac. Le commissaire tétait un énorme cigare et de Gier, en témoignage de sa conscience de classe, se roulait une cigarette.

— Je suis déjà venu sur cette île, commença le commissaire qui venait de trouver une façon élégante de tenir son havane. Je me souviens, c'était à la fin de l'automne.

— C'est la meilleure saison, intervint le maire, chacune a sa beauté, bien sûr, mais juste avant l'hiver, quand tous les touristes sont partis, Schiermonnikoog redevient elle-même.

Il ne fait pas encore trop froid et on peut faire de merveilleuses promenades sur la plage.

— C'est justement une de ces promenades que je voudrais vous raconter. Je m'en souviens comme si c'était hier ; l'atmosphère était irréelle. Les arbres étaient nus, toute la nature semblait s'être assoupie. Des mouettes tournaient au-dessus de ma tête en jetant leur cri rauque. Un groupe de corneilles accompagnait mes pas. Elles me précédaient et s'arrêtaient à quelques mètres de moi puis elles me regardaient. Leur bavardage avait quelque chose d'humain.

L'auditoire semblait fasciné par le récit du commissaire. Drachtsma avait reposé la bouteille ; il s'était adossé au linteau de la cheminée, les jambes croisées dans une attitude qu'il aurait voulue nonchalante.

— C'est alors que je vis la boule d'herbes. Je marchais sur le sable, tout près de l'eau et, tout à coup, je la vis qui roulait. D'où venait-elle ? où avait-elle commencé sa course folle ? Quelque part là-bas,

par-delà les dunes, une plante sèche avait commencé à rouler ; la pelote que je voyais avait maintenant près de trois mètres de diamètre. A l'époque je ne savais pas qu'elle était formée de nombreuses plantes. Mais j'avais entendu parler de ces pelotes et dans mon esprit elles ne faisaient pas que virevolter au gré du vent, elles étaient douées d'une volonté propre. J'avais entendu dire que certaines plantes ont des racines qui ne sont pas destinées à s'enfoncer dans le sol : elles l'effleurent et continuent de pousser en surface. Puis, le moment venu, la plante s'en sert comme d'un levier et réussit à s'échapper... Elle roule, elle culbute, elle entraîne sur son passage d'autres plantes en un amalgame énorme. C'est une de ces pelotes qui roulait droit sur moi, ce soir-là. Je courus vers la gauche, elle obliqua aussi, je courus vers la droite, elle me suivit. Elle faisait de véritables bonds sur le sable et, brusquement, elle se jeta dans mes jambes et je compris qu'elle cherchait à me faire tomber dans la mer pour que je m'y noie.

— Nous sommes heureux de constater que son stratagème a échoué, conclut Drachtsma, souriant.

— Je suis convaincu qu'elle voulait ma perte. Je n'oublierai jamais la peur qu'elle m'a faite. Ce que je trouve fascinant dans cette histoire, c'est qu'on y voit un être sans vie, apparemment sans conscience, s'attaquer à un être vivant. Pourtant son désir de me tuer datait d'un temps où lui-même était encore vivant. Mais il avait su mettre la mort à profit pour provoquer la mort.

— Allons, allons, dit le maire avec un sourire indulgent, vous parlez symboliquement, sans doute. Vous savez bien qu'une plante, seule ou avec d'autres, ne peut avoir de désir ni mettre aucun plan à exécution. Il s'agit d'un phénomène absolument naturel : les herbes virevoltent dans le vent et parviennent ainsi à répandre leur semence. C'est un spectacle étonnant, bien sûr, mais cela n'a rien de diabolique.

On changea de conversation. Un domestique apporta le plateau de café et, après une heure d'échanges anodins, le maire et les conseillers prirent congé. Le commissaire et de Gier s'étaient levés. Drachtsma proposa un dernier cognac ; sa femme demanda qu'on veuille bien l'excuser et quitta la pièce. Les trois hommes étaient debout devant la cheminée, leur verre à la main, et regardaient les flammes.

— J'ai bien aimé votre histoire, dit Drachtsma.

Les deux policiers attendirent en vain qu'il en dise plus.

— Une entité cherche à éliminer une seconde entité en utilisant une troisième, résuma le commissaire.

— La pelote d'herbes, une entité morte, réussit à utiliser son propre cadavre pour tuer une entité vivante.

— Elle s'utilise elle-même, oui, mais elle utilise d'autres avec elle. C'est un bon exemple de manipulation mentale.

Dans le monde des affaires c'est un moyen courant d'arriver à ses fins. Il suffit de savoir créer une certaine ambiance et les occasions s'offrent, les gens utiles se présentent...

— Et Maria Van Buren meurt, dit de Gier en reposant son verre.

— Je m'attendais à ce que ce fût *vous* qui disiez cela, dit Drachtsma en s'adressant au commissaire.

Le commissaire serra la main de l'industriel.

— Voici ma carte, monsieur Drachtsma. Et mon numéro de téléphone.

Drachtsma regarda successivement les deux hommes d'un air incrédule.

— Vous ne pensez pas sérieusement que je vous appellerai, n'est-ce pas ?

Six mois plus tard, alors qu'aucun des hommes qui avait participé à l'enquête ne pensait plus à l'affaire Van Buren, le téléphone sonna dans le bureau du commissaire.

— Drachtsma à l'appareil, dit une voix faible. Vous vous souvenez encore de moi, commissaire ?

— Oui, monsieur Drachtsma.

— J'ai quelque chose à vous dire. J'aurais aimé que vous veniez me voir.

— Oui, bien sûr, mais d'où appelez-vous ?

— Je suis sur l'île.

— Pourrait-on attendre que vous soyez en ville ? Nous sommes surchargés de travail, en ce moment. Vous venez souvent à Amsterdam, je crois ?

— Plus maintenant. Je suis malade, très malade. Cela fait des mois que je n'ai plus quitté Schiermonnikoog.

Le commissaire regarda par la fenêtre. La pluie tombait si fort qu'elle bouchait complètement la vue.

— À quelle heure est le prochain ferry ?

— Si vous quittez votre bureau maintenant vous arriverez au port à temps et vous pourrez rentrer à Amsterdam avec le ferry du soir. Vous aurez perdu votre journée mais vous m'aurez rendu un immense service.

— Eh bien, d'accord, répondit le commissaire.

— Dommage que Grijpstra n'ait pas voulu venir, dit de Gier.

La voiture venait de traverser Utrechts Brug et allait s'engager sur la voie expresse.

— Mettez-vous à sa place, dit le commissaire. La dernière fois la nature a failli avoir raison de ce fragile citadin. D'ailleurs, il doit connaître l'endroit, M^{me} Buisman l'a gardé un mois entier, non ?

— Oui, soupira de Gier, jamais de ma vie je n'ai dû faire autant d'heures supplémentaires.

— Remerciez la Providence.

— Ah, fit de Gier, sans comprendre.

M^{me} Drachtsma ouvrit la porte. Elle n'était pas maquillée, elle paraissait fatiguée, vieillie. Mais il émanait de son visage beaucoup de chaleur et de bonté.

— Je vous remercie d'être venus. Mon mari vous attend. Il a un cancer des poumons ; le docteur pense que c'est bientôt la fin. Il n'a pas voulu aller à l'hôpital ni se soumettre à un traitement au cobalt. Il dit que cela prolongerait inutilement ses souffrances.

— Depuis combien de temps votre mari est-il malade, madame ? demanda le commissaire.

— Il y a trois mois que le médecin a diagnostiqué un cancer. Il est très faible, maintenant.

IJsbrand Drachtsma était assis dans un grand lit d'hôpital, soutenu par trois oreillers. Son visage avait la couleur de l'ivoire et ses yeux étaient profondément enfoncés dans leur orbite. Le commissaire et de Gier serrèrent doucement la main striée de veines bleues qu'il leur tendit. Sa respiration était sifflante. Il voulut parler mais une quinte l'en empêcha.

— Vous vous souvenez de l'histoire que vous avez racontée, le soir où vous étiez venu dîner ici ? demanda-t-il lorsque la toux se fut calmée.

— Oui, dit le commissaire. Mais il ne faut pas vous fatiguer, Drachtsma. Nous pouvons sûrement nous comprendre sans parler. Mais, si vous voulez, je peux vous poser des questions et vous répondrez d'un signe de tête.

Drachtsma sourit faiblement.

— Non. Il faut que je parle. Vous saviez, bien sûr. C'est moi qui ai tué Maria.

Le commissaire voulut l'arrêter mais M^{me} Drachtsma intervint.

— Je vous en prie, laissez-le parler, monsieur. Je sais ce qu'il veut

vous dire. Il m'a tout raconté et je lui ai pardonné. Maintenant c'est à vous qu'il veut parler. Laissez-le faire. Cela l'apaisera.

— Oui, dit Drachtsma. J'aurais voulu que Rammy soit là mais ma femme a téléphoné à la clinique ; il est toujours malade. C'est ma faute. Au lieu de l'aider, je me suis servi de lui. Il est trop tard, maintenant.

Il se remit à tousser et M^{me} Drachtsma entoura sa tête de ses bras.

De Gier avait l'impression d'étouffer. Il avait envie de sortir de la chambre pour aller fumer une cigarette dans le couloir. Seul le calme du commissaire l'empêcha de quitter la pièce en catastrophe.

— Voilà, ça va mieux, dit Drachtsma en souriant à sa femme. Enfantin, reprit-il en s'adressant aux policiers, c'est le mot qui convient. Je ne suis jamais devenu adulte. Ma vie n'a été qu'un caprice d'enfant, une recherche constante de ce que je croyais être mon intérêt. J'aurais voulu posséder Maria. J'acceptais qu'elle ait d'autres hommes mais je voulais qu'elle fût ma chose, qu'elle vive par moi. Et surtout, je ne voulais pas d'une sorcière.

— La sorcière, murmura de Gier.

— Oui. Maria faisait de la magie noire. Les plantes n'étaient qu'un élément accessoire. Maria avait beaucoup donné à sa sorcellerie. Elle continuait à aller à Curaçao bien que ce fût devenu une épreuve pour elle depuis que sa famille l'avait rejetée. Mais son pouvoir l'a grisée. Elle s'est mise à manipuler les gens. Moi y compris. Elle faisait de moi ce qu'elle voulait.

— Et vous l'avez tuée ? demanda le commissaire.

Drachtsma fit oui de la tête.

Sa femme lui versa un peu de thé et l'aïda à boire.

— Je l'ai fait tuer. Je savais que si je la tuais moi-même le rapprochement serait facile à faire. Et j'avais appris à faire travailler les autres. C'était mon métier. J'ai utilisé son frère. J'étais fier de mon idée. J'ai toujours été fier de mon intelligence. Parfois, la fierté est une bonne chose. Pendant la guerre, par exemple, elle m'a aidé. Mais la fierté doit rester un outil, elle ne doit pas devenir un but en soi.

Drachtsma ferma les yeux.

— J'ai choisi Rammy. Je l'ai convaincu de lancer ce couteau que je gardais depuis la guerre. Personne n'en savait rien. Rammy n'a pas été facile à convaincre. J'ai dû lui répéter longtemps que sa sœur était mauvaise, qu'elle était une prostituée, une sorcière, que c'était son devoir de purifier la terre de son existence impie. Il savait où elle vivait. Il avait été la voir une fois, il y avait longtemps de cela. Il la

détestait. Elle était l'enfant légitime, pas lui. La jalousie rend les gens très influençables. Ma femme a pardonné, reprit-il après un silence. Et vous, commissaire, me pardonnez-vous ?

— Oui, dit le commissaire.

— Il y a les autres. Beaucoup d'autres. Rammy n'est pas le seul. Et il n'y a plus moyen de réparer. J'aurais voulu réparer.

Drachtsma but une autre gorgée de thé.

— Shon Wancho, dit le commissaire.

— Oui, le sorcier, dit Drachtsma en ouvrant les yeux.

— Vous le connaissiez ?

— Non. Je n'ai jamais été à Curaçao. Je ne voulais pas y aller. Maria ne tenait pas non plus à ce que je l'accompagne.

— Que pensez-vous de lui ? Vous croyez que c'est un homme malfaisant ?

Drachtsma secoua la tête.

— Non. Malfaisant sûrement pas.

— Un homme juste ?

— Oui. Il l'avait avertie des dangers de la magie. C'est elle-même qui me l'a dit. Elle parlait de lui dans son sommeil.

— Qu'a-t-elle appris de Shon Wancho ?

— Il lui avait donné son savoir magique.

— Et c'était à elle à décider comment s'en servir ?

— Oui. On peut l'utiliser bien ou mal.

— Que se passe-t-il lorsqu'on l'utilise mal ? demanda de Gier, presque malgré lui.

— Quand on l'utilise mal on attire le mal.

Le malade sombra dans le silence.

Il n'y avait plus rien à dire ; le commissaire chercha le regard de M^{me} Drachtsma qui l'accompagnait à la porte.

De Gier les suivit. Il allait sortir quand Drachtsma le rappela. Il revint sur ses pas et se pencha sur le grand lit blanc. La main pâle du malade se posa sur son poignet.

— Ne cherchez pas à gagner, dit Drachtsma, c'est une illusion.

De Gier fit mine de se retirer mais la main le retint.

— Sergent..., murmura Drachtsma.

— Oui, monsieur Drachtsma.

— Ne cherchez jamais à gagner. Vous êtes encore jeune. Vous avez le temps de désapprendre.

— Oui, monsieur Drachtsma.

N°d'édition : 1675 Dépôt légal : juin 1986

« Lecteurs : des petits matins glauques de Stockholm aux soirées noirâtres de Milan, en passant par les lieux de débauche de Canton, “Grands détectives” vous a promenés pour votre plus grand plaisir en compagnie des enquêteurs les plus subtils et les plus étranges de la littérature policière. L’inspecteur Beck, l’ex-médecin Lamberti, l’illustrissime Juge Ti sont devenus les compagnons préférés de vos nuits.

Voici que les rejoindront dans vos rêves un vieux commissaire hollandais perclus de rhumatismes et ses adjoints : un play-boy amoureux de son chat et amateur de flûte et un inspecteur passionné de batterie. Gageons que leurs enquêtes hétérodoxes sur la mafia japonaise (*Le cadavre japonais*), une sorcière aux charmes aussi généreux que dangereux (*Maria de Curaçao*), les dingues des digues (*Meurtre sur la digue*) et un papou en demi-solde (*Le papou d’Amsterdam*) enchanteront les amateurs les plus difficiles des polars de 10/18. »

Traduit de l’anglais par Frédéric Daber

ISBN 2-264-00777-X

Collection dirigée par Christian Bourgois

9 782264 007773

1 L'ordre hiérarchique de la police municipale hollandaise est le suivant : agent, agent de première classe, sergent, adjudant, inspecteur, inspecteur-chef, commissaire et agent-chef.

2 Petite île au nord de la Hollande, 900 habitants (N.D.T.)